

Faire école... de la résilience est un projet qui rassemble la diversité des savoirs scientifiques et citoyen·nes pour fabriquer des alternatives concrètes de cohabitation et d'action face aux bouleversements environnementaux.

Ce projet a été co-construit par une communauté d'acteur·ices issus·es des mondes universitaire, culturel, associatif, économique et des collectivités publiques au cours de l'hiver 2024-2025.

Depuis la rentrée 2025 et jusqu'au printemps 2026, il a déployé une programmation hors les murs de préfiguration à la croisée de ces mondes : des événements (conversation d'ouverture On va tous créer, séminaire Ville festive, ville inclusive?, cycle Contre-récit(s) pour un monde réellement désirable), des

formations innovantes (Botaniques des marginales, Zone des possibles) et des formats de médiation (Les Petits Radicaux, Le changement global s'expose, Le Hot Book Club, Grand écran des mutations). Il a proposé à toutes et tous le choix de la créativité joyeuse.

Aujourd'hui tout est en place pour passer à une autre échelle, et que l'École de la résilience puisse devenir le point de convergence entre la science et la société, l'espace et le réseau phare de la vie citoyenne et démocratique de Lyon, autour des grands défis que nous avons collectivement à relever.

[www.ecole-resilience.fr](http://www.ecole-resilience.fr)

# Faire école...



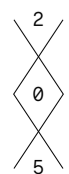
- de la résilience
- en partant des marges
- des coopérations
- des alliances
- pour ne pas être seul·e
- pour vivre
- les turbulences
- buissonnière
- de façon singulière
- en faisant un pas de côté
- pour comprendre ce qui arrive
- pour trouver des issues
- pour créer
- pour converser
- pour ne pas se tromper d'ennemi·e
- pour l'équité
- pour l'inclusivité
- pour être un·e citoyen·ne éclairé·e
- pour prendre soin du commun
- pour entendre le monde qui est
- pour garder les yeux ouverts
- avec des scientifiques
- avec des artistes
- avec des complices
- avec celles et ceux qui doutent encore
- avec celles et ceux qui ont tout compris
- pour rester en éveil
- pour ne pas dire « qui aurait pu prédire »

10 €



978-2-488508-09-4

ISBN



CITE ANTHROPOCENE

Prix

# Faire école...

**Le journal** que vous tenez entre vos mains est à la fois un aboutissement et un commencement. « Comme le présent, n'est-ce pas ? », pourrait-on s'entendre dire, ou s'exclamer, dans une réunion publique, une classe ouverte, une assemblée générale. Et cela à juste titre, puisque c'est précisément du présent dont il s'agit dans ce journal, un présent dont nous saisissons l'opportunité pour partager avec vous des initiatives, des idées et des propositions. Un présent tourné résolument vers l'avenir.

« Faire école » est un engagement, un appel formulé par celles et ceux qui se disent que nous n'avons pas fini d'apprendre. Car nous sommes, ici à Lyon comme partout sur la planète, confronté-e-s à l'accélération des changements ayant un impact majeur sur nos manières de vivre et de faire société. Une réalité qui nous presse d'inventer de nouvelles manières d'agir, collectivement et individuellement. Et, pour

cela, de mettre en œuvre des pratiques démocratiques favorisant la coopération entre celles et ceux qui produisent la ville d'aujourd'hui et préparent celle de demain.

Depuis 2020, la Ville de Lyon fait partie du programme « 100 Villes climatiquement neutres en 2030 » de la Commission européenne. Cet engagement exprime la détermination d'assumer la responsabilité face aux défis climatiques et permet de soutenir de nombreuses dynamiques de la transition. L'une des décisions est alors de réinvestir une partie de l'ancienne École des beaux-arts, située sur les pentes de la Croix-Rousse, afin d'y ouvrir « un lieu phare dédié au climat et à la résilience, comprenant un tiers-lieu de la transition écologique, une école de la résilience, et des actions de mobilisation citoyenne autour de l'énergie, du bâtiment et de la mobilité. » Aujourd'hui, le chantier est en cours.

Depuis l'automne 2022, le projet de créer une « école de la résilience » a réuni une communauté d'acteurs de territoires très variés (économiques, culturels, sociaux, industriels, académiques, institutions publiques, société civile, etc.). Ensemble, ils ont défini les contours et les principes communs de ce lieu à venir, puis ont construit et déployé une programmation de préfiguration, une « Saison Zéro hors les murs 2025-2026 ».

Cette phase de préfiguration s'achève en avril 2026 et il est temps d'en partager l'expérience avec le plus grand nombre. Ce journal rend compte des processus empruntés, des idées et des activités produites. Il confirme que face aux défis du XXI<sup>e</sup> siècle, il est tout à fait possible d'insuffler une dynamique vertueuse d'innovation sociale. Car c'est bien l'une des traditions lyonnaises : réinventer la manière de vivre et de produire en partant de la faculté de coopérer, de mettre en

commun les idées, les ressources, les outils. N'y a-t-il pas déjà, à quelques mètres du futur lieu, un monument titré « À la coopération », qui rappelle l'invention des commerces coopératifs à Lyon en 1835 ?

« Faire école » est un appel à se saisir du devenir du territoire lyonnais, notre devenir commun. Une invitation à créer, ensemble, des conditions pour mieux comprendre les enjeux du monde qui vient. Afin de mettre en œuvre des politiques et des pratiques d'adaptation et de transition indispensables.

Vous trouverez dans ce journal trois grands chapitres : Engager des conversations / Créer avec joie / Réinventer un lieu public. Trois dynamiques complémentaires pour se projeter dans un avenir commun avec l'élan inhérent à l'action collective. Car agir ensemble produit un présent riche en devenirs, et pouvoir le partager avec vous aujourd'hui est une source de joie particulière.

[www.europe-en-france.gouv.fr/articles/netzerocites-accelerer-transition-climatique-villes-europeennes](http://www.europe-en-france.gouv.fr/articles/netzerocites-accelerer-transition-climatique-villes-europeennes)

Vase corne d'abondance située au Jardin des plantes qui évoque « Le commerce véridique et social » de Michel-Marie Derrion.

SOMMAIRE

# Engager des conversations

<b>ENTRETIEN</b>	<b>5</b>	<b>CONVERSATION</b>	<b>8</b>
Se rassembler pour débattre de nos dissemblances	Avec Bruno Habouzit	On va tous créer ! Faire école autrement...	Avec Benjamin Allegrini Bernard Lahire
<b>ENTRETIEN</b>	<b>6</b>	<b>SÉMINAIRE</b>	<b>12</b>
Conversation indisciplinée	Avec Éric Tannier	Ville festive, ville inclusive ?	
<b>EN RÉSIDENCE</b>	<b>7</b>	<b>WORKSHOP</b>	<b>13</b>
Faire l'hypothèse de la conversation		Zone des possibles	
		<b>SYNTHÈSE DESSINÉE</b>	<b>18</b>
		Résidence « Quoi ? »	

# Créer avec joie

<b>ENTRETIEN</b>	<b>21</b>	<b>EXPOSITIONS</b>	<b>25</b>
Construire un lieu de créativité coopérative et éthique	Avec Michel Lussault	Le changement global s'expose	
<b>ENTRETIEN</b>	<b>23</b>	<b>CINÉMA</b>	<b>26</b>
Faire école : expérimenter, problématiser, situer	Avec Chloé Dumas	Grand écran des mutations	
<b>CONTRE-RÉCITS</b>	<b>25</b>	<b>ATELIER</b>	<b>27</b>
Pour un monde réellement désirable		Botanique des marginales	
		<b>SYNTHÈSE DESSINÉE</b>	<b>32</b>
		Résidence « Pour qui ? »	

# Réinventer un lieu public

<b>ENTRETIEN</b>	<b>36</b>	<b>PROJECTION SPATIALE</b>	<b>38</b>
Accueil, confiance et détournement	Avec Paul Citron	Vous êtes ici	
<b>MINI CONF'</b>	<b>37</b>	<b>PORTFOLIO</b>	<b>40</b>
Ceci n'est pas un bâtiment, mais une respiration	Avec José-Manuel Gonçalves	Lieux de référence	
		<b>SYNTHÈSE DESSINÉE</b>	<b>42</b>
		Résidence « Où ? »	

# Supplément

<b>PHOTOGRAPHIE</b>	<b>44</b>	<b>RADIO</b>	<b>48</b>
« Apogée » du collectif item		Les petits radeaux	
<b>BIBLIOTHÈQUE</b>	<b>46</b>	<b>...</b>	<b>48</b>
Hot Book Club		Celles et ceux qui ont contribué	
<b>FAIRE ÉCOLE</b>	<b>3</b>	<b>SOMMAIRE</b>	

# Engager des conversations

Dans un monde dominé par les technologies de communications, la conversation serait devenue, dit l'anthropologue David Le Breton «un luxe anachronique, et non une nécessité vitale.<sup>1</sup>» Le fait de partager un présent, d'y être engagé·e avec son corps, ses gestes, sa voix, ses silences, tout cela serait bel et bien en voie de disparition, au profit du monopole attentionnel dont jouissent aujourd'hui le smartphone et les plateformes sachant si bien exploiter nos failles. Un sentiment de rétrécissement de l'espace et du temps, qui semble pousser à une certaine forme de nostalgie même les jeunes générations, celles et ceux qui sont né·es avec, ou peu après, le smartphone.

Et pourtant, dès lors que nous reconnaissons la conversation comme une nécessité vitale, un renversement s'opère. Tout redevient possible, ou presque. La rencontre, d'abord, la découverte qu'il existe d'autres humains, semblables et dissemblables, ayant un point de vue irréductiblement autre que le sien. Des mondes à découvrir. L'altérité apparaît comme un remède à l'impasse individualiste dont les rouages imposent un monde hyper-polarisé broyant la nuance et toute possibilité de dialogue avec. Engager des conversations, faire un effort conscient et collectif pour créer les conditions pour que des conversations puissent être engagées, c'est ouvrir une dimension essentielle pour préserver notre humanité. C'est aussi la meilleure chose que nous puissions faire pour «faire école» au service d'un devenir réellement commun.

1. David Le Breton, sociologue et anthropologue, dans un entretien accordé au Monde le 29.11.2025.

# Se rassembler pour débattre de nos dissemblances

Bruno Habouzit

est formé en philosophie à l'université Lyon 3. Depuis plus de vingt-cinq ans, il accompagne et pilote des projets associatifs, sociaux et culturels à Lyon et dans sa région, en inscrivant son action dans les valeurs de l'éducation populaire et des démarches participatives. Son parcours est marqué par un engagement en faveur de l'accès à la pratique artistique et culturelle, conçue comme un levier d'émancipation, de construction collective et de transformation sociale. Il a développé et consolidé cette approche au sein de centres sociaux, MJC et associations culturelles, et assure aujourd'hui la direction des Centres sociaux de la Croix-Rousse. Il intervient par ailleurs à l'IRPA, où il forme des étudiant·es à la philosophie de l'éducation, avec une attention particulière portée aux enjeux éducatifs et sociétaux contemporains.

Jindra Kratochvíl

Que veut dire, aujourd'hui, «faire société» ?

Bruno Habouzit

De mon point de vue, affirmer aujourd'hui le désir de faire société, c'est essayer de rapprocher les humains de leur essence. Je m'appuie sur l'analyse de la philosophe Hannah Arendt, pour qui les êtres humains sont des animaux politiques par essence. C'est précisément la question du collectif, le fait de faire société qui les définit.

Or, constate-t-elle dans son ouvrage *Condition de l'homme moderne*, le monde du travail est venu phagocyter l'humain dans sa propre essence, altérer son humanité. Ce qu'elle entend par là, c'est que notre monde est envahi par la sphère du travail. On connaît l'expression métro-boulot-dodo, qui signifie que si l'on enlève le fait de dormir et de se déplacer, il ne reste plus que le travail. Or, le monde du travail nous renvoie non pas à une idée de réalisation de notre propre humanité, mais à l'obligation de subsister en tant qu'individu. Ce que vient accomplir le modèle libéral, c'est l'individu déchargé d'une responsabilité collective, qui va s'occuper uniquement de ses affaires privées.

Là, nous ne sommes plus tout à fait des animaux politiques, dit Arendt, mais nous redevons ce qui précède l'animal politique — l'animal *laborans*, l'animal qui travaille, qui est dans le rapport à la vie, mais qui ne peut pas grandir dans son rapport au monde. (J'utilise volontiers le mot grandir, puisque c'est aussi l'étymologie latine de l'éducation.)

Aujourd'hui, cette idée de grandir, de sortir de la caverne, n'est plus permise par un modèle de société qui privilégie l'individu plutôt que le collectif, une vision privée et individuelle de la société plutôt qu'une logique de participation collective à cet enjeu qui nous rassemble et qui fait de nous des humains par essence.

JK «Faire société» n'est pas une chose qui va de soi ?

BH

Faire société, c'est un combat et une responsabilité. Un combat quotidien puisque le modèle, aujourd'hui, c'est de sortir du travail, rentrer chez soi et consommer, dans le cercle familial, des contenus Netflix, YouTube, etc. Nous avons tous les outils pour nous passer de l'autre, et peut-être encore davantage avec l'arrivée de l'IA.

Or, le vivre-ensemble ne peut pas être limité à la sphère privée familiale ou à la sphère du travail. Il faut d'autres espaces pour pouvoir vivre ensemble : une sphère publique. Et l'espace public, ce n'est

pas seulement un parc avec un banc où chaque individu peut s'isoler du reste du monde. C'est tout à fait l'inverse finalement. L'espace public, c'est l'espace du débat démocratique, celui où l'on va se retrouver pour cultiver le consensus, dépasser nos *a priori*, nos représentations.

Hélas, nous fonctionnons dans des silos relationnels : des silos professionnels, entre pairs, entre domaines de compétences, entre spécialités, entre tranches d'âge. Des silos géographiques (les urbains, les ruraux), des silos générationnels (les jeunes, les vieux). L'objet de l'espace public, c'est d'arriver à faire se rencontrer tous ces binômes opposés : les jeunes, les vieux, les urbains, les ruraux, les riches, les pauvres, les amateurs, les artistes.

Le sujet est d'abord celui de l'interconnaissance pour faire émerger en nous un commun, une culture commune autour de ce qui nous rassemble, c'est-à-dire notre humanité. C'est l'objectif que je me fixe dans mon travail, et je pense que c'est une responsabilité de l'éducation populaire. La question de l'accueil inconditionnel et de la mixité sociale, ce n'est pas simplement d'organiser une fête de quartier et de mettre tout le monde ensemble.

JK

Alors comment construire une culture commune ?

BH

Aujourd'hui, nous sommes malheureusement emprisonnés dans des logiques de projets quantifiables, évaluable, qui nous poussent, dans les milieux de l'éducation populaire, à afficher des résultats. Alors que le seul objectif que nous avons — et qui n'est pas quantifiable — c'est de nous réaliser en tant qu'humains.

Nous sommes enfermés dans ces logiques de projet où l'on fait un diagnostic, on identifie un besoin, un problème, on met en place une action et on évalue si le problème est résolu : des logiques de justification des financements publics et, finalement, de performance.

La question que l'on devrait plutôt se poser, c'est de savoir comment faire pour ne pas dévier du chemin de l'humanité, comment maintenir, au-delà des réussites tangibles, le lien entre les humains, entre tous ces binômes soi-disant opposés. Comment créer un monde à la fois rempli de différences et constamment en recherche d'un consensus, nous permettant de vivre avec ces différences-là.

Sortir de la tendance, un peu facile, à trier, à se demander qui a raison, qui a tort, quel est le bon modèle, quel est le mauvais, de quel côté je me situe. Alors que l'objectif pourrait être de reconnaître et d'accepter les divergences.

Dans les milieux de l'éducation populaire, on parle beaucoup d'autonomie. Notre grand objectif serait de rendre les gens autonomes — sous-entendu : les rendre comme nous. C'est donc une approche descendante et compassionnelle de la part des professionnels ou des détenteurs du savoir. C'est tout l'inverse qu'il faut faire : reconnaître à chacun et chacune son autonomie de pensée, son autonomie d'existence, même si celle-ci ne nous convient pas tout à fait. Puis être capable de la mettre

l'addition reliée des singularités. Non pas une uniformité, mais une composition complexe.

L'objectif, ce n'est pas l'homogénéisation ni l'effacement de l'individu. Au contraire, c'est en reconnaissant les compétences, les savoirs, les interprétations, les émotions, la créativité de chacun que nous pouvons fonder un commun. Une espèce de «pot sociétal» qui nous obligerait à nous remettre sans cesse en question en tant qu'individus ancrés dans un collectif.

## C'est le débat en soi qui fait de nous un collectif.

dans ce «pot commun» qui fait que la confrontation féconde des idées est, finalement, la meilleure chose pour «aller-vers» le mieux.

JK

Qu'est-ce que devient l'individu, là-dedans ?

BH

Les logiques de silo que je décrivais sont souvent liées à notre incapacité, ou à notre absence de volonté de nous mettre en danger. Parce qu'il faut quand même faire un sacré travail sur soi pour aller vers un inconnu et se dire : «Il peut m'apporter beaucoup.» Peut-être plus que ce que moi j'ai à lui apporter. Peut-être va-t-il me faire changer de chemin ? Ce n'est pas évident : nous avons tous en nous une résistance au changement. Nous nous construisons une forme de confort intellectuel, physique, émotionnel. Et lorsqu'on nous invite à aller chercher ailleurs, il faut être capable de s'en séparer, d'aller voyager dans l'inconfort — ce qui n'est pas un chemin naturel.

Pour vivre ensemble, il ne s'agit pas de se séparer de l'individu, mais de se défaire de l'idée que l'individualité serait un obstacle au vivre-ensemble.

Je pense à l'image du Léviathan qui illustre l'œuvre de Hobbes. Cette image montre une sorte de géant composé d'une multitude d'individus. Si l'on retourne son sens premier — une représentation de l'État, seul capable de contenir les penchants individuels — on peut y voir autre chose de beaucoup plus sympathique : l'idée que la société

JK

Comment recréer de l'espace public dans une société qui nous oriente vers l'individualisme ?

BH

Il s'agit d'imaginer un espace public qui soit à la fois un lieu de convivialité, de débat et d'inconfort. Certes, ce n'est pas un chemin naturel. Et pourtant, c'est peut-être dans cette tentative de réunir des personnes dissemblables que nous pouvons faire de nos différences l'outil de notre rassemblement. C'est une question sans fin puisque si c'est le débat, cette remise en question permanente qui nous rassemble, alors dès que le débat s'arrête, le collectif disparaît. Car c'est le débat lui-même qui fait collectif. Lorsqu'il n'existe plus, nous basculons dans le rejet d'une opposition, rejet d'un modèle, rejet d'une autre pensée.

Et dès lors que l'on fige les situations, que l'on croit tenir une solution, on se trompe puisque la société ne peut exister que dans le mouvement.

Pour conserver notre liberté et notre humanité, il faut continuer d'avancer ensemble. Même si cela demande un effort, même si l'on aimerait parfois s'arrêter. Notre responsabilité humaine ne nous le permet pas. Si l'on veut être dans un rapport au monde et pas seulement à la vie (entendu comme subsistance), nous devons continuer à pédaler, ensemble.

Bien sûr, tout cela va à l'encontre de celles et ceux qui brandissent des solutions toutes faites. La question reste le débat : tous les sujets sont légitimes dès lors qu'ils peuvent être discutés.



# On va tous créer autrement c'est se donner l'opportunité de converser...

au delà

de ses idées

de son métier

de sa discipline scientifique

de ses territoires habituels

de son espèce

avec

les humains

les non-humains

le vivant (souvent invisible)

le passé lointain

les mondes à venir.

Benjamin Allegrini

est naturaliste, il a exploré la faune et la flore de France avant de mener des recherches en Afrique et en Asie. Aujourd’hui, il dirige un écosystème de sociétés spécialisées en écologie, dont un laboratoire pionnier de l’ADN environnemental.

Cofondateur de L'école des vivants, il signe avec *L'ADN fantôme. Quand l'invisible laisse des*

*traces* (Les liens qui libèrent, 2025) son premier ouvrage, mêlant récit scientifique, anecdotes de terrain et réflexions sur notre lien au vivant. Au cœur du livre, *Immeuble Zéro, une Volte-Face* d’Alain Damasio, transpose en fiction les tensions soulevées par l’essai: un thriller intime qui questionne notre identité face à une évolution que la science révèle autant qu'elle reconfigure.

Bernard Lahire

est sociologue, directeur de recherche CNRS, après avoir été professeur de sociologie à l’École normale supérieure de Lyon. Il opère un raccordement décisif entre sciences sociales et sciences de la vie en montrant que le social humain s’inscrit dans le *continuum* du vivant et ne se comprend que par une série de comparaisons entre sociétés

humaines, mais aussi et surtout entre espèces sociales.

Vers une science sociale du vivant.

(La Découverte, 2025) constitue un pas supplémentaire en direction d’une science sociale du vivant unifiée.

Pour inaugurer cet art fertile de la conversation, située au cœur du projet École de la résilience, a été organisée le 8 juillet 2025 à l'Hôtel de ville de Lyon la soirée «On va tous créer!».

Une conversation entre le naturaliste Benjamin Allegrini et le sociologue Bernard Lahire. Quelques extraits choisis de cet échange.

Valérie Didier

**Benjamin Allegrini, vous explorez la faune et la flore en divers lieux du monde et aujourd’hui, vous dirigez notamment un laboratoire dédié à l’ADN environnemental.**

**Dans votre ouvrage *L’ADN fantôme*, vous écrivez: «Un souffle, une écaille, un fragment de peau. Tout s’accroche. Ces traces invisibles. Des millions de molécules, des fragments de gènes sont laissés par chaque être vivant. Comme une extension d’eux-mêmes.» Quel est cet intrigant ADN fantôme ?**

Benjamin Allegrini

En tant que naturaliste, j’ai été habitué à observer les êtres vivants avec des méthodes assez traditionnelles, une paire de jumelles, une loupe ou un filet à papillons. Grâce à ce fameux ADN environnemental ou ADN fantôme, nous sommes capables de voir toutes les traces que laissent les êtres vivants et qui ne nous étaient pas accessibles jusqu’à présent. Des traces totalement invisibles. On s’est aperçu que lors d’un prélèvement d’eau par exemple, on peut observer des millions de molécules d’ADN par litre. Ce fut un véritable changement de perspective, une autre façon d’observer le vivant. Tout le vivant qui nous était inaccessible jusqu’à présent, subitement, devient observable. On a découvert que les êtres vivants laissent des traces un peu partout, à l’image des mammifères qui laissent des excréments ou urinent pour marquer leur territoire. C’est également une révolution scientifique: parce que cela permet d’identifier qui a laissé ces traces, mais aussi parce que cela permet de modéliser et de montrer des interactions inimaginables jusqu’à présent entre, par exemple, une bactérie, une plante et un pollinisateur.

<b>VD</b>	
<b>Associer les vivants et leurs traces nous entraîne dans des temps élastiques. Que pouvons-nous apprendre du passé, du présent et comment cela peut-il nous permettre d’envisager des futurs, des perspectives, un horizon<span> </span>?</b>	

BA

Il faut garder en tête que plus de 90 % des êtres vivants sur la planète font moins de cinq millimètres. Globalement, ce que l’on observe et l’on voit autour de nous, n’est qu’une toute petite fraction du vivant. Cela conditionne nos manières de le regarder, nos manières de l’habiter. Quand on en prend conscience, on change totalement de regard et on observe des interactions non imaginées jusqu’alors. Je parlais du lien qu’il peut y avoir entre une bactérie, une plante et une abeille. Observons les orchidées: certaines abeilles sont attirées par ces orchidées, et jusque-là nous pensions que c’était la forme et la couleur de la plante qui attiraient ces pollinisateurs. Il y a même certaines familles d’orchidées comme les ophrys qui imitent à la perfection les bourdons et les abeilles. Longtemps, les naturalistes ont imaginé que l’appel était visuel. Et ce qui a été montré très récemment, c’est qu’en réalité il y avait un organisme, un être vivant qui n’avait pas été vu. Une bactérie présente sur les orchidées, qui émet des phéromones, des odeurs qui attirent les abeilles. La clé du mutualisme était un autre être vivant.

Depuis le xvi<sup>e</sup> siècle avec la création des sciences naturelles, il était impossible d’imaginer ce scé-

nario. Bernard Lahire en parlera sûrement, mais on peut penser qu’il y a d’autres êtres vivants qui sont influencés de la même manière par des bactéries. Peut-être que lorsque l’on rencontre quelqu’un, il y a des petites bactéries qui nous disent au creux de l’oreille «lui, il est sympa ou il ne l’est pas, lui, il me plaît ou il ne me plaît pas».

C’est en cela que l’ADN environnemental est révolutionnaire. Il nous montre des interactions, des mécanismes auxquels on ne pouvait pas penser jusqu’à présent, parce que nos sens d’êtres humains, de Sapiens, nous les rendaient inaccessibles.

VD

**Dans votre livre, il y a un passage sur la question des pipistrelles et leur façon d’habiter le territoire par les sons. Ici, il ne s’agit pas de bactéries, mais c’est une autre manière d’habiter et de percevoir le monde ?**

BA

Je commence le livre en racontant mon expérience personnelle. J’ai débuté en observant les oiseaux. Puis assez rapidement, je me suis spécialisé sur les chauves-souris. À l’origine, quand on voulait étudier les chauves-souris, on les capturait avec des filets. Et puis assez rapidement, on s’est rendu compte qu’elles émettent des cris d’écholocation, et surtout, que chaque cri d’écholocation était spécifique. On peut déterminer grâce aux cris d’écholocation, quelles espèces nous entourent. Dans ce cas, ce n’est pas l’invisible, mais l’inaudible. Si vous circulez dans Lyon, il y a plein d’espèces de chauves-souris, et vous ne les entendez pas ou à peine. Il vous faut un petit appareil pour les rendre audibles. Et avec cet appareil, vous vous rendez compte qu’elles sont partout. Cela vous permet de savoir si elles sont en train de chasser ou de faire autre chose. C’est tout un univers acoustique qui là aussi nous est totalement inaccessible, à l’image du monde moléculaire révélé par l’ADN environnemental.

VD

**Bernard Lahire, dans votre dernier ouvrage *Vers une science sociale du vivant*, vous dites que les propriétés biologiques de Sapiens ont des conséquences sociales. Pouvez-vous nous l’expliquer ?**

Bernard Lahire

En réalité, c’est la combinaison de toutes ses propriétés qui sont propres à Sapiens. Nous partageons de nombreuses propriétés avec d’autres espèces. Nous sommes des mammifères comme les autres, des primates comme les autres. Il est donc très compliqué de trouver ce qui caractérise notre espèce. À chaque fois que l’on a essayé, on s’est trompé. Par exemple, on a dit que c’était l’outil: on a parlé d’*Homo faber*.

Il n’y a pas une semaine qui passe où on ne découvre pas une autre espèce qui, non seulement utilise des outils, mais les fabrique également. Par exemple, les oiseaux macareux utilisent de petits morceaux de bois bien choisis pour se gratter lorsqu’ils ont des parasites. Les corbeaux et les corvidés en général, sont d’une intelligence assez rare. Ils arrivent à trouver des solutions à des problèmes difficiles. Ils fabriquent des outils, ils vont chercher des morceaux de métal liés à l’industrie humaine. Évidemment, ils n’ont pas extrait le métal, mais ils les prennent, les tordent pour faire des crochets, pour aller chercher la nourriture qui ne leur est

## Il faut rappeler que nous ne sommes pas les seuls êtres sociaux sur Terre.

pas accessible. Les chimpanzés ont des techniques pour passer les fruits à coque, ils mâchouillent des brindilles pour fabriquer une sorte de plumeau qui leur permettra d’aller à la pêche aux termites ou aux fourmis. On sait même, par observation, qu’il y a transmission, apprentissage social. Les chimpanzés que l’on dit très imitateurs, le sont malgré tout moins que les humains. Les enfants humains cherchent en permanence les yeux des adultes. Ici, on tient quelque chose qui est propre à notre espèce: la capacité d’action et d’attention conjointe. Nous sommes capables de regarder quelqu’un en train de faire quelque chose et de regarder là où ses yeux se posent.

Par ailleurs, il y a une autre grande propriété spécifique à l’humain: l’altricialité secondaire. Cette propriété est quelque peu embêtante. Nos enfants sont particulièrement vulnérables et très dépendants de leurs parents durant longtemps, car ils naissent trop tôt, prématurés. C’est un dilemme obstétrique: d’un côté il y a une encéphalisation dans la lignée des primates, les cerveaux sont de plus en plus gros; et de l’autre, il y a de la bipédie, qui a tendance à rétrécir les bassins. Résultat: les femmes ont des bassins étroits et elles ont des bébés avec des têtes de plus en plus grosses. Un compromis évolutif s’est donc opéré: des femmes en capacité de donner naissance, mais des enfants prématurés, vulnérables, sans tonus musculaire, sans autonomie de déplacement et d’action sur et dans l’environnement.

<b>VD</b>	
<b>C’est une spécificité de notre espèce<span> </span>?</b>	

BL

C’est un *continuum*. Il y a des espèces à progéniture extrêmement précoce qui ne voient même pas leurs parents, c’est-à-dire qu’elles n’ont aucun guidage par les parents, aucun apprentissage social. Les petites tortues de mer par exemple ne connaissent pas leur mère. Elle pond ses œufs dans le sable puis s’en va. Les petites naissent toutes seules, essayent de rejoindre la mer sans se faire manger par des oiseaux ou d’autres prédateurs. C’est pour cette raison que les mères produisent beaucoup de progénitures.

Le contraire de notre espèce: on produit très peu des vivants vulnérables. Vous le voyez, notre espèce était très mal partie pour durer! C’est ce qui explique des structurations de sociétés particulières, notamment en termes de solidarité, d’entraide, de coopération pour élever les enfants.

Il y a un proverbe qui est souvent rappelé par des paléoanthropologues et anthropologues: « Il faut tout un village pour élever un enfant ». On fait la même chose aujourd’hui avec la crèche, les nourrices, la voisine, un grand frère, une grande sœur, des grands-mères. Il a fallu de la solidarité autour des enfants pour nourrir, soigner, protéger. Mais le pendant est que nous sommes habitué-es universellement à être dans un rapport de dépendance, un

rapport de domination. Les parents dominent les enfants, car l’écart est énorme entre l’adulte et ce petit être physiologiquement faible, qui ne peut ni se nourrir ni se protéger ni se réchauffer ou se refroidir seul.

Notre autre particularité dans l’ensemble des sociétés animales, c’est que nous avons de la culture. Plus la culture s’accumule, plus l’écart entre celui qui naît et les adultes est énorme. Cela accroît encore plus, dans l’histoire des sociétés humaines, la dépendance des enfants à l’égard des parents et plus généralement la domination des adultes sur les jeunes. Et les conséquences sur la structuration des sociétés sont massives: il y a une forte base de gérontocratie dans toutes les premières formes de société, et aujourd’hui encore, les aînés dominent les cadets. Les rapports entre hommes et femmes s’articulent également de cette manière. L’anthropologue Françoise Héritier disait des femmes, qu’elles sont souvent traitées comme des mineures, comme des cadettes, même dans les cas où elles sont les aînées. Nous sommes la moins précoce des espèces, même si nous ne sommes pas les seuls à être altriciels.

## Le principe de la vie, c’est d’apprendre. Il n’y a pas une cellule qui n’apprend pas.

Par exemple, les chimpanzés sont sévrés à l’âge de quatre ans, mais contrairement à notre espèce à quatre ans ils sont totalement autonomes. Nous avons également une maturité sexuelle très tardive par rapport à plein d’autres espèces. La plupart, et surtout les petites, se reproduisent au bout de quelques jours, parfois quelques heures. Nous, il nous faut au moins attendre l’âge de la puberté, qui en moyenne est à douze ans. C’est un risque considérable pour une espèce d’attendre si longtemps pour la reproduction.

Ce sont tous ces éléments, ces liens entre particularités biologiques et culturelles qui m’intéressent en tant que sociologue, mais ils ne peuvent pas se comprendre si on ne s’appuie pas sur une connaissance des propriétés biologiques de Sapiens, en comparaison avec celles des autres espèces.

VD

**J’ai cherché des passerelles entre vos deux ouvrages. Et quelque chose m’est apparu. C’est cette question de faire territoire.**

**Je ne sais pas si c’est une propriété de Sapiens, ou peut-être le propre du vivant ?**

BA

Effectivement, je pense que tous les êtres vivants font territoire d’une manière ou d’une autre. Mais, ils ne le font pas tous de la même manière. Un oiseau ne va pas faire territoire de la même manière qu’un mammifère. Et au sein même des oiseaux par exemple, il y a des différences fondamentales de territoire et de manière de faire territoire. Pour Sapiens, il y a une construction qui s’est effectuée depuis le xvii<sup>e</sup> siècle environ, où le territoire est associé à la propriété privée. Les êtres vivants non-humains ne le conçoivent pas de la même manière, c’est plutôt des lieux de cohabitation entre les différents êtres vivants. Les outils, la manière dont on regarde la science, la littérature, conditionnent notre manière de regarder et d’interpréter ces territoires. Et je reviens à ce que je disais plus tôt, nos capacités auditives, visuelles nous donnent une image parfois un peu faussée de ces territoires. Au fil des années, on voit que cette question du territoire évolue, change, on l’interprète très différemment. On sait aussi, et la philosophe Vinciane Despret le montre bien, qu’elle peut être genrée, c’est-à-dire que si on est un chercheur ou une chercheuse, on ne va pas regarder le territoire de la même manière. On ne va pas interpréter les rapports de domination qui peuvent s’opérer entre les êtres vivants de la même manière, on ne va pas interpréter les signaux de la même manière. On voit bien que nos techniques, nos technologies, nos protocoles nous

sont très différentes dans l'ensemble du vivant, mais il y a des formes de sociétés un peu partout et plus ou moins organisées. Vous connaissez sans doute les sociétés des abeilles communes, celles qui nous fournissent du miel. C'est celles que l'on connaît le mieux parce qu'elles sont intéressantes pour nous. Mais la plupart des abeilles sont solitaires et une très petite partie d'espèces, dont les abeilles communes, sont dites eusociales, fonctionnent avec une division du travail assez sophistiquée, qui a intrigué beaucoup de philosophes et de scientifiques. Il y a des sociétés partout, et l'une des lois générales du vivant, c'est l'interdépendance. Benjamin Allegrini en parlait, toutes ces espèces ne vivent pas les unes à côté des autres dans des couloirs séparés. Elles sont en interdépendance. On se demande même aujourd'hui, si l'on arriverait à vivre sans notre microbiote.

Donc est ce que « nous », c'est juste « nous » sans les bactéries ? Ou est ce que c'est « nous » avec les bactéries ? Il y a des chercheur-euses qui aujourd'hui soutiennent que nous sommes des holobiontes, c'est-à-dire qu'une individualité humaine est constituée de tonnes de bactéries qui nous sont utiles. Souvent on entend que les bactéries sont dangereuses, or, une grande partie d'entre elles nous servent.

BA

Vous avez tous vu des oiseaux chanter, un merle, un rouge-gorge. On a tendance à penser qu'il ne s'adresse qu'à ses congénères. En réalité, on sait depuis assez peu de

## Pour vivre mieux, vivons groupés

temps qu'ils s'écoutent entre eux, même entre différentes espèces.

Vers cinq heures du matin, on peut entendre « le cœur de l'aube »: tous les passereaux se mettent à chanter d'un coup, cela dure 15-20 minutes, c'est incroyable. Si l'on écoute attentivement, cela donne l'impression d'une cacophonie. En réalité, à l'enregistrement lorsqu'on regarde sur des sonogrammes, on a une projection des cris et des chants de tous ces oiseaux qui nous disent: qu'ils chantent sur des fréquences différentes, qu'ils attendent que l'un ou l'autre ait terminé pour lancer une strophe, en bref qu'ils s'écoutent, y compris entre espèces différentes. C'est très important, c'est un exemple d'interdépendance, d'écologie au sens strict du terme. Tous ces passereaux, parfois dix, quinze, vingt espèces, s'écoutent et sont attentifs à ce qu'il se passe autour d'eux. C'est donc propre à Sapiens de ne se concentrer que sur lui-même.

BL

Cela fait à peu près 300000 ans qu'on existe en tant que Sapiens, 90 % de ce temps a été composé de sociétés de chasseurs-cueilleurs mobiles, pour lesquelles le rapport au territoire est un peu particulier. Ces sociétés se sont beaucoup déplacées puisque l'humain est allé partout sur Terre, ce qui est quand même assez hallucinant. Je rappelle qu'il n'y avait aucun moyen de locomotion mécanique, même pas de chevaux domestiqués grâce auxquels on pouvait se déplacer sans effort. Pendant très longtemps, Sapiens a marché et il a marché partout. La sédentarisation s'est opérée petit à petit. Et dès

qu'il y a eu un lien entre le groupe social et un espace physique, s'est posée la question de l'appropriation du territoire. Mais nous ne sommes pas les seuls: les chimpanzés ont des sentinelles, ils surveillent les frontières, ils ne laissent pas entrer des chimpanzés d'autres groupes sur leurs territoires. Nous sommes des animaux devenus très territoriaux.

BA

Une des multiples définitions que l'on donne au territoire, au moins pour les oiseaux, c'est un espace qui est défendu. Il faut qu'il y ait une action de défense de cet espace.

VD

**La sédentarisation, vous l'avez dit tout à l'heure, s'effectue au sein de la période néolithique, il y a environ douze mille ans. Bernard Lahire, vous faites justement un pont entre sciences sociales et sciences de la vie pour montrer que le social humain s'inscrit dans un *continuum* du vivant.**

BL

Quand on regarde dans l'histoire de très longue durée, ce que font les biologistes évolutionnistes, on se rend compte que le social apparaît dans différentes taxons du vivant. Les biologistes évolutionnistes, immédiatement se sont demandé-es: pourquoi il y a des espèces qui restent beaucoup plus solitaires ? Des chercheur-es disent

Le principe de la vie, c'est d'appréhendre. Il n'y a pas une cellule qui n'apprend pas. Nos vaccins fonctionnent sur cette base. Vous allez injecter des choses qui vont alerter vos cellules, qui vont les garder en mémoire. Et dès qu'un mauvais virus arrive, elles savent faire et elles se défendent contre ce virus. La cellule a donc une mémoire, et tout le vivant, des unicellulaires aux multicellulaires, a une capacité d'apprentissage. Comprenons alors que la culture et le social ne nous distinguent en rien.

Si l'on veut vraiment comprendre les sociétés humaines, il faut les comparer aux sociétés non humaines. La science, c'est de la comparaison. D'ailleurs, le meilleur moyen de ne rien comprendre est de rester enfermé à l'intérieur de sociétés humaines, pire, de rester enfermé dans un type de société, la nôtre, société capitaliste, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Beaucoup de ce qui nous caractérise, en tant que société humaine, est très proche de sociétés de primates: les hiérarchies, les rapports de domination soit mâle/femelle, soit femelle/mâle, l'exogamie, l'évitement de l'inceste. Je rappelle que pour Freud ou Lévi-Strauss, le tabou de l'inceste, était constitutif de l'humanité. Depuis, on a appris que dans tout le vivant, on évite de se reproduire avec des proches. Il faut en prendre acte et accepter que l'on ne peut plus faire de la sociologie à l'ancienne en autonomisant le social humain du social extra-humain.

J'ai beaucoup de respect pour Durkheim, l'un des grands fondateurs de la sociologie, mais il a enfermé la sociologie dans les sociétés humaines. Or, on ne comprend rien sans comparaison.

BA

Sur la dimension solitaire des êtres vivants, prenons par exemple le renard qui interagit avec d'autres êtres vivants et dont on peut penser qu'il ne se perçoit probablement pas seul. Tout comme moi quand je vis « seul » au milieu de la forêt, en réalité je ne suis pas seul, il y a des cerfs, des chevreuils, des blaireaux, de nombreux êtres vivants. La dimension solitaire, c'est être solitaire au sein de sa propre espèce, pendant une période particulière de l'année ou une saison particulière, les cycles reproductifs étant très différents selon les espèces. Par exemple, l'Ours Isabelle, qui vit dans la chaîne de l'Himalaya, est un des mammifères terrestres qui a la reproduction la plus tardive. Il commence à se reproduire à l'âge de huit ans, puis tous les cinq à sept ans. Donc on peut imaginer que la rencontre entre un mâle et une femelle est très occasionnelle. Pour autant, il y

## la culture du vivant est directement corrélée à la culture des luttes

a des interactions qui se font avec d'autres êtres vivants, mais qui se font aussi de manière indirecte, par les sens, par les traces olfactives, les traces de pas. Cela nous parle d'une coprésence qui n'est pas forcément physique. En tant que Sapiens, on considère le fait d'être solitaire ou pas, uniquement par le prisme de la vue ou de l'interaction directe. Beaucoup d'êtres vivants ont des interactions que nous considérons comme indirectes: des traces d'urine, des plumes, etc.

VD

**Dans vos travaux respectifs, vous interrogez aussi notre espèce, ses évolutions et ses mutations, l'hybridation d'une société en mouvement.**

BA

Cette question des hybrides me fascine. Au milieu de mon livre, il y a une nouvelle inédite d'Alain Damasio, qui permet de lui donner une dimension hybride, à l'image de ce que l'on propose à l'École des vivants. Une approche naturaliste, scientifique, et en même temps quelque chose de plus littéraire et artistique. La question de l'hybridation est aussi importante pour nous en tant que biologiste, puisqu'elle vient bousculer les questions d'espèces. Une des définitions, mais il y en a plein d'autres, est que deux individus sont d'une même espèce s'ils se reproduisent entre eux. Les hybrides viennent casser cette représentation, cette frontière stricte entre les espèces. Régulièrement il y a des espèces qui sont un peu des deux. Quand on observe une espèce, en réalité c'est ce qu'elle est à un instant T, elle continue de changer et de muter en permanence. Et donc cette définition de l'espèce, n'est valable qu'au moment où on la regarde, puisque les mutations vont s'opérer encore pendant des milliers d'années. Une extinction naturelle d'une espèce, c'est cinq millions d'années. Au moment où nous l'observons, elle n'est qu'à un moment de son cycle et elle va continuer de changer.

BL

Ce qui est intéressant pour un sociologue ou un chercheur en sciences sociales plus généralement, c'est qu'il y a un *continuum* dans la mutation. Les espèces ne cessent de changer, évidemment. C'est le principe de la sélection naturelle. Il faut qu'il y ait des centaines de milliers de morts avant que l'espèce se resserre autour des bonnes propriétés; si l'environnement n'a pas changé entre-temps et que la pression sélective est toujours la même. C'est pour cette raison que l'histoire de l'évolution des espèces par sélection naturelle est généralement sur de la très très longue durée. Des temps géologiques.

La deuxième chose, c'est la mutation. La mutation va beaucoup plus vite, on n'arrête pas de muter. Notre espèce a muté à plusieurs reprises. Par exemple, nous avons une lactase qui permet de digérer le lactose, et il y a des peuples entiers, plutôt en Asie, qui sont toujours allergiques aux produits laitiers.

Normalement, nous ne pouvons pas boire de lait ou consommer des produits laitiers après sevrage.

dans des endroits avec des prédateurs, on observe que les jeunes à ces endroits-là sont beaucoup plus alertes. La mère, via le stress, envoie cette information dans l'expression des gènes. C'est ce que l'on appelle l'épigénétique, l'expression de mêmes gènes à des contraintes environnementales différentes. Grâce à l'épigénétique, les jeunes sont en capacité d'éviter et de se protéger plus rapidement. Aujourd'hui, avec des techniques moléculaires, nous sommes capables de regarder au niveau du génome, d'observer certaines parties qui vont muter très rapidement. C'est très intéressant de se demander comment les éléments sociologiques et culturels vont modifier notre patrimoine génétique. On sait que cela se transmettra de manière héréditaire et s'inscrira dans des lignées et dans des temps plus longs.

VD

**Benjamin Allegrini, vous avez fondé avec Alain Damasio, l'École des vivants. Bernard Lahire, on a parlé de l'Institut de sciences sociales du vivant. Qu'est ce qui vous a amené, l'un et l'autre, à ces idées ?**

BA

Le projet de l'École des vivants vient très clairement d'une idée formulée par Baptiste Morizot dans un article dans *Socialter*, où il disait qu'il faut recréer une culture du vivant. De la même manière que nous avons une culture de la gastronomie, du rock'n'roll, du jazz ou du vin. Parce que cette question de la culture du vivant est directement corrée à la culture des luttes, autrement dit, nous ne pourrons défendre le vivant non-humain si cette culture est absente. On le voit, nous sommes coupés de cette expérience avec les non-humains: un article scientifique montre que dans les 25 pays les plus industrialisés, les gens se déclarent entre 40% et 70 % — particulièrement chez les jeunes — totalement déconnectés des non-humains. Donc nous avions cette idée de recréer cette expérience avec le vivant.

Pour recréer cette culture du vivant, il faut à la fois introduire la dimension scientifique et naturaliste, et ajouter la dimension artistique, culturelle et politique. C'est ce qu'on essaye de faire à l'École des vivants en donnant aux stagiaires des concepts, des affects et des percepts: que ressent-on ? Si vous vous mettez à la place d'une chauve-souris, que ressent-elle ? Pour cela, nous avons acheté un lieu à Sisteron dans les Alpes-de-Haute-Provence: un peu plus de cinquante hectares à mille trois cents mètres d'altitude. Parmi les stages, un exemple avec

d'observer les oiseaux, mais de les écouter. Qu'il y a un autre environnement, un autre percept qui est important chez les oiseaux, celui de l'environnement sonore. On vient introduire cette culture du vivant.

BL

J'essaye de tirer les conséquences de mes derniers travaux de recherche en essayant de monter un Institut des hautes études en science sociale du vivant. Mon modèle, c'est l'Institut des hautes études scientifiques à Bures-sur-Yvette, dans la région parisienne, qui a été créé dans les années cinquante par Léon Motchane, un amoureux des mathématiques. Il a créé cet institut pour que des grand-es chercheur-euses en mathématiques puissent se consacrer entièrement à leurs recherches en tenant aussi des séminaires. C'est-à-dire avec la possibilité pour des gens, quels qu'ils soient, de venir écouter et de cumuler un certain nombre de savoirs. Pour l'Institut des hautes études en science sociale du vivant, il s'agirait d'une petite unité avec très peu de membres, mais de disciplines différentes. On a besoin de mettre en relation systématique ces disciplines qui séparent les problèmes alors que si on sépare les problèmes, on ne les comprend pas. J'essaye de le créer avec beaucoup de difficultés parce que je cherche des mécènes et je suis très novice en la matière ! C'est certainement plus austère que l'École des vivants, car c'est un projet strictement scientifique, mais je pense qu'il aurait des conséquences majeures socialement.

# [...] il faut recréer une culture du vivant.

# De la même

# manière que

# nous avons

# une culture de

# la gastronomie,

# du rock'n'roll,

# du jazz

# ou du vin. [...]

# Ville festive, ville inclusive?

« Dans la fête, on pense pouvoir rencontrer les autres, mais on ne rencontre souvent que les nôtres. »

(JEAN-MICHEL DELEUIL)

Nous avons besoin de joie et de fête, pour nous éloigner du désespoir, nous retrouver et agir. La fête n'est pas un acquis, il nous faut la vivre et la questionner. La fête est-elle le lieu d'une rencontre universelle ou celui d'une reproduction des discriminations sociétales ? Dans le cadre des Entretiens Jacques Cartier, qui prouvent un dialogue franco-qubécois, la saison 0 de l'École de la résilience s'est ouverte avec un séminaire dédié à la question « la ville festive est-elle inclusive ? » Réalisé en partenariat avec la Ville de Lyon et l'Université de Montréal, à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon, il s'est clôturé par un DJ Set de l'artiste Kiooo.

**Quels processus d'exclusion spatiale et sociale sont activés lors des événements festifs urbains ?**

Jean-Michel Deleuil a ouvert la matinée. Professeur à l'INSA de Lyon travaillant sur les politiques urbaines nocturnes, il s'est appuyé sur des œuvres cinématographiques pour illustrer son propos. « La ville festive n'est pas inclusive » dit-il, car la ville n'est pas inclusive de manière plus générale. Au travers d'une série de films (*Sirât* de Olivier Laxe, *SuperGrave* de Greg Mottola ou encore *La Haine* de Mathieu Kassovitz), il a dressé le portrait d'une ville festive tantôt solidaire, tantôt subversive, mais dont la trame de fond demeure similaire: la fête est un entre-soi, donc source d'exclusions.

Sonia Blank, doctorante à l'université McGill, a poursuivi avec les processus d'exclusion à l'œuvre lors des grands événements festifs urbains montréalais. La transformation du Faubourg Saint-Honoré en quartier des spectacles a par exemple marginalisé des populations qui ne trouvent plus d'espaces de survie, voire empêchées par un design hostile. La ville, bâtie sur un système de « journée perpétuelle », oublie ceux qui habitent la nuit, en particulier ceux qui doivent affronter le froid: les événements festifs offrent une ouverture du métro 24h/24h, mais il demeure clos les nuits d'hiver; l'obligation de mouvement dans les stations de métro prive de sommeil les sans-abri. Sonia Blank conclut par des propositions en faveur d'une ville plus juste et solidaire, « où la différence est reconnue comme une richesse plutôt que comme une menace ». Il s'agit de décoloniser la fête et la nuit (et donc de repenser le rapport entre occupants et occupés), de mobiliser l'expertise en design au

profit d'espaces de soins nocturnes, de protéger la diversité de la ville nocturne et d'en améliorer la gouvernance.

Trois invités ont ensuite rejoint Jean-Michel Deleuil et Sonia Blank: Louna Lattanzi, responsable de la commission Sorcières du Carnaval Solidaire; Florie Bresteaux, géographe doctorante à l'Université de Genève, qui travaille notamment sur la question de l'inclusion des personnes en situation de handicap dans l'organisation des Jeux olympiques et paralympiques de Paris 2024; Julien Pavillard, Directeur des Événements à la Ville de Lyon et coordinateur général de la Fête des Lumières.

La question de l'inclusion est un défi de taille pour les organisateurs-ices, qui ne doit pas simplement être une « case à cocher ». Florie Bresteaux observe qu'elle est souvent abordée uniquement en termes d'accessibilité, mais elle souligne qu'« en prenant le pari de l'accessibilité, on oublie celui de la participation ». En d'autres termes, l'accessibilité, parfois considérée d'un point de vue strictement marketing, invisibilise l'enjeu de la participation réelle des personnes concernées. Les événements accessibles mais à participation inégale ne sont en effet pas rares, notamment du fait de la

catégorisation simplificatrice des personnes en situation de handicap. Se profile alors fréquemment une figure du « bon handicap », celui du fauteuil roulant sur lequel se trouve une personne autonome. Au-delà de cette catégorie (qui représente 10 % des personnes en situation de handicap), l'inclusion est en réalité très marginale.

Une autre question a émergé au cours de la conversation: le vieillissement de la population. Comment permettre un droit à la fête aux personnes âgées dans un monde vieillissant, alors que la fête est souvent réservée aux personnes valides, jeunes et qui se conforment aux normes socialement acceptables du divertissement ?

Plus largement, il s'agit aussi de réfléchir ce que la fête fait à la ville. Pensons notamment à la frontière, parfois étroite, entre sécurité et sécuritaire, dont l'écueil est la possible désignation d'indésirables, et donc la production d'exclusion.

**Comment faire de la ville festive une ville inclusive ?**

L'après-midi a été consacré à la prospective de villes festives inclusives. Une première mini-conférence de Jean-Pierre Chupin, professeur d'architecture à l'Université de Montréal, s'est d'abord attachée à définir les problématiques de l'architecture

sous l'angle de la notion d'inclusion. Réfléchir sur l'inclusion implique de reconnaître un échec à la fois politique, technique et pédagogique: devoir penser l'inclusion, c'est d'abord admettre que celle-ci n'est pas atteinte. Les chiffres sont parlants: à Montréal, 25 % de la population ne peut pas accéder correctement à 75 % de l'espace public. Il appelle à revoir les théories architecturales de la qualité, les façons dont sont pensés les prix d'excellence, ainsi que les manières de produire des connaissances par la recherche. Afin de dépasser les approches limitées de la qualité, il invite à systématiser les tables partenariales, multidisciplinaires, fonctionnant dans une démarche ascendante afin de réfléchir aux projets architecturaux. Il propose trois types d'actions pour résoudre la crise de la qualité: une réforme des cadres éducatifs; un recours généralisé aux évaluations post-occupation; la généralisation de la collecte des expériences vécues. Des principes d'ambition normative, de volonté d'inclusion et de compréhension des besoins particuliers doivent être intégrés afin de rendre la ville, et notamment la ville festive, plus inclusive.

« Rien sur nous, sans nous »

(PRINCIPE AUTOCHTONE)

Stéphanie Claudin et Xavier Phélut, chefs-fe de projet du Défilé de la Biennale de la Danse, ont retracé l'histoire du Défilé: il a été inauguré lors de la Biennale 1996, avec une fête d'ouverture consacrée au Brésil, inspirée du modèle des écoles de samba, lieux de brassage social important. À une période où l'inclusion n'était pas une entrée affichée, inviter les habitants des périphéries dans la ville-centre, afin qu'ils montrent ce qu'ils avaient appris au contact d'équipes artistiques et de chorégraphes, était précurseur.

Préfigurant le volet culturel de la politique de la ville, le Défilé a pu bénéficier d'un programme « Projets culturels de quartier » pour faire se rencontrer artistes et habitants. Son succès initial, avec 2500 participants et plus de 200 000 spectateurs, a engagé sa réitération jusqu'à aujourd'hui. Le Défilé de la biennale est constitué de citoyens qui s'impliquent dans le projet, avec une diversité de partenaires, garante d'une diversité de publics. Véritable parenthèse dans la vie des habitants de la métropole lyonnaise, le Défilé permet une interaction entre des personnes qui ne se connaissent pas et pourtant vivent ensemble. C'est le parfait exemple d'inclusion sociale et générationnelle.

Trois invités ont rejoint la conversation: Antoine Trollat, architecte cofondateur de l'agence Looking For Architecture (LFA); Pascale Bonniel-Chalier, professeure à l'Université Lyon 2; Laurène

Smith, assistante de recherche à l'Université de Montréal. L'échange a mis en lumière un point important: la nécessité d'une prise en compte des expériences individuelles et des perceptions des personnes concernées.

L'agence LFA a piloté durant plus de vingt ans la mise en espace du festival Nuits sonores. Antoine Trollat témoigne de l'opportunité que représente pour les architectes l'inclusion des usagers dans le processus de conception. Il explique par exemple comment la prise en compte de l'expertise d'usage d'une personne malentendante a réorienté le travail de rénovation d'un bâtiment: Nuits sonores a ainsi pu mieux appréhender les perceptions sensorielles des sons graves, notamment par leurs vibrations contre certains matériaux. Cette démarche de co-conception permet de dépasser une vision strictement normative de l'inclusion et de l'accessibilité dans l'architecture.

Pascale Bonniel-Chalier a élargi la question de l'inclusion à l'ensemble des vivants, dans un objectif de décolonisation du regard non seulement vis-à-vis des populations autochtones comme exposé par Sonia Blank, mais également à propos de l'impact de la ville festive sur le territoire et sur les espèces. Se réinscrire au sein du vivant contribue à réduire les effets potentiels destructeurs de la fête sur les milieux. Elle invite à dépasser la notion d'inclusion pour parler de celle d'habitabilité, permettant d'être en accord

# Zone des possibles

Cinq jours pour réenchanter les zones d'activités.

C'est le défi que l'École de la résilience s'est lancé, du 17 au 21 novembre 2025.

Une semaine de novembre 2025 pour réenchanter les zones d'activités. Un workshop de l'École de la résilience, qui a mobilisé 80 étudiants aux profils divers — design, écologie, urbanisme, géographie, aménagement — afin de bousculer les imaginaires des zones d'activités. À partir de la zone industrielle Mi-Plaine dans l'Est-Lyonnais, une semaine intensive d'arpentage et d'études de terrain, de réflexions et de création qui a fait la démonstration de la richesse du travail transdisciplinaire.

meurent inadaptées à la stratégie de lutte contre l'artificialisation des terres. Noyaux durs de l'économie, elles concentrent environ la moitié de l'emploi privé en France. Elles ont de fait un impact sur l'entiereté de nos modes de vie: nos consommations, nos emplois, nos déplacements, notre aménagement du territoire. Dès lors, dans un contexte de crise écologique, comment penser le futur de territoires entièrement conçus pour des activités mono-orientées ?

**Les Zones d'activités à l'échelle locale: Mi-Plaine**

Seconde zone d'activités de la métropole lyonnaise, elle s'étend sur trois communes — Chassieu, Genas, Saint-Priest — et constitue, avec 7 000 emplois, l'un des grands pôles d'emploi de l'agglomération. Dynamique, plurielle et toujours attractive, elle se heurte aujourd'hui à l'absence de foncier disponible et aux multiples obsolescences de son modèle urbain: incapable d'affronter les aléas climatiques (bâti inadaptes, sols artificialisés et absence de végétation); inscrite dans une dynamique extensive qui se frotte aux limites de la ville; fondée sur des modes de vie et de gros objets (aéroport d'affaire, centre des congrès, campus, etc.) dont l'avenir est incertain. Serait-elle la friche urbaine de demain ?

**Repenser les ZAE: la nécessité de débloquer les imaginaires**

Méconnues, perçues comme inhospitalières, les ZAE sont souvent envisagées comme des « zones » — dans une perspective réglementaire et gestionnaire — ou au mieux comme des « objets » urbains (Lejoux et Charreau, 2019). Elles sont rarement pensées comme des lieux complexes,

Ce workshop a bénéficié du Plan d'Accompagnement Transition et Résilience (PATR) de la Métropole de Lyon 2026.

vécus, supports d'appropriations singulières, chargés de significations fortes, traversés par des interactions sociales diverses et sujets de mises en discours spécifiques. Au contraire, elles se présentent plutôt comme des « non-lieux » (Augé, 1992) uniformisés et interchangeable, produits par des flux économiques mondialisés et fruits d'un rapport de consommation à l'espace. Il a été proposé aux étudiants de renverser le regard sur ces espaces, de les saisir au-delà de leur dimension strictement fonctionnelle et de les approcher par leur capacité à faire histoire. À rebours des imaginaires bétonnés et fermés, quels contre-récits désirables socialement et écologiquement pourraient être projetés ? Travailler sur les imaginaires implique de réfléchir à une reconfiguration de notre manière de faire société, à une remise à plat des systèmes à l'œuvre.

**L'interformation: la transdisciplinarité au service de la pensée des objets complexes**

Pour Edgar Morin, « l'institution disciplinaire entraine à la fois un risque d'hyperspécialisation du chercheur et un risque de « chosification » de l'objet étudié dont on risque d'oublier qu'il est extrait ou construit. L'objet de la discipline sera alors perçu comme une chose en soi; les liaisons et solidarités de cet objet avec d'autres objets, traités par d'autres disciplines, seront négligées ainsi que les liaisons et solidarités avec l'univers dont l'objet fait partie. »<sup>2</sup>

La transdisciplinarité est une alliée dans le projet de compréhension et de pensée des objets complexes que sont les ZAE. Complexes car elles entremêlent espace, droit, social, écologie, économie et imaginaires. Ainsi, Zone des possibles déploie le format de l'atelier interformation pour construire une transdisciplinarité radicale en mettant collectivement au travail des étudiants issus de disciplines très diverses.

**Un croisement des disciplines pour des perspectives innovantes**

Le choix des formations a été motivé par la volonté de toujours faire dialoguer arts, sciences sociales et sciences expérimentales. Quatre formations ont ainsi été conviées au workshop:

Le master Urbanisme et Aménagement — Institut d'urbanisme de Lyon (Université Lumière Lyon 2). L'attention de ces étudiants aux enjeux environnementaux et sociaux, leur connaissance des outils réglementaires du droit des sols sont indispensables pour imaginer le futur de ce territoire.

Le master Aménagement et développement durable des territoires (ADDT) — Département ASTRE (Université Lyon 3). Ces étudiants apportent une vision des enjeux à l'échelle des collectivités territo-

Retrouvez les récits produits lors du workshop « Zone des possibles » sur les doubles pages suivantes.

riales, tels que le foncier, l'habitat ou la gestion des déchets.

Le master Écologie de l'anthropocène (Université Lyon 1). Leur connaissance des milieux et des interactions qui s'y produisent, permettent à ces étudiants de situer des problèmes et d'imaginer des solutions visant à impacter au minimum la biodiversité, voire à la restaurer.

L'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon. Ces étudiants apportent un point de vue sensible indispensable au projet par leur aptitude de projection par le dessin ou d'autres formes d'expression artistique.

En travaillant ensemble, ils bénéficieraient d'une vision globale des enjeux socioécologiques. Et cela contribue tout autant au projet « Zone des possibles », qu'à leurs propres parcours universitaires. Profiter d'une formation nourrie par la rencontre d'autres milieux disciplinaires témoigne d'une ouverture d'esprit et d'une capacité d'analyse fine des différentes problématiques du monde contemporain. Ce workshop reflète une double ambition de l'École de la résilience: impulser des initiatives à la croisée des disciplines, et permettre aux étudiants concernés de bénéficier d'une formation qui ouvre leurs perspectives vers d'autres champs d'études et ainsi d'autres manières de regarder le monde.

**Déroulé du workshop**

Il a débuté par des contributions des différents partenaires du projet. Ces présentations plurielles ont permis d'alimenter les connaissances des étudiants et de préparer leurs réson et de pensée des objets complexes que sont les ZAE. Complexes car elles entremêlent espace, droit, social, écologie, économie et imaginaires. Ainsi, Zone des possibles déploie le format de l'atelier interformation pour construire une transdisciplinarité radicale en mettant collectivement au travail des étudiants issus de disciplines très diverses.

Huit groupes pluridisciplinaires ont ensuite été constitués: ils ont arpenté le terrain d'enquête pour ancrer les imaginaires dans la réalité; des points d'étape réguliers ont un atelier d'écriture, ont permis à chacun de s'exercer à la construction de récits, d'hypothèses et d'exploration de futurs alternatifs. Les dynamiques créées par le décloisonnement intellectuel ont fait émerger l'émulation nécessaire à la production de nouveaux récits.

**Que nous raconte « Zone des possibles » sur les ZAE ?**

Les huit groupes/récits partagent certaines constantes:

**Le déclin.** L'ensemble des projets adhèrent à l'hypothèse de l'obsolescence: les fondements économiques, urbanistiques et sociaux des ZAE — en tant que zones dévolues à l'économie de marché et à la grande distribution, construites sur un modèle de développement expansif et

fonctionnaliste — ne résisteront pas à l'avenir. Ce qui précipite la chute prend différentes formes: la transformation du travail préside à la déchéance puis au renouveau de Mi-Plaine (Vestiges de la France moche, BronzAD, Strates); la crise du transport motorisé transforme Mi-Plaine en marge métropolitaine inaccessible mais libérée pour l'émergence d'alternatives (Mi-Plaine commune libre, Sainte Prairie); la catastrophe écologique — incendie, canicule, inondation — est le point de bascule du territoire (zone économique des possibles, zone péri-humaine, Eco plaine).

**Des imaginaires de la réconciliation avec le vivant.** Les liens des sociétés humaines avec les vivants non-humains sont reconfigurés. La revalorisation territoriale repose souvent sur cette nouvelle intelligence du milieu. Les alternatives dessinées pensent enfin l'habitabilité de Mi-Plaine à rebours du fonctionnalisme qui a conduit à sa planification. Pour faire de cette zone un lieu véritable, est imaginée au contraire une perméabilité des usages dans l'espace et parfois même dans le temps. L'habitabilité sera une co-habitation.

Mais également des trajectoires distinctes selon les groupes:

**La réforme des cadres de l'aménagement.** Certaines histoires s'inscrivent dans le grand récit de la transition (Sainte Prairie, Strates, Eco plaine). Elles imaginent des futurs possibles grâce à l'activation d'un urbanisme réinventé au prisme d'exigences écologiques et sociales fortes. Les valeurs et les critères de l'action sont repensés sans pour autant renoncer à l'idée de planifier l'aménagement du territoire.

**Les scénarios de la révolution.**

D'autres (Mi-Plaine commune libre, BronzAD), affirment la nécessité de la rupture. Les futurs désirables s'ancrent dans une radicalité — notamment politique — affirmée, empruntant largement aux imaginaires de la ZAD: sécession, mise en commun, proximité, alternative.

**Vivre avec le trouble.** Une autre forme de distance, plus discrète mais non moins catégorique, à l'imaginaire du plan, s'esquisse dans certains récits (Zone péri-humaine, Zone économique des possibles). Ces derniers abandonnent l'idée d'un aménagement intégré, contrôlé. Ils renoncent à définir un horizon désirable préconçu. Ils décrivent des futurs faits d'une addition non programmée de petites initiatives. L'avenir est incertain; il sera donc incrémental. Et c'est peut-être là que se nichera la plus grande créativité.

**La fin de l'histoire.** Le récit le plus radical qui nous est raconté n'est finalement pas celui de la zafication de Mi-Plaine, mais plutôt celui de sa patrimonialisation (Vestige de la France moche). Un groupe refuse d'imaginer un futur pour cet espace, et propose d'arrêter son présent, de le mettre sous cloche, comme une réserve absurde du XX<sup>e</sup> siècle. Plus rien n'est possible là où le temps s'arrête.

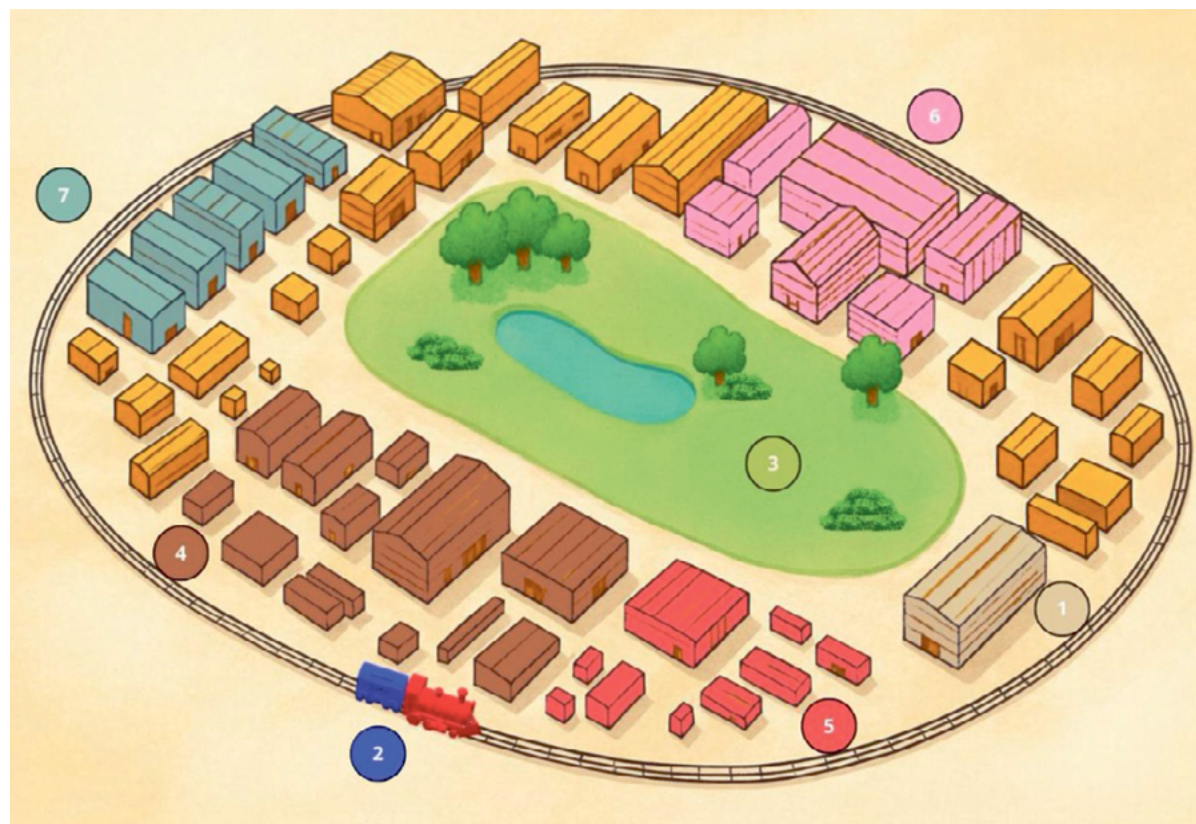
1. Chateau, Z. (2019). Repenser l'activité par la zone d'activité. *Sur-mesure* [En ligne].

2. Edgar Morin, *Sur l'interdisciplinarité*, Bulletin interactif du Centre international de recherches et études transdisciplinaires n° 2, juin 1994.

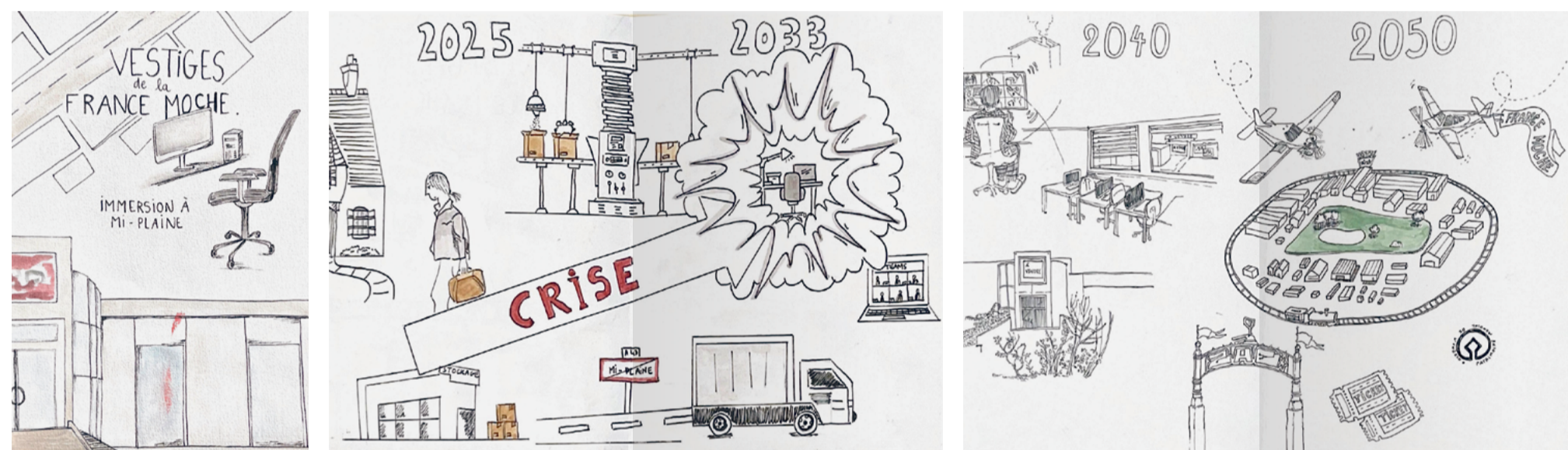
**Vestiges de la France moche**

Sarah Ait Omar, Nathan Brouillaud, Julien Astic, Agathe Barraud, Alexa Marie-Joseph, Loan Abassetti, Lola Large, Math Botrel Françoise, Olga Valette

Le premier groupe nous projette en 2050, une époque où le télétravail et la mécanisation ont conduit à la disparition des zones d'activités telles qu'on les connaît aujourd'hui. Mais pour garder trace de ces espaces si particuliers, propres au tournant de notre siècle, les étudiant-es imaginent qu'une de ces zones a été sauvegardée et patrimonialisée. Elle est devenue un musée à taille humaine: une immersion grandeur nature dans ce qu'était le début du XXI<sup>e</sup> siècle, dans lequel on peut déambuler et se souvenir de ce patrimoine disparu.



- 1 **Accueil**
- 2 **Train**  
Départ toutes les 20 minutes
- 3 **Forêt urbaine**
- 4 **Hang'Art**  
Expositions permanente et temporaire
- 5 **Restauration**  
Marie Blachère. Plaine bouche. La Fring'Alé
- 6 **Bureaux**
- 7 **Hôtels**  
BnB, Kyriad, Ibis



**Sainte-Prairie, au fil de l'eau**

Galéane Brognara, Melvin Carrau, Basile Basset, Marie Horbatiuk, Rose Di Marco, Axel Caudet, Brune Cangardel, Théopaul Chaboud

**Projet de charte n° 0102-2050 – Régime de protection hydrique (APH) et d'usages des ressources en eau dans la zone (UREZ)**

Dans un monde où les catastrophes climatiques s'enchaînent, les zones d'activités ne trouvent plus d'utilité depuis bien longtemps. Pensées pour le tout voiture et adossées à des formes de travail et de production obsolètes, elles sont délaissées. À tel point que la nature y reprend ses droits et que ces espaces deviennent des corridors écologiques.

**Chap. I. Disposition générale**  
Toute personne qui souhaite réaliser un projet ayant un impact direct ou indirect sur le milieu aquatique doit soumettre ce projet à l'application de la charte sur l'eau de la zone de Sainte Prairie. Cette zone mixte est soumise à respecter diverses règles.

**Chap. II. Protection des milieux aquatiques**  
**Art. 5. Préservation des zones humides**  
Toute modification, remblai, drainage ou artificialisation des zones humides est interdite, sauf dérogation exceptionnelle justifiée par un motif d'intérêt public majeur et accompagnée de mesures compensatoires supérieures en superficie et en valeur écologique.

**Art. 15. Suppression des baignoires et priorisation des douches économes**  
L'installation de baignoires dans les logements résidentiels est interdite au profit de systèmes de douche à faible débit.

Les étudiant-es nous projettent dans un monde où les habitant-es des villes surchauffées ont fini par réinvestir les zones d'activités, non pas pour produire mais pour y vivre. Une fuite des ville-centres vers des zones construites mais où la nature envahissante permet de trouver calme et fraîcheur.

**Art. 1. Objet**  
La présente loi établit le régime juridique applicable à la zone hydrosensible (ZHS), définie comme un territoire soumis à des contraintes quantitatives et qualitatives liées aux ressources en eau, dans le but de préserver les milieux aquatiques, garantir l'approvisionnement durable des populations et prévenir les risques de pénurie.

**Art. 6. Contrôle de la qualité de l'eau**  
Les installations industrielles ou agricoles susceptibles de rejeter des substances polluantes doivent disposer d'un système de traitement certifié. Les rejets d'effluents non traités sont punis de sanctions pénales prévues au Chapitre IV.

**Art. 16. Promotion des toilettes sèches**  
Dans toute construction résidentielle, publique ou touristique, l'installation de toilettes sèches est prioritaire et peut être rendue obligatoire lorsque l'approvisionnement en eau ou l'assainissement classique compromet la préservation de la ressource.



**Art. 2. Délimitation territoriale**  
La ZHS s'étend sur le périmètre arrêté par décret des habitants de la zone, comprenant l'ensemble des nappes souterraines et zones humides identifiées comme sensibles au regard de leur vulnérabilité hydrique.

**Chap. III. Dispositions spécifiques relatives aux usages domestiques et équipements hydriques**  
**Art. 13. Obligation de récupération des eaux pluviales**  
Chaque habitation, infrastructure ou activité implantée dans la zone hydrosensible doit être équipée d'un système de récupération et de stockage des eaux de pluie.

**Art. 17. Captation atmosphérique des eaux**  
Les habitations et infrastructures sont encouragées à s'équiper de dispositifs de collecte de l'eau atmosphérique, tels que des filets de brouillard, systèmes de condensation ou capteurs hydrométéorologiques.

**Art. 14. Interdiction des piscines et bassins de loisirs**  
La construction, l'aménagement et l'utilisation de piscines privées ou publiques, bassins décoratifs ou plans d'eau artificiels sont interdits, sauf dérogation accordée pour des usages collectifs essentiels ou écologiques.

**Zone péri-humaine**

Aurélien Berthomier, Eva Durix, Sarah Bobin, Coraline Crannell, Tony Guinot, Abdoulaye Diop, Zhen-Yu Liao, Uli Arcile-Coriou, Siwoo Jeong

Ces dernier-ères ont dû s'adapter au nouveau microclimat de la zone: de mai à septembre la chaleur est intenable en journée; de février à avril se forme un lac éphémère de plus d'un hectare alimenté par des pluies intenses. Dans cet environnement où la végétation galopante engendre obscurité, abris, refuges, s'est développée une vie nocturne (parfois illicite) et ses commerces: bars, cafés, boîtes, clubs libertins, etc. Ce récit nous plonge dans un monde où les bonnes intentions pour réhabiliter la zone ont produit des effets pervers, et dans lequel les habitant-es de la zone doivent cohabiter avec ces «indésirables».

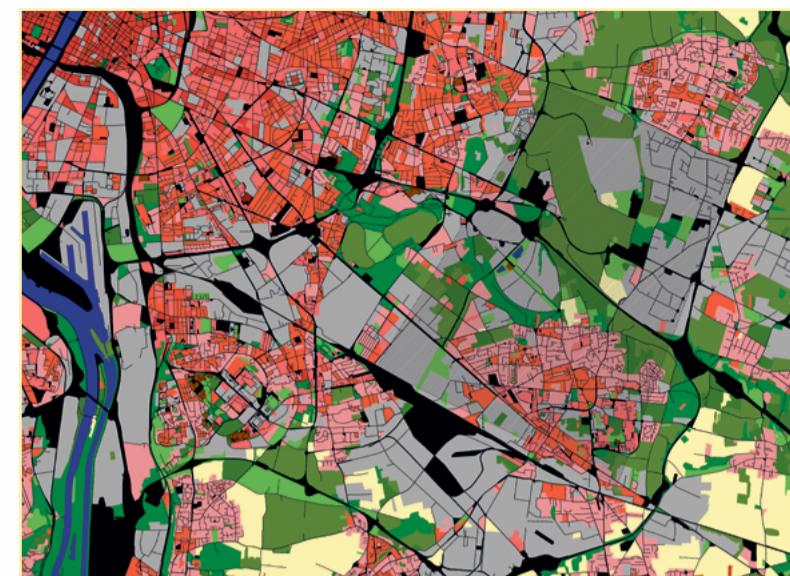
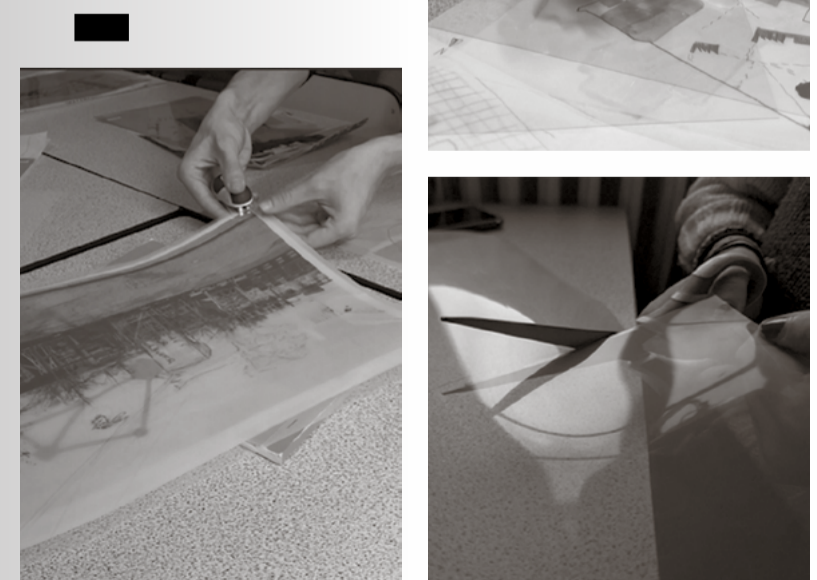
Depuis 2025 la Métropole concentre ses efforts sur la ZAE Mi-Plaine pour la rendre plus vivable et accessible. Un effort important est fait sur la végétalisation (arbres, places arborées) et le développement de l'offre de transports. 25 ans plus tard, ces aménagements n'ont eu qu'un succès mitigé. Le contexte économique a vidé partiellement la zone de son activité et la place nouvellement disponible a été investie par des usager-ères différent-es.



**Strates**  
Suzanne Busquet Losserand, Nicolas Truchon, Margaux Huré, Loïc Leger Esperandieu, Nour Gara, Andres Hincapie, Joris Laprade, Sacha Le Boulanger, Xiaotong Lin

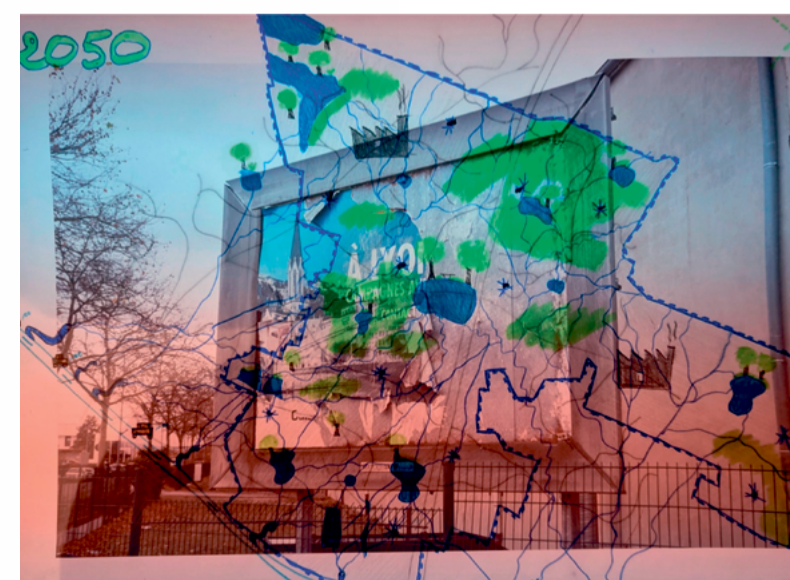
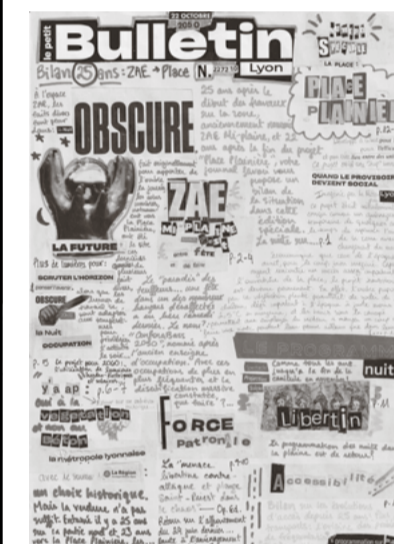
En 2050, dans un pays progressiste, Mi-plaine est devenue l'emblème d'une liberté retrouvée. Ce récit nous propose une lecture de l'histoire en évolution par strates. À travers la superposition de niveaux de sensibilité (de calques), chaque étudiant-e propose sa façon de projeter la zone dans un avenir désirable.

Suite à une technologisation massive des modes de vie, engendrée par la généralisation de l'IA et facilitée par les politiques autoritaires en place, les populations désœuvrées se rebellent et élisent un mouvement décroissantiste. Ce mouvement de révolte est parti des ZAE, lieux symboliques de cette déshumanisation du travail. Abandonnées, elles offrent un espace refuge pour les militant-es.



**LCZ (Local Climate Zones) en 2025 sur le périmètre d'étude**

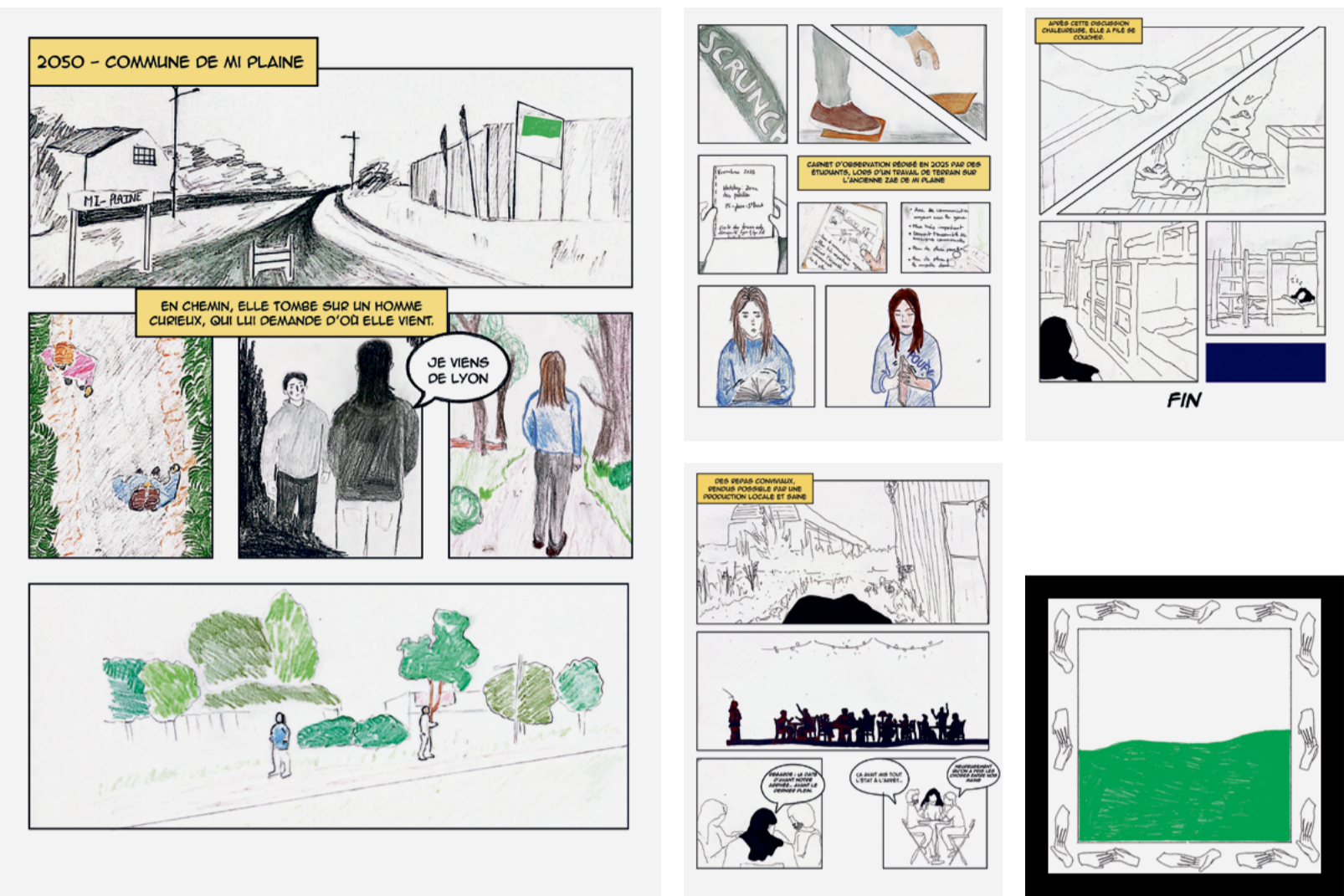
- ZAE-zone-shp Typologie LCZ
- Ensemble compact de tours
- Ensemble compact d'immeubles
- Ensemble compact de maisons
- Ensemble de tours espacées
- Ensemble d'immeubles espacés
- Ensemble de maisons espacées
- Bâtiments de grande emprise
- Implantation diffuse de maisons
- Espace densément arboré
- Espace arboré clairsemé
- Espace végétalisé hétérogène
- Végétation basse
- LCZ E: Sol imperméable naturel ou artificiel
- LCZ F: Sol nu perméable
- LCZ G: Surface en eau



**Mi-Plaine, commune libre**

Clémence Cartron, Maxence Emery-Laurin, Louis Alexandre, Zélie Martor, Tom Campmas, Segara I Wayan Wisnu, Cecile Madern, Nolan Muratory, Anastasiya Pauliuchuk

Les étudiant-es nous projettent dans un récit dessiné, où une habitante de Mi-plaine tombe par hasard en 2050 sur le travail du workshop Zone des possibles de 2025 et se met à comparer les projections de l'époque à sa réalité. Elle redécouvre alors ce qu'était la zone 25 ans auparavant et se rend compte que les projets d'alors ne parvenaient pas à envisager l'ampleur des changements qui ont eu lieu durant cette période.



**Éco-plaine**

Mael Bernard, Marie-Fleur Fevrier, Elisa Mirault, Vedad Muharem, Claire-Emmanuelle Nativel, Samuel Masson, Mamadou Mbaye, Thu Ha Pham, Yantong Ren

Métaphore de notre monde d'ultra-consummation, Mi-plaine produit plus que ce qu'elle ne peut traiter. Résultat: les déchets s'accumulent, s'entassent, polluent, et finissent par créer des accidents, sanitaires, mais également physiques lorsque des amas de poubelles s'effondrent. C'est dans ce monde postapocalyptique que les étudiant-es imaginent que se trouveront les ressources collectives et intellectuelles pour une société post-déchets. Celle du réemploi à grande échelle, de l'économie circulaire généralisée, et de modes de vie réinventés autour des lieux de production et de consommation, afin de réduire au maximum les flux de matières.



**BronZAD**

Melly Lauze, Juliette Manley, Thibaud Roche, Thibaut Nicol, Hermine Prigent, Léo Ménier, Noémie Perriet, Fernand Boyer, Isaure Tranchant-Caillot

Lassé-es du monde contemporain, des militant-es anticapitalistes envahissent ce haut-lieu de la production et consommation marchande qu'est la zone industrielle Mi-plaine. Les manifestant-es sur place décident de s'installer et d'occuper la zone, formant une zone à défendre: la BronZAD. Les étudiant-es nous plongent 30 ans après ces événements, dans la vie quotidienne de ce lieu qui rassemble à présent celles et ceux qui cherchent une vie alternative au monde capitaliste, qu'ils appellent des autonomes. C'est au travers du magazine mensuel de la BronZAD, ses recettes de cuisine, ses petites annonces, ses reportages et autres témoignages, que l'on découvre au fil des pages la manière dont leur société s'est organisée en inventant de nouveaux modes de vie.



**Le grand incendie. Zone économique des possibles**

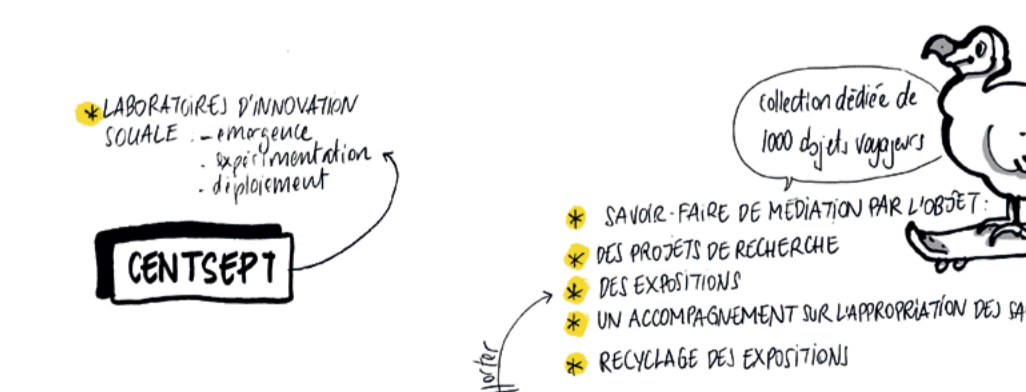
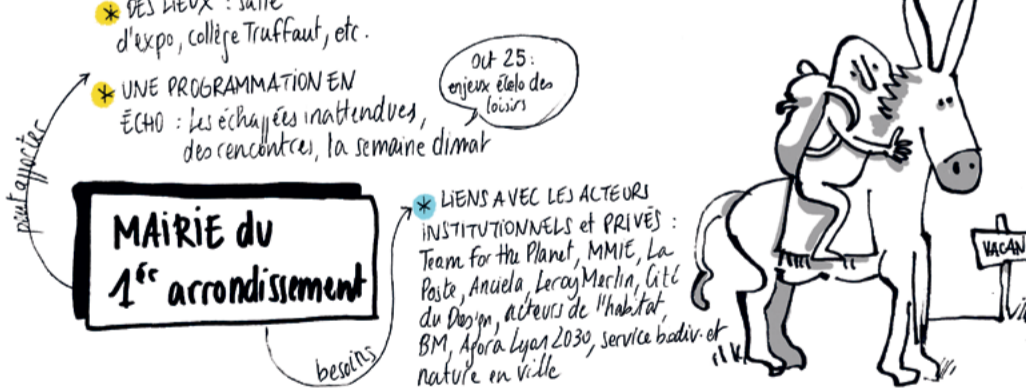
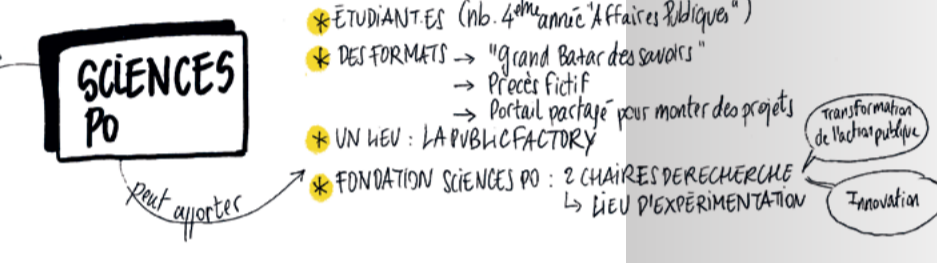
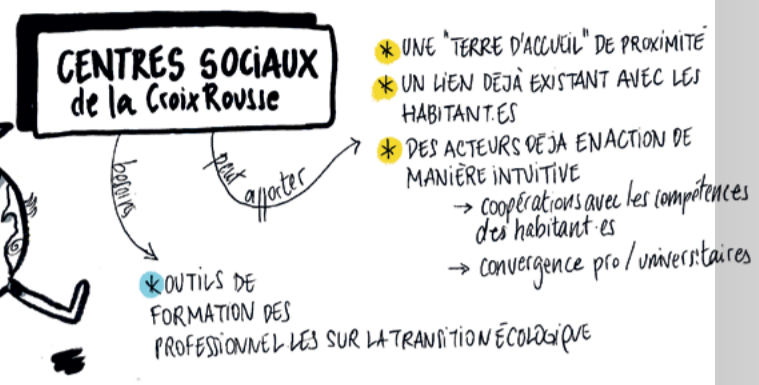
Alice Boutard, Alexis Villand, Camille Riou, Enzo Vagnon, Anna Vallet, Enzo Rogier, Mehdi Rousseau, Loudmilla Cellier-Galand, Sarah Vithaya, Faten Zaghibi

Pour ces étudiant-es, la zone des possibles fut dans un premier temps une zone de désolation. Désolation advenue à la suite d'un incendie géant survenu dans un Est-lyonnais toujours plus urbanisé, bétonné et surchauffé. Désolation suite à l'abandon des populations et des pouvoirs publics de Mi-plaine. Pourtant, cet épisode catastrophique peut aussi être lu comme un moment de bascule. Le feu a mis à nu la structure profonde de la zone, ses faiblesses, mais aussi son potentiel. Cette destruction brutale ouvre paradoxalement un espace d'invention. Elle offre l'occasion «rare» de réimaginer l'identité d'un territoire jusque-là construit par sédimentation de concessions, de parkings et de bâtiments modulaires. Ce moment, aussi dramatique soit-il, devient le seul d'un renouveau: la possibilité de bâtir un lieu plus juste, plus lisible, plus accueillant, capable d'accueillir des formes de vie plutôt que de les contraindre. C'est à travers une émission de radio et la matérialisation sous forme de maquette temporelle que les étudiant-es nous ont invité-es à découvrir ce nouveau monde.



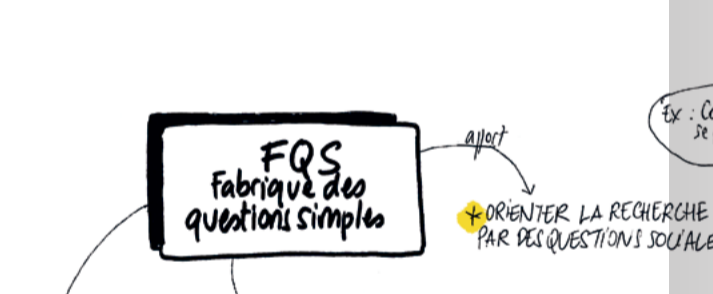
# Résidence

## #4

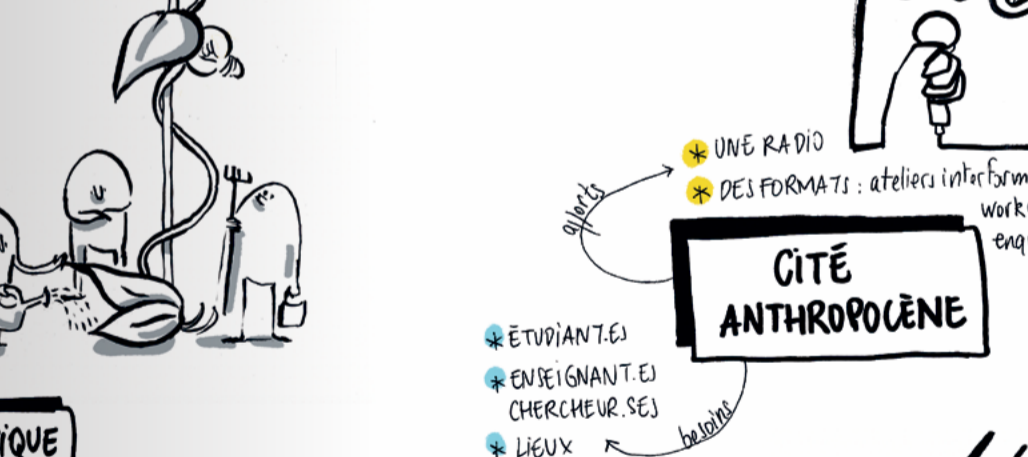
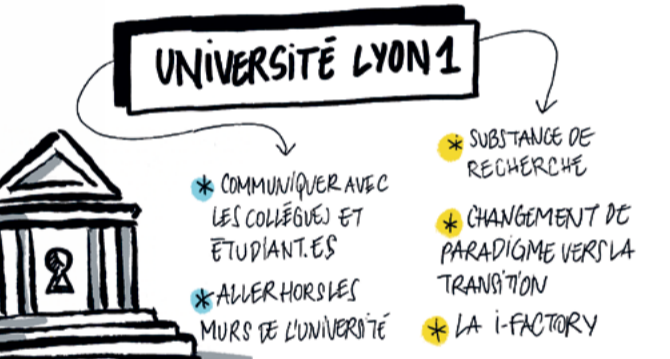
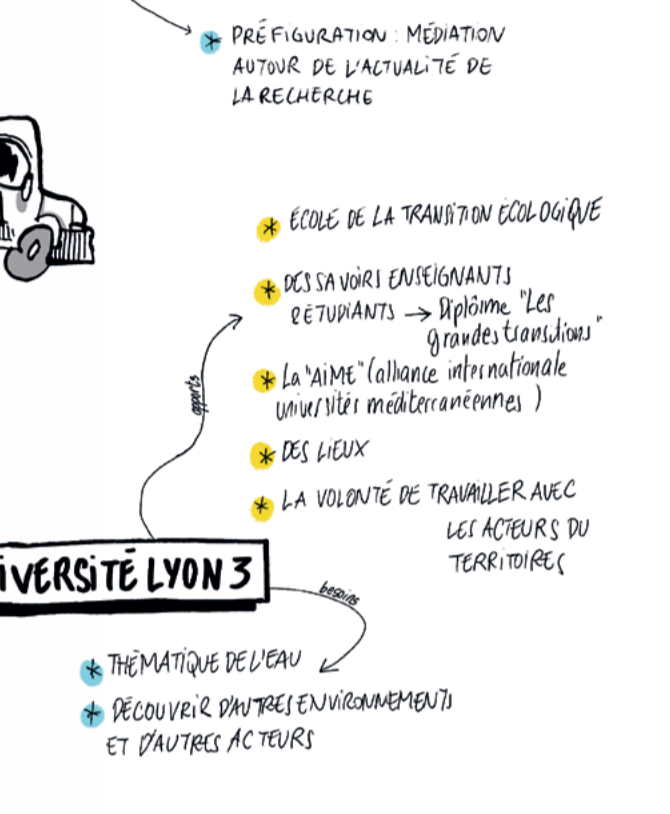
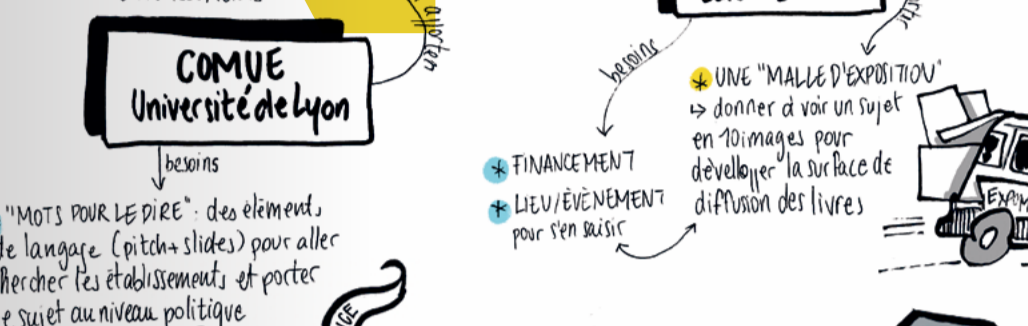


## PHASE DE PRÉFIGURATION DE L'ÉCOLE DE LA RÉSILIENCE

QUELS APPORTS? QUELS BESOINS?



# Quoi?



# Créer avec joie

# 2

À propos de *L'Art de la joie* de la géniale autrice italienne Goliarda Sapienza, la non moins formidable autrice Marie-Hélène Lafon écrit : « C'est un étrange objet qui prend le vent par tous les bouts. Mais ce qui est saisissant, c'est la puissance, l'énergie, l'élan vital éperdument jeté ». Et c'est bien de cet élan vital dont nous avons besoin à l'heure où des signaux de moins en moins faibles nous disent que nous brûlons nos réserves, nous disant aussi des sécessions qui s'organisent : entre humains mais aussi entre humains et non-humains. Profitant de cet élan vital, ne serait-il pas judicieux d'imaginer quelque chose de nouveau, de créer en somme ? Chloé Dumas offre plusieurs pistes, notamment la recherche-crédation comme un lieu d'expérimentation, où s'articule faire et pensée. Michel Lussault, de son côté, nous rappelle qu'une vraie création est toujours une recombinaison, une recomposition, et plus loin, il ajoute un point d'alerte : « cette question de la création ne doit pas être coupée de la réflexion et de l'action éthiques ». Bien que cela soit vertigineux mais aussi enthousiasmant, l'École de la résilience place la création au centre de tous ses programmes, et dans la joie ! Ce fut déjà le cas dans sa saison de préfiguration : au musée (Le changement global s'expose), au cinéma (Grand écran des mutations), au jardin et à l'École des beaux-arts (Botanique des marginales) et autour des histoires que l'on nous raconte (Contre-récit(s) pour un monde réellement désirable).

# Construire un lieu de créativité coopérative et éthique

Michel Lussault

Géographe, professeur émérite d'études urbaines à l'École normale supérieure de Lyon. Il travaille depuis la fin des années 1980 sur la relation des individus à leurs espaces de vie. Il a présidé Arc en Rêve centre d'architecture, dirigé le programme École urbaine de Lyon (2017-2023) et il préside La Villa Gillet. Il a dirigé la série documentaire « Hyper-Lieux » (France Télévision, 2024). Et son dernier livre paru est *Cohabitions ! Pour une nouvelle urbanité terrestre* (Seuil, 2024).

Valérie Disdier

**Parmi les lignes qui se sont dessinées lors des résidences collectives réflexives dédiées au projet École de la résilience, il y a cette idée de placer la création au cœur de ce « faire école ». La partagez-vous ? Que recouvre-t-elle, notamment au regard des défis pédagogiques soulevés par le changement global ?**

Michel Lussault

Je partage cette proposition ; on peut penser que dans le monde que nous connaissons aujourd'hui, compte tenu des enjeux liés au changement global et à l'insoutenable de l'habitabilité terrestre par les êtres humains, plus que jamais, il faut concevoir des écoles, c'est-à-dire des lieux coopératifs d'apprentissage, qui ne soient plus des écoles de la reproduction. Les écoles de la reproduction, ce sont les écoles qu'on a connues depuis le début de la constitution du milieu scolaire au sens général du terme, de l'école primaire au supérieur, dans le cadre de la modernité européenne et de bien d'autres sociétés d'ailleurs, où aller à l'école consiste essentiellement à reproduire quelque chose qui a déjà été défini comme étant le savoir autorisé, l'unique savoir, à se former dans ce savoir autorisé et à ne jamais en dévier. La caricature de cela serait les écoles religieuses, où on passe beaucoup d'années à apprendre une parole qui n'est pas contestable. Mais si je me risquais à une petite provocation, on pourrait dire que dans bien des écoles d'ingénieurs, des écoles de management, des écoles supérieures en tous genres et aussi trop de filières universitaires, finalement, le savoir est présenté assez souvent comme un incontestable. Et former, dès lors, consiste à élever les individus dans un savoir et des méthodes incontestables, et finalement les placer en situation d'être, en tant que professionnels, des reproducteurs. C'est ce qu'on attend d'un bon ingénieur : il se saisit de toute situation, quelle qu'elle soit, il l'appréhende et la traite avec son savoir incontestable et il reproduit en permanence le même type de réponse répliquable. La situation en elle-même n'étant plus importante puisque ce qui prime, c'est la grille de savoirs qui permet de maîtriser toute situation.

Dans l'absolu, j'ai toujours été très rétif à ce genre de conception de l'enseignement. Si, en matière

sociale, tout cas était absolument identique à tout autre cas, alors cela aurait du sens de permettre aux gens de reproduire à l'infini les mêmes recettes intellectuelles et pratiques, sans trop y penser. Mais j'ai la faiblesse de croire que les sociétés mondialisées contemporaines sont des sociétés où, plus que jamais, se met en relief l'irréductible spécificité de chaque situation et où, de surcroît, nous sommes confrontés à des évolutions à la fois globales (globales au sens où je l'entends en tant que géographe, c'est-à-dire qui

concernent toutes les échelles synchroniquement) qui, dans tous les lieux de la planète synchroniquement mais dans chaque lieu spécifiquement, produisent un certain nombre d'effets. Donc, nous sommes confrontés à des évolutions qui nous conduisent à des conditions d'habiter profondément différentes de celles que nous avons connues, et qui deviennent radicalement incertaines. On pourrait ajouter d'ailleurs des incertitudes économiques, sociales, culturelles à celle concernant l'écologie. Et comme nous réalisons cet entretien trois jours après le début de la guerre contre l'Iran, je pourrais ajouter à la liste les incertitudes géopolitiques.

Nous sommes donc vraiment conduits à agir dans un monde de plus en plus incertain. Et il me semble que la seule attitude d'esprit que nous devons avoir, c'est celle qui consiste à s'appuyer sur la reconnaissance de l'irréductibilité de chaque situation, et donc la reconnaissance de la nécessité d'être créatif face à toute situation. Cela signifie être capable de toujours questionner les savoirs dont nous avons hérité, parce qu'on hérite tou-

jours d'un certain nombre de savoirs. La création, ce n'est pas prétendre que rien n'a existé avant soi, c'est être capable de se placer dans une généalogie de savoirs préalables, et de s'y placer avec affection, mais sans révérence. C'est-à-dire être capable de prendre en charge toute l'histoire des savoirs qui me permet aujourd'hui de penser, avec de l'affection voire de l'admiration, mais sans penser que tout a déjà été dit par ceux qui nous ont précédés. Dans le cas contraire, on tombe dans une attitude caricaturale, par exemple lorsque l'on affirme : « Les Grecs anciens avaient déjà tout pensé ». Non, et même si on peut estimer que connaître la philosophie grecque peut aider à réfléchir à un certain nombre de questions, il faut admettre que, dans la philosophie grecque, on trouve beaucoup de choses fascinantes, mais pas de quoi affronter le changement global qui a longtemps été un impensable — et le reste en partie. Se placer dans une généalogie avec affection, mais sans révérence, cela nous pousse à une deuxième chose : être capable de créer de nouveaux savoirs à par-

qu'elle soit, peut l'être. Cela incite également à ne jamais délaissier la réflexion au sujet de la création indispensable de formes de mise en scène de ces savoirs, des scénographies pour ces savoirs, et des formes de mise en débat de ces savoirs, tout cela conçu également comme de véritables actes de création. Il me semble que les écoles doivent se constituer aujourd'hui autour de cette idée, de la maternelle au supérieur.

Même si une part de reproduction est sans aucun doute nécessaire et importante pour débiter et assoir des apprentissages (et notamment pour permettre à chacun de se placer dans la généalogie de la connaissance), cela posé, dans toutes les écoles qui se constituent pour aborder les questions liées au changement global, il faut considérer que la création est indispensable. Comment former les individus à cette création ? Et surtout comment les former à une création qui ne soit pas marquée du stigmate de l'image romantique du Créateur et de la Création, c'est-à-dire le génie créateur qui est capable par la puissance

[...] il faut concevoir des écoles, c'est-à-dire des lieux coopératifs d'apprentissage, qui ne soient plus des écoles de la reproduction.

de son seul cerveau de comprendre tout ce qui est en train de se passer. Est-on capable de faire œuvre de création coopérative, de création collective ? C'est le véritable enjeu. C'est ce qui fondait le programme École urbaine de Lyon, et c'est peut-être autour de cette idée que pourrait être envisagé un avenir pour le projet de l'École de résilience.

VD

**Ce pas de côté que vous appelez de vos vœux, cette refondation en quelque sorte, une refondation créative pour « faire école » qui s'appuie sur des filiations intellectuelles, sur : un héritage, me fait penser à la période du Moyen Âge arabe incroyablement vive et fertile qui a su recombinaison et recomposer les savoirs grecs, perses et byzantins. Je pense notamment à Avicenne autour de la médecine au croisement d'autres sciences.**

ML

Avicenne disait à dix-huit ans qu'il savait tout, mais Socrate affirmait savoir qu'il ne savait rien et je pense que cette seconde assertion est plus proche de la réalité de

notre condition humaine. En tout cas, en ce qui me concerne, je rappelle sans cesse qu'être progressiste et créatif en matière intellectuelle, ce n'est pas oublier ou congédier la tradition, c'est engager un autre rapport à la tradition, une autre relation à la tradition et ce faisant changer l'idée qu'on peut avoir de la tradition elle-même. Je dis souvent que dans un travail intellectuel, on ne fait que déplacer son ignorance. On n'arrive jamais à comprendre quoi que ce soit véritablement au fond des choses. Simplement, on déplace son ignorance d'une telle façon que ce déplacement nous permet de prendre une position qui n'a jamais été prise ou peu prise dans le monde social sur un phénomène quelconque.

Pre nons pour exemple le concept d'anthropocène, que nous avons beaucoup travaillé à Lyon: ce concept d'anthropocène en lui-même, ne nous apprend pas grand-chose au sens de la science positive. Mais si on l'utilise, pour son pouvoir d'étrangement, défini par Carlo Ginzburg dans son analyse des Essais de Montaigne, comme une nécessité de nous de défamiliariser avec ce que nous pensons connaître, il nous déconcerte, nous déroute, au sens strict, nous éloigne de la route habituelle. L'anthropocène est un concept déconcertant qui ne fait que déplacer notre ignorance en nous permettant de poser un certain nombre de questions qui déroutent. Qui est l'*anthropos* contenu dans le mot ? De quoi parle-t-on quand on parle d'anthropocène ? Et bien d'autres questions qui, toutes, déplacent l'ignorance, bien qu'elles ne débouchent pas sur l'assurance de réponses certaines. En tentant de comprendre et de savoir, on se déplace dans et avec son ignorance et on se donne alors la possibilité d'interroger à nouveau des choses qu'on pensait connaître et qu'en réalité on ne faisait que connaître dans une situation particulière, puisqu'on déplace sa connaissance à mesure que la société évolue. Et d'ailleurs soi-même, en tant qu'individu, on ne connaît pas les choses de la même manière à soixante-cinq, à cinquante cinq, à quarante cinq ou à trente-cinq ans. C'est pour ça qu'une vie intellectuelle n'a pas de fin. On apprend toujours parce qu'on déplace son travail de pensée en déplaçant en permanence son ignorance.

## Une vraie création est toujours une recombinaison, une recomposition.

Le deuxième point, si l'on reprend l'exemple de la médecine arabe du Moyen Âge, montre bien qu'une vraie création est toujours une recombinaison, une recomposition. Encore une fois, il ne faut pas croire au génie créateur. Michel Foucault, que je tiens pour un des plus grands créateurs intellectuels du xx<sup>e</sup> siècle, qu'a-t-il fait ? Il a recomposé, il a recombiné, il s'est emparé de corpus et il les a amenés à un endroit où personne ne pensait pouvoir les amener. Et pour faire cela, il a même contredit un certain nombre de règles méthodologiques des philosophes, des historiens, des ethnologues, des hellénistes. Il a été suffisamment audacieux pour pouvoir, par exemple dans l'histoire de

la sexualité, prendre des textes antiques et les travailler comme jamais aucun antiquaisant ne les avait travaillés. Foucault prenait les choses et les amenait là où il estimait qu'il avait à les amener pour faire miroirer autrement l'ignorance qu'on pouvait avoir sur tel ou tel phénomène. J'utilise le mot miroitement à dessein, parce que je pense en fait que la connaissance est de l'ordre du miroitement, c'est-à-dire qu'on n'arrive jamais à saisir complètement ce qu'on veut observer. Et puis on voit des éclats dans le miroir de la réflexion, on saisit quelques images qui sont des images qui nous permettent de rendre intelligible partiellement et fugacement un phénomène.

J'ajoute un élément de prudence, car recombiner, recomposer, peut être le cas d'un certain nombre de savoirs qu'on pourrait mettre en question. Si vous regardez aujourd'hui l'industrie de l'armement ou l'industrie du numérique et de l'intelligence artificielle, ce sont des industries qui reposent sur des sciences, des savoirs scientifiques qui sont profondément recombines et recomposés par le jeu du stimulus industriel. On conçoit de nouveaux systèmes algorithmiques de plus en plus sophistiqués dans le domaine de la biotechnologie ou de la guerre technologique. On peut aller jusqu'à proposer des clonages d'espèces, qui sont aussi des manières de recomposer complètement le champ du savoir. Alors qu'est ce qui nous permettrait de dire que cette recomposition, cette création, est vertueuse ou vicieuse ? François Rabelais écrivait «Science sans conscience n'est que ruine de l'âme». C'est une question que je me pose beaucoup aujourd'hui, compte tenu des enjeux soulevés liés à la façon dont certains types de savoirs scientifiques sont recombines par des industriels au service de projets qui peuvent être considérés comme des projets mortifères. Il n'y a pas de réponse simple à ce problème mais, je le crois, une seule manière de se guider: l'éthique. Je pense donc que cette question de la création ne doit pas être coupée de la réflexion et de l'action éthiques. La création de savoirs à travers une école ne peut pas faire abstraction d'un projet éthique pour cette même école. Faire face aux enjeux contemporains ne peut pas se séparer de la réflexion sur la justesse et la justice. C'est ce que j'appelle l'éthique en

d'habitants vient vous voir pour demander un accompagnement d'un projet de réorientation écologique au sein d'un espace d'habitat pavillonnaire soumis à inondation. Qu'est-ce qu'un savoir juste dans cette situation ? Pas simplement un savoir juste au sens scientifique, mais un savoir juste au sens de la situation. Cela renvoie à des réflexions sur la pragmatique de l'action située, à des choses qui peuvent se connecter à la conception de l'enquête coopérative à la façon de John Dewey, à la question des apprentissages coopératifs.

Enfin, il y a une dernière dimension du mot juste, qui est plus institutionnelle, qui renvoie à la justice. Qu'est-ce qu'une action juste au sens de la justice sociale, au sens de la justice spatiale et parfois tout simplement au sens de la justice juridique ? Imaginons qu'on soit toujours dans le cadre de cet espace d'habitat pavillonnaire soumis à inondation et à des dégradations de son habitabilité et que les habitants veulent réorienter leur mode d'habitation : cela pourrait nous amener à dire qu'une zone humide et négligée, voire mise en exploitation par une agriculture intensive, pourrait se voir reconnaître des droits. Ainsi se poserait la question des droits juridiques. La combinaison de la justesse épistémologique, de la justesse au sens social et de la justice composent une sorte de déontologie et d'éthique des savoirs de création. Parce qu'il y a de la déontologie avant l'éthique ou à côté de l'éthique. La déontologie, c'est être capable d'être irréprochable au plan des méthodes qu'on met en œuvre. La déontologie, c'est par exemple ne pas utiliser à mauvais escient le savoir d'autrui, ne pas en abuser, ne pas l'abîmer. On est, sans doute, avec ces réflexions au cœur d'enjeux soulevés par le projet École de la résilience

VD

**On a parlé de déplacement, pas encore de transgression, mais peut-être que ce n'est pas utile ? Je parlerai aussi de friction. La friction au sens d'une communauté qui accepte de converser, de débattre, qui serait peut-être une manière d'aller vers plus de justesse, de justice. Cette friction, cette cohabitation, dans un lieu ou un espace public permettrait de se prémunir de tous les écueils dont vous avez parlé. C'est aussi ça « faire école », autoriser voire promouvoir la dispute ?**

ML

J'aime bien le mot transgression, mais pas forcément à la manière un peu romantique ou adolescente qui dénoterait simplement une volonté de s'extraire des règles traditionnelles. Dans la transgression, ce qui m'intéresse, ce n'est pas tant cette idée de bazarder ce qui existait auparavant, que de revenir à l'étymologie latine: *transgressio* exprime l'action de franchir. Transgresser implique donc le franchissement de seuils et la découverte et la compréhension de ce que l'on franchit. Franchir un seuil n'est pas suffisant, en soi, cela peut même conduire à de nouvelles frontières elles-mêmes infranchissables comme aller vers la dérive identitaire et là ce que l'on sait savoir c'est qu'on se replie derrière une frontière qu'on pose. Ce qui est intéressant, c'est la nature du trajet qu'on effectue de part et d'autre d'une limite, la manière dont on le comprend et la signification qu'on lui confère. Le vrai transgressif, c'est Michel Foucault, qui ne fait pas table rase du passé, qui franchit toutes les limites académiques établies, il devient ainsi opérateur de la dialogique de recomposition entre ce qui a été et ce qui advient. Alors

oui, les savoirs de création doivent être transgressifs, dans le sens que je viens d'évoquer.

Et je pense d'ailleurs que tout projet de formation est un projet trans. Quand j'enseignais, mon obsession était de permettre aux étudiants d'opérer ce passage de seuil entre ce qui a été, ce qui est et ce que ce qui pourrait être. Un enseignant, c'est quelqu'un qui fait passer des cols, et si besoin, clandestinement, comme tous les bons passeurs. Beaucoup de nos savoirs sont en réalité des savoirs migrants clandestins que nous devons inviter au banquet de la création.

En ce qui concerne les frictions... En farouche partisan des activités coopératives et cohabitanes, les frictions me semblent très importantes à mettre en avant, mais sans verser dans une sorte de vision un peu irénique de la coopération et de la cohabitation qui en ferait un monde pacifié a priori. Cohabiter, c'est se frictionner. Cohabiter, c'est se mettre en position d'être irrité par l'autre et ne pas refuser le frottement avec la culture habitante d'autrui. Cohabiter, c'est en somme une irritation créatrice, et trouver ses formes qui permettent de produire de l'énergie coopérative à partir de cette acceptation. Toute personne qui a géré un lieu de cohabitation, un squat, un lieu d'activistes, un bureau partagé, une famille, est dans la multiculturalité acceptée. Cette question d'accepter de laisser le différend, la mésentente comme dirait Jacques Rancière, s'exprimer, est très sérieuse. C'est le fondement même de la capacité de faire cohabitation. La cohabitation, ce n'est pas un pique-nique de campagne, ni une fête permanente ! Je l'ai compris au contact de militants de droit au logement qui étaient en même temps des routards qui avaient traversé tous les chantiers de Droit au logement d'Europe, et qui avaient une longue pratique d'organisation de squats. Ils m'avaient prévenu: «Si tu as une vision romantique du squat, passe ton chemin, tu ne tiendras pas trois jours. Pour gérer un squat, il faut savoir que ça va cogner, que c'est du boulot.» Autrement dit, ils acceptaient que les gens puissent faire état de leur irritation, pour trouver les formes de coopération et de cohabitation. Les meilleurs reportages qui ont été faits sur les ZAD, sont d'ailleurs ceux où les moments de conflictualité interne ne sont pas dissimulés. Aucune société humaine n'est toalement pacifique et ne pourra se délester des questions relatives aux enjeux de pouvoirs, aux relations entre les sexes, les genres, aux désirs. Aucune société ne sera à l'abri de la violence ou de la souffrance. Aussi, la création par le savoir de coopératives cohabitanes doit accepter cette friction et reconnaître sa capacité créatrice.

Quel travail à mener mais oh combien nécessaire ! L'attitude du créateur de savoirs dans une École de la résilience, comme ce fut le cas au sein de l'École urbaine de Lyon, est celle du trouble et de l'inquiétude. C'est ce que nous apprend le livre génial de Donna Haraway — *Staying with the Trouble* — «vivre avec le trouble». Loin d'être un défaut, le trouble, c'est au contraire ce qui nous permet d'affronter les exigences de la transgression et l'exigence de la friction. On pourrait aussi parler d'intranquillité. Ne pas être tranquille, ne pas être certain, ne pas être dans la reproduction des savoirs, c'est en quelque sorte une position éthique.

**Par rapport à ce que vous avez évoqué sur le repli identitaire, notamment toutes ces pensées post-urbaines, est ce que le problème ne réside pas dans l'altérité**

**rendue plus ardue dans ce monde troublé, dans cette intranquillité ? Autrement dit deux options s'offrent à nous: se retirer avec ceux qui nous ressemblent pour éviter toute conflictualité — que vous dites impossible — ou rester sur le pont pour poursuivre les échanges en acceptant les frictions, conditions nécessaires à toute action créative ?**

ML

Je n'ai pas une vision idéaliste du social et de l'humain et je pense qu'effectivement dans le moindre groupe humain, il y aura toujours du désir, du pouvoir, de la différence, donc potentiellement de la violence. L'idéal social, il me semble, sera d'être capable de la réguler plutôt que la juguler. Cela exige de mettre en place des procédures spécifiques — je ne parle pas des procédures policières ou carcérales ou autres — mais de procédures collectives de traitement de la violence, qui s'appuient sur la création, le savoir et la coopération. Par ailleurs, dans tout groupe humain, vous avez également de la vulnérabilité, la violence étant d'ailleurs une manière d'essayer de camoufler cette vulnérabilité.

Je voudrais revenir à cette problématique plus précise de l'altérité dans toute situation humaine. L'altérité commence très tôt, très vite. Elle débute en soi déjà, et nombre de démarches philosophiques, culturelles, poétiques, parfois mystiques, consistent à reconnaître l'autre qui est en moi. Rappelons-nous «je est un autre», cet acte poétique d'Arthur Rimbaud qui est de reconnaître l'autre qui est en moi. On peut aussi penser à Franz Kafka, Robert Walsor ou Thomas Mann. Il y a de l'étrangeté en soi, il y a de l'*alter* en soi, il y a de la différence en soi qui est produite en permanence par les circonstances mêmes de notre expérience biographique — c'est un processus temporel. Dans toutes les étapes de sa vie, on a été plusieurs fois autre. Donc si l'on accepte cela, quel serait le problème de reconnaître l'altérité en dehors de soi ? Et de reconnaître les altérités multiples de chaque autre, parce que chaque autre ne doit pas être réduit à une altérité unique, comme on le fait trop souvent lorsqu'on considère l'altérité culturelle. «Mon voisin est catholique pratiquant ». Devrais-je l'enfermer dans cette pratique, dans cette altérité ? «Unetelle est une femme, je ne pense pas en être une». Devrais-je l'enfermer dans cette identité et réciproquement ? Ces raccourcis encapsulent l'individu dans une altérité unidimensionnelle, alors que les individus sont, quels qu'ils soient, quelle que soit leur culture, toujours pluriels. À la fin des années 1990, Bernard Lahire publiait *L'Homme pluriel*, qui était très intéressant au sujet de la multiplicité des identifications sociales repérables au sein même d'un individu.

Et donc le travail que l'on doit faire dans une école de création, c'est d'être capable d'identifier les vecteurs d'altérité dans tout ce qui nous entoure. L'altérité: autour de moi, des humains, des non-humains, des non-humains vivants — qui sont eux-mêmes très *alters* entre eux —, des non-humains non complètement vivants ou hybrides. Quand on parle des droits des fleuves, on parle de quoi ? Quand on parle d'un fleuve, c'est un vivant, un non-vivant, du physique, de la biologie, les deux en même temps. Si l'on trouve le mot «altérité» trop connoté, je propose le très joli mot «composite».

Toutes ces formes d'altérité étant à la fois permanentes et radicales, poussent à faire quelque chose qui est très important : être

capable de repérer les discours de vérité des alter ego. Quelle est la vérité dont ils parlent quand ils tiennent leur discours ? Michel Foucault estimait que la Vérité n'existait pas, qu'il n'y avait que des discours de vérité. Son travail était d'essayer d'identifier les généalogies et les conditions de possibilité des discours de vérité. C'est exigeant et difficile parce que cela signifie que soi-même, on n'est jamais certain d'être capable de dire ce qu'est la Vérité avec un grand V, puisqu'elle ne se situe jamais où l'on pense. Et sans doute qu'elle n'existe pas. Mais pour autant je suis capable de tenir un discours de vérité sur une situation. Suis-je dès lors capable d'écouter ceux des autres, sans jugement normatif *a priori*, sans être dès le départ certain que mon discours de vérité vaut mieux que celui d'un autre ? Et si je pense *in fine* que mon discours de vérité vaut mieux que le sien, quels sont les mécanismes de preuve que je peux mettre en avant ? Et c'est ici que l'on reboucle avec la question scientifique. Je ne suis pas du tout un relativiste absolu. Je pense qu'il y a des discours de vérité qui sont plus probants que d'autres. Exemple: si quelqu'un me dit que la Terre est plate, je peux l'entendre comme un discours de vérité. Je peux me demander en quoi cette vérité fait sens pour cette personne. Pour autant, je suis absolument certain que la Terre n'est pas plate. Et je peux le certifier. Quel est mon élément de preuve ? Ce ne peut être simplement un argument d'autorité, il faut que j'aille jusqu'à la recomposition du raisonnement logique et scientifique qui montre la preuve de la rotondité de la Terre. C'est beaucoup plus exigeant que de fonctionner par assertions de vérités universelles incontestables. Aussi, on voit bien que cette question de l'altérité est fondamentale et que la création ne peut qu'être ouverte à l'altérité. En réalité, si l'on est créatif, on ne peut plus être identitaire au sens des identitaires. Ces derniers nous amènent sur le terrain des identités qui sont des capsules retranchées sur elles-mêmes, des blocs de névroses voire de psychoses dont on ne peut absolument pas se défaire. L'identité ainsi conçue est la fabrique de violence, de pouvoir et de désir mortifère. Il faut plutôt privilégier les altérités, la multiplication des discours de vérité, les savoirs comme friction et comme richesse, à la fois pour les humains et pour les non-humains. Pour les non-humains, où car il faut aussi écouter en la matière «leur» discours de vérité. Cela pose un problème passionnant et absolument pas réglé, qui est évoqué notamment dans le livre de Christopher Stone — *Should have Trees Standing ?* —: qui est porteur d'un discours de vérité des non-humains ? Comment s'expriment les non-humains ? Avec quel langage ? Comment l'écouter ? Ces questions sont fondamentalement politiques et sont à prendre au sérieux. Les droits des non-humains m'intéressent énormément; les réponses apportées sont, souvent, peu convaincantes. À cet endroit, les artistes sont plus forts que les juristes ou que les théoriciens, car ils vont chercher d'autres choses, ils vont chercher d'autres manifestations qui empruntent des sensibilités autres. Par exemple, Aldo Léopold avec son livre *Penser comme une montagne*: la montagne en sait plus sur le loup que tout chasseur, parce que penser comme une montagne, c'est juste-ment se mettre dans une situation où on n'est plus simplement encapsulé dans sa sensibilité humaine et son discours humain.

Bien entendu, tout cela est un peu vertigineux mais aussi enthousiasmant si on le retient comme point de départ pour une École de la résilience qui placerait la création au centre de tous ses programmes.

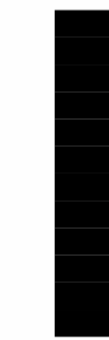
#### ENTRETIEN

Avec Chloé Dumas

# Faire école: expérimenter, problématiser, situer

Chloé Dumas

est scénographe (diplômée de l'ENSATT) et enseignante en design. Elle est cofondatrice du collectif Invivo, qui explore les modalités par lesquelles la perception et les sensations du spectateur peuvent renouveler les formes de narration. Agréée en design, elle enseigne en DSAA Design (diplôme valant grade de master), où elle coordonne le parcours «Espace, usages, territoires». Dans ce cadre, elle accompagne les étudiants dans des projets confrontés aux enjeux contemporains de transition des territoires.



## Rendre possible un apprentissage en autonomie

formations, auparavant plutôt disciplinaires, vers des positionnements d'enjeux sociétaux. À travers ce passage, on propose aux étudiants de s'impliquer dans une espèce de posture d'engagement. Faire école, c'est positionner un cadre de la pensée tourné vers le monde et vers l'action. Cela implique de tourner nos formations vers le monde et le commun, plutôt que de les penser comme un outillage disciplinaire exclusif et d'ignorer ce qui se passe dans la société.

Une deuxième notion me semble importante, c'est l'idée du design relationnel. Cela signifie de penser une architecture de la relation, un espace dans lequel le dialogue circule, dans lequel on peut

faire débat. Cette notion est fondatrice. Elle précède la question de la créativité. En termes de dispositif, il s'agit d'inventer des formes où le

dialogue, l'échange, et parfois même le clivage sont possibles. Les dispositifs pédagogiques doivent donc porter cette idée, et en tant qu'enseignant nous devons orchestrer ces interactions.

**LH**
**Auriez-vous un exemple ?**

CD

On peut reprendre des formes un peu académiques comme la table ronde par exemple.

Il s'agit de rendre possible la circulation de la parole notamment en termes de spatialité. Ce que vous avez proposé pendant les résidences de l'École de la résilience aux Petites cantines était intéressant en ce sens: déplacer le débat dans des lieux différents, le déplacer hors de l'école. De cette façon, on vient modifier la posture descendante de l'enseignant.

On peut également imaginer des rythmes, des événements, qui permettent de relier et de créer des temps de rencontres et d'échanges. En DSAA Design à La Martinière-Diderot, formation dans laquelle j'enseigne, nous avons créé une École d'automne et une École de printemps, temps forts durant lesquels nous invitons chercheurs et praticiens à débattre autour d'enjeux thématiques. Ces événements ne servent pas seulement à transmettre des connaissances, mais contribuent à alimenter un champ d'étude, à expérimenter des pratiques plus exploratoires, à structurer un réseau d'experts et de contributeurs.

LH

**Cette proposition bouscule les modalités pédagogiques traditionnelles, du moins plus installées dans les institutions – de l'école à l'université.**
**Est-ce dans l'air du temps ou est-on encore dans la lutte ?**

CD

Les deux à la fois. On est dans l'air du temps évidemment, et en même temps ces modèles, qui existent depuis longtemps, peinent à entrer dans les institutions. L'enseignement du design est un cas singulier – et peut-être l'université devrait-elle s'en inspirer – parce que la question du faire est centrale. C'est l'idée que l'expérimentation, la fabrique, les pratiques peuvent être des points de départ pour la création de connaissances. Produire des connaissances à partir d'une

pratique et avoir un recul critique sur celle-ci est une posture d'enseignement et de recherche essentielle dans le design. De même, il faut éviter de séparer la salle de classe de l'atelier. Il faut que ces deux espaces puissent communiquer. Pouvoir passer d'une imprimante 3D à un ordinateur par exemple, que cet aller-retour soit facilité. En termes de conditions pédagogiques, cela implique aussi d'évaluer des processus plutôt que des résultats. L'objectif étant, non pas de produire des choses, mais plutôt d'expérimenter, de tester, de poser des hypothèses, d'ouvrir un champ problématique élargi.

Il y a deux modalités pédagogiques qu'on essaie de mettre en application dans l'enseignement du design que je trouve très intéressantes: la pédagogie de projet d'une part et l'école du terrain d'autre part.

La pédagogie de projet, si on reprend la pensée d'Alain Findeli, suppose, en tant qu'enseignant, non pas de cadrer une demande, mais de positionner une situation dans laquelle les étudiants pourront faire émerger des problématiques plurielles. La posture de l'enseignant change et devient presque celle d'un tuteur: nous sommes là pour alimenter ce cadre, penser les partenariats, définir l'écosystème du projet. L'objectif est de mettre les étudiants en situation, dans une pratique située qui, au lieu de donner des réponses, pose des questions pour la pratique. L'étudiant devient à la fois enquêteur, médiateur, interprète et producteur. Il adopte toutes ces postures qui lui permettent d'être acteur du projet.

La seconde modalité, que j'appelle l'école du terrain, fait du terrain — au sens du milieu en tant qu'espace des interactions entre individus et environnement — un point de départ et non un support de la pédagogie. Il faut bien entendre cette différence. Le terrain n'est pas une illustration. Il est un point de départ pour poser des questions et émettre des hypothèses. Cela signifie que ce sont l'immersion et l'interaction avec le terrain, qui font émerger le cadre pédagogique. Dans cette perspective, la pédagogie de terrain est au service de la transformation des territoires, devenant de véritables laboratoires d'apprentissage collectif et de cocréation.

LH

**Revenons à ma question initiale. La création est-elle une notion importante pour vous au regard des**

<b>FAIRE ÉCOLE</b>	22
CRÉER AVEC JOIE	

CONSTRUIRE UN LIEU DE CRÉATIVITÉ COOPÉRATIVE ET ÉTHIQUE	

<b>FAIRE ÉCOLE</b>	23
CRÉER AVEC JOIE	

FAIRE ÉCOLE <span> </span> : EXPÉRIMENTER, PROBLÉMATISER, SITUER.	

**préalables que vous posez (faire école, un design relationnel, la pédagogie de projet et l'école du terrain) ?**

CD

Oui, complètement. Notamment à travers l'idée de la recherche-création, dans laquelle, encore une fois, la création ne vient pas comme une illustration, un support, mais bien comme un lieu d'expérimentation. Il s'agit ici de partir de la pratique exploratoire, de l'expérimentation, de la production pour construire la connaissance, le socle théorique. Il me semble très important de penser l'articulation entre le faire et la pensée.

LH

**A La Martinière Diderot, vous faites régulièrement intervenir des artistes dans le cadre des enseignements. Quel est l'apport de ces professionnels de la création dans ce « faire école » dont vous parlez ?**

CD

Chaque année on invite des praticiens – un artiste ou un concepteur – pour un workshop d'une semaine au sein duquel ils ont carte blanche et proposent un dispositif pédagogique. Les étudiants se retrouvent en immersion autour de la pratique de l'artiste. Par le prisme d'une pratique, d'un médium ou de modalités d'application, l'objectif est de les amener à positionner leur regard critique, à multiplier les hypothèses. La notion de pluralité des pratiques est très importante, et renvoie selon moi à cette idée de la création comme pilier du faire école.

LH

**Dans votre contribution à la résidence sur l'apprentissage et la spatialité, vous avez évoqué le modèle de la classe-atelier du pédagogue suisse Adolphe Ferrière : est-ce que vous pouvez revenir sur ses caractéristiques, et préciser en quoi il pourrait constituer un horizon fructueux pour l'École de la résilience ?**

CD

L'École atelier ou École active a été pensée par Ferrière en 1920. Je trouve ça assez incroyable de replacer sa pensée dans l'Histoire et de se dire qu'aujourd'hui on parle encore de pédagogie nouvelle! C'est encore perçu comme quelque chose de dissident, presque comme un contre un modèle, alors que tous les bénéfices de cette pédagogie ont été démontrés. L'École active a été imaginée initialement plutôt pour le cycle élémentaire. Elle redéfinit la posture de l'élève en tant qu'acteur de ses enseignements, notamment dans le rapport à son environnement direct. Cela rejoint l'idée de l'école du terrain. Beaucoup de dispositifs de l'École active se déroulent dans la nature. L'école, que ce soit pour les écoliers ou pour les étudiants, doit être perméable à la société. Elle propose aux élèves des situations d'immersion dans un milieu comprenant les usages, les acteurs et l'écosystème naturel. Ce qui leur permet de développer leur conscience écologique et leur autonomie. On sort d'un rapport descendant entre le maître et l'apprenant. La question posée est plutôt de savoir comment rendre possible un apprentissage en autonomie, grâce à des enseignements situés et une pédagogie de l'expérimentation. Aujourd'hui, des dispositifs tels que la « Classe dehors » reprennent ces idées. Il s'agit d'imaginer une école externalisée, de se dire que la salle

de classe peut être dans la forêt ou au musée, de repenser les configurations spatiales dans lesquelles on peut faire école, de faire classe dans des environnements extérieurs. L'École de la résilience, qui est une école sans école, me semble très intéressante à ce titre: c'est une possible « classe dehors », à tous les niveaux, de l'élémentaire jusqu'aux études supérieures. On apprendra dans un milieu, qui n'est pas celui de l'école, et qui de ce fait permettra une rencontre avec d'autres acteurs, avec un autre écosystème. C'est une expérimentation qui permet de produire des connaissances.

LH

**Ça me fait penser à ce que dit Michel Lussault lorsqu'il souligne la nécessité de la création pour sortir d'une école de la reproduction de savoirs incontestables et faire face à l'incertitude du monde contemporain.**

CD

Tout à fait. J'oppose de la même façon expérimenter plutôt que reproduire, problématiser plutôt qu'appliquer, situer plutôt qu'universaliser ou standardiser.

LH

**On a parlé jusqu'à présent d'aspects méthodologiques, de dispositifs, de posture. Mais cette question de la création renvoie aussi à des enjeux de contenu, et notamment à l'importance de travailler autour des récits et des imaginaires pour déclencher des dynamiques transformatrices. Que pensez-vous de ce rapprochement ?**

CD

Je trouve cela fondamental. On est face à une génération d'étudiants très anxieuse, très inquiète, qui n'ignore pas les problèmes environnementaux, sociaux, culturels que traverse notre époque. On a un devoir d'inciter à la création de nouveaux récits. D'un côté il y a un récit dominant, assez catastrophique que l'on ne peut pas ignorer, c'est le récit de la science. En tant que créateur, il me semble que c'est notre devoir de produire des alternatives qui soient plus résilientes mais aussi plus désirables, jusqu'à l'utopie. Nos étudiants doivent porter ce discours et nous devons les accompagner vers la création de ces nouveaux scénarios qui fonctionneront ensuite comme des guides pour mener leur carrière. Il faut porter des postures d'engagement optimistes. Nous avons besoin d'alternatives.

Créer des récits plus désirables, c'est donc une première chose importante. Une autre entrée qui me semble tout aussi intéressante, c'est la posture critique du récit, notamment à travers la fiction. En design, il existe le design fiction. C'est une discipline issue du design radical né dans les années 1960 en Italie. C'était une posture réactionnaire, une espèce de contre-école face au modernisme et à la société consumériste de ces années-là. Elle consistait à se positionner contre en concevant des artefacts manifestes qui ne cherchaient pas à être fonctionnels, mais au contraire à faire réagir et parfois même à déranger, à provoquer. Je pense par exemple au projet « No-Stop City » d'Archizoom, qui proposait une programmation urbaine cauchemardesque, une espèce de caricature de la ville moderne. Ce projet multiforme (maquette, installation, plans) était là pour bousculer, en disant: a-t-on vraiment envie de ça? C'est ce que je trouve intéressant: la fiction dans

le design rend possible une posture manifeste un peu transgressive, en introduisant un recul, une distance. Aujourd'hui, le design fiction ou design critique, c'est vraiment ça: créer le débat, poser des questions, bousculer. Proposer des scénarios fictifs, ce n'est pas spéculer ou innover, c'est penser demain pour questionner ce qui est désirable ou non. Si l'art du théâtre ou du cinéma perdure aujourd'hui, c'est justement parce qu'on a besoin de décaler nos regards par la fiction et non pas seulement parce qu'on cherche à se vider la tête. Proposer des postures fictionnelles qui permettent d'avoir un regard critique sur nos vies et notre société est essentiel. Je pense en effet que l'humain se nourrit de ça. Ceci pose alors aussi la question de la responsabilité des gens qui fabriquent ces fictions. On ne peut pas produire des fictions sans se questionner sur le rapport au monde qu'elles induisent.

On ne peut pas

produire des fictions sans se questionner sur le rapport au monde qu'elles induisent.

CONTRE-RÉCITS

# Pour un monde réellement désirable

## Beaucoup restent habités par l'écume d'un très puissant récit désirable:

celui d'une croissance infinie au service du progrès et de l'amélioration de nos conditions de vie. La promesse n'est pas tenue puisque cette soi-disant amélioration n'est réservée qu'à trop peu de personnes et qu'elle se construit sur un extractivisme forcené des ressources, au point d'engager des conséquences rendant inhabitables des territoires entiers. Dès lors, où chercher les mots et les images pour un monde réellement désirable, qui allierait la prise en compte de l'ensemble des vivants et le soin de cette zone critique qui nous est commune?

Le cycle « Contre-récit(s) » pour un monde réellement désirable est d'abord une tentative de décolonisation de nos imaginaires, et tout autant des occasions de prise de conscience de nos capacités à en créer de nouveaux. Brique programmatique de la saison 0 de l'École de la résilience, ce cycle se décline en trois conversations pluri-acteurs avec une large participation étudiante issues de divers horizons. Il est le fruit d'une collaboration entre Cité anthropocène, l'ESAA La Martinière-Diderot, l'Université Lyon 2, Sciences Po Lyon, Strate École de Design Lyon, La Fabrique des Questions Simples, le collectif item, l'agence Alter.

ouvert le cycle avec une première entrée: « Le potentiel des contre-récits comme moyen d'améliorer notre compréhension collective et comme levier d'action. »

Quel est le métarécit environnemental? C'est un récit qui regroupe l'ensemble des récits contemporains sous-tendu par l'idée qu'il faudra trouver des solutions partagées communes. Elle poursuit en ouvrant des chemins qui contribuent à fabriquer de nouveaux récits: le réel des pratiques observées et les activités qui nourrissent les imaginaires. Des chercheurs travaillant sur ces questions disent que l'humanité a deux limites: les naturelles et celles de l'imagination collective.

Alors quels sont les grands récits contemporains? La transition avec en toile de fond, la décroissance énergétique, les politiques d'adaptation, d'atténuation, l'observation des bonnes pratiques, les discours sur la résilience, les économies circulaires, la permaculture, le biomimétisme, la frugalité, etc. La technologie avec notamment la géo-ingénierie et le techno solutionnisme. Cela relève de l'idée assez simple que l'on va pouvoir agir sur le climat. Au-delà de coûter des milliards en termes de recherche, c'est une approche déresponsabilisante. L'illimitisme, l'humanité

talement absente. Restent les récits autour de l'effondrement, qui sont portés de diverses manières: le « ça va péter », puisque rien n'est possible seule reste la confrontation; le « à quoi bon », fichu pour fichu, on va continuer; ceux qui prônent l'austérité où l'on pratique le survivalisme; et enfin la collapsologie, qui dit, l'effondrement étant inévitable, pensons le monde d'après. Plus loin encore, l'écologie radicale qui se fonde sur la fin de l'humanité.

ler autrement, par exemple en intégrant, au sein des algorithmes, des critères favorisant l'équité. D'autres initiatives se profilent. Son second message s'adresse à nous en tant que société, en tant que collectif. En s'appuyant sur l'exemple de l'association – Changer de Cap – qui a mené une enquête fouillée, documentée et médiatisée, elle a réussi à contraindre la CAF à publier des éléments sur ses algorithmes et à nettoyer ses versions précédentes.

seignante-chercheuse à l'université de Strasbourg, elle publie *Écologie des images. Films, séries et autres milieux visuels* avec Vivien Philizot et Benjamin Thomas (Éditions 205, 2024). Elle parlera des rôles que tiennent les images dans nos manières de représenter le monde, de l'habiter et de le percevoir.

Au moment où est rédigé cet article, la séance avec Sophie Suma n'ayant pas eu lieu, nous ne pouvons que vous conseiller de lire son livre.



Les vidéos des rencontres sont à retrouver sur la chaîne YouTube de Cité anthropocène

## des algorithmes au service du récit dominant, comment y échapper?

Alors quels mots pour dire les choses? Quel récit pour dire les choses?

Mercredi 25 février, le cycle s'est déplié avec Hubert Guillaud (journaliste, essayiste, spécialiste des systèmes techniques et numériques, il a publié *Les algorithmes contre la société* (La fabrique éditions, 2025) à partir de la question: des algorithmes au service du récit dominant, comment y échapper?

Il nous a rappelé que nous sommes pris dans des boucles, des scripts, dans des modalités d'action qui sont en fait de plus en plus numériques, logiciels, organisés et façonnés, qui nous contraignent et sur lesquels nous n'avons ni levier d'action, ni moyen de contester. Pour illustrer ces mutations lourdement engagées, il a évoqué Parcoursup, la CAF, France Travail, etc. Cette standardisation généralisée via les systèmes numériques devrait nous inquiéter. Plus loin, il évoque le « Lumpen Secretaria » pour dire que dans tous ces systèmes où l'on introduit des formes de *scoring*, les personnes les plus vulnérables subissent une double peine: elles sont à la fois les plus touchées et les systèmes les fragilisent davantage. Et pourtant, la Loi pour une République numérique (2016) nous dit que nous devrions être informés des modalités de calcul. Or, ce n'est pas le cas. En contrepoint, il évoque une perspective positive, qui se situe dans le fait que l'on peut calcu-

## [...] des rôles que tiennent les images dans nos manières de représenter le monde, de l'habiter et de le percevoir.

Ce cas démontre que la mobilisation collective est possible et que nous devons demander l'accès démocratique à ces systèmes techniques. Son contre-récit est celui d'une démocratie active partout.

Mercredi 25 mars, le cycle se clôture avec la venue de Sophie Suma (en-

# Le changement global s'expose

Le **programme** est le fruit d'une conviction : multiplier les régimes d'expression d'une même pensée est l'une des voies les plus robustes pour permettre sa circulation, en se saisissant de la diversité des sensibilités.

L'art constitue immanquablement un milieu fertile. Partout, et au travers de toutes les formes de création, nombre d'artistes, de curateur-ices, de musées et d'événements culturels regardent le bouleversement global, de leurs sources à

leurs effets en passant par des voies de réparation. Certain-es très directement, c'est leur sujet ; d'autres par rebond, ce qu'ils exposent sont riches d'enseignement sur les changements à l'œuvre. En portant une attention particulière aux programmations de la saison 2025-2026 des musées de la métropole lyonnaise, trois expositions ont offert l'occasion de mettre au contact les sujets et les œuvres avec des scientifiques, qui en tirant un fil, nous ouvrent des horizons.

La curatrice Marilou Lanerville nous parle de l'expérience de la diaspora et de la résilience dans le travail des artistes Rajni Perera et Marigold Santos en résonance avec l'exposition « **Efflorescence/ Tel est notre éveil** » (du 19.09.2025 au 4.01.2026 au musée d'Art contemporain de Lyon). L'ethnobotaniste Stéphane Crozat aborde la question de la possible adaptation des plantes comestibles en régime de crise climatique en résonance avec l'exposition « **Amazones** » (du

18.04.2025 au 8.02.2026 au musée des Confluences).

Enfin, le géomorphologue François Sabatier en résonance avec l'exposition « **Étretat, par-delà les falaises** » (du 29.11.2025 au 1.03.2026 au musée des Beaux-arts) nous parle d'érosion côtière et de solutions basées sur la nature pour anticiper et s'adapter au changement climatique.



Les vidéos sont à retrouver sur la chaîne YouTube de Cité anthropocène

# Grand écran des mutations

L'**emblématique cinéma** indépendant lyonnais d'art et d'essai Le Comœdia s'associe à la « Saison zéro » avec une programmation qui questionne nos devenirs collectifs.

Le parti pris de ce partenariat n'est pas un secret : on ne vient pas au cinéma uniquement pour se divertir et s'extraire du cours du monde devenu subitement inconfortable. Ce serait oublier plus d'un siècle de luttes qui se sont déroulées autant sur grand écran que du côté de la salle obscure. Sur cet immense champ de bataille invisible qu'est l'espace-temps de l'attention des spectateurs et des spectatrices, dans cette dimension parallèle de liberté radicale où l'imagination, la sensibilité, l'intelligence de chacun et de chacune s'invitent pour y élaborer des récits personnels singuliers qui complètent et transcendent ceux qui sont proposés par les films à l'écran.

Aller au cinéma pour mettre son esprit au travail ! Les récits pour raconter le monde et ses potentiels devenirs ont besoin de spectateur-trices, mais surtout de co-auteur-trices.

Encore faut-il : 1 — que l'attention puisse être pleinement au rendez-vous ; 2 — que les films puissent sortir nombreux et de qualité ; 3 — ne jamais oublier que le cinéma est une affaire à vivre en bonne compagnie de ses ami-es connu-es et inconnu-es avec qui on aura la joie de discuter après le générique de fin.

Voilà au moins trois excellentes raisons pour aller voir (et faire) du cinéma... au cinéma !

Dans la programmation de la « Saison zéro » :



**Soulevements**  
(Thomas Lacoste, 2026)

**À voir si :**

- les points de vue proposés par les chaînes de Bolloré vous laissent dubitatifs ;
- vous avez toujours voulu voir à quoi ressemblent les gens qui disent « non » ;
- vous n'êtes pas convaincu-es par l'idée que le PIB est un indicateur fiable ;
- vous vous sentez seul-e avec votre attachement aux forêts qui chantent et aux lendemains qui poussent.

**À éviter si :**

- vous avez tout compris de ce qui ne va pas et de ce qu'il faudrait faire ;
- vous êtes allergique à l'empathie, la bonté voire plus largement à l'humanité.



**Sirât**  
(Oliver Laxe, 2025)

**À voir si :**

- la pensée, que ce monde puisse être un cauchemar éveillé, vous a déjà traversé l'esprit ;
- vous souhaitez savoir ce que fait de côtoyer des tatoué-es mal peigné-es ;
- vous souhaitez jeter un coup d'œil dans le vide.

**À éviter si :**

- vous avez vraiment le vertige ;
- vous avez vraiment trop peur au cinéma ;
- vous préférez un « *Feel Good movie* » ou une comédie familiale ;
- vous détestez la musique électronique ;



**Animal totém**  
(Benoît Delépine, 2025)

**À voir si :**

- vous cherchez l'empreinte carbone 0 dans le voyage ;
- vous voulez « trancher la tête du dragon » ;
- vous aimez les bêtes et Sébastien Tellier.

**À éviter si :**

- vous trouvez que les pesticides donnent du goût ;
- vous n'aimez pas la campagne même bien propre ;
- vous aimez la chasse.



**Erin Brockovich, seule contre tous**  
(Steven Soderbergh, 2000)

**À voir si :**

- vous vous demandez si ça vaut le coup de se battre ;
- vous n'êtes pas sûr-e que le droit puisse servir à quelque chose ;
- vous trouvez que l'eau de votre robinet a un goût vraiment bizarre.

**À éviter si :**

- vous détestez Julia Roberts, son charme, son jeu, sa façon de marcher ;
- vous préférez des héros masculins ;
- vous êtes convaincu-e qu'on dit beaucoup trop de mal du chrome hexavalent dans les médias.

# Botanique des marginales

## Une journée d'initiation et de formation à l'attention

**C'est au cœur** de la Ferme de la Croix-Rousse, écrin de nature au milieu de la ville, que s'est déroulé, le mercredi 8 octobre 2025, le premier volet du programme « Botanique des marginales » de l'École de la résilience. Une journée intergénérationnelle d'ateliers multi-formats, qui a réuni de nombreux partenaires : le Collectif Animaterre (composé des Centres sociaux de la Croix-Rousse, de la Ferme de la Croix-Rousse, de la Mej (Maison d'Enfance et de la Jeunesse) et de la Ka'fête ô mômes), la Fabrique des Questions Simples, l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon – pratiques artistiques amateurs, l'association Des Espèces Parmi'Lyons et Cité anthropocène.

Couplant formation botanique à destination des professionnel-les de l'animation et ateliers de mise en pratique avec enfants et seniors, cette rencontre a été l'occasion pour tous-tes d'apprécier l'inattendue biodiversité ordinaire en apprenant à regarder autrement le monde qui nous entoure. Une médiation ludique et participative ancrée dans le vivant.

**Un point de départ : Botascopia**

Cette initiative prend racine dans le projet Botascopia, développé par une équipe de chercheur-euses pluridisciplinaire. Entre recherche et action, il mêle botanique, informatique et sciences sociales. Botascopia est tourné vers un objectif : redimensionner le rapport au vivant dans sa reconnaissance et sa perception. À l'inverse d'autres outils numériques de reconnaissance des plantes, qui délocalisent la connaissance, l'idée ici est d'associer cette dernière à une relation empirique, du fait de la proximité de la plante.

Dans cette même perspective, Botanique des marginales invite à recentrer le regard sur son environnement proche. Cette journée aspire à la constitution d'un Botascopia dédié au lieu d'accueil de l'atelier. Privilégiant le faire, la pratique et le contact direct, l'atelier s'inscrit dans le mouvement de l'éducation populaire. Il s'agit de préférer l'expérimentation et la participation à un apprentissage strictement descendant et désincarné. La nature n'apparaît plus lointaine et idéelle, mais se relocalise dans son jardin, dans le parc public, au pied de l'immeuble.

**Comment et pourquoi regarder ce qui pousse là ?**

Espace d'animation pédagogique voué à sensibiliser le public à l'environnement et ses enjeux, le choix de la Ferme de la Croix-Rousse pour Botanique des marginales n'a rien du hasard. À l'heure où nos existences sont inscrites dans le béton, il est fondamental de trouver comment maintenir un lien avec le vivant. Une formation du regard a précisément vocation à répondre à cette problématique.

Le projet réunit différentes formes d'intelligences et de points de vue afin de déconstruire un présupposé : celui selon lequel la science aurait le monopole du savoir et de la médiation concernant le vivant. Dans l'esprit de l'École de la résilience, il s'agit de croiser arts et sciences pour faire fleurir de nouvelles possibilités et d'étoffer le regard sur ce qui nous entoure. Cette volonté se matérialise dans le profil de nos différent-es intervenant-es.

**Un partenariat interdisciplinaire**

Éric Tannier, chercheur scientifique à l'Inria dans l'équipe Semis, est également membre de la Fabrique des Questions Simples ainsi que du projet Botascopia. Sa posture scientifique, inscrite dans l'observation et la localisation du lien entre humains et le reste du vivant, apporte une nuance face à une science normative, descendante, qui ne laisse pas place à l'exploration personnelle.

Thierry Boutonnier, artiste arboricole, est diplômé de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon (ENSBA). Attaché à faire se rencontrer l'art et le vivant, il situe le projet de Botanique des marginales dans une approche culturelle d'appropriation du milieu, qui laisse place à davantage d'expression et de participation. L'ENSBA est par ailleurs partenaire de cet atelier, au travers des Pratiques Artistiques Amateurs (PAA), ancrant plus profondément le projet dans une collusion entre pratiques scientifiques et artistiques.

L'association Des Espèces Parmi'Lyons, spécialisée dans la sensibilisation et dans l'expertise naturaliste, apporte quant à elle un volet explicatif sur la biodiversité en milieu urbain. Son point de vue pédagogique permet de fournir une initiation scientifique à son public.

**Un croisement des publics**

Botanique des marginales repose également sur la pluralité de ses invité-es. Durant la matinée, des animateur-ices issu-es de différentes structures du Collectif Animaterre ont ainsi pu croiser leurs propres connaissances et expertises de l'animation avec les explications des intervenant-es.

L'après-midi, ce sont les publics mêmes de ces organismes qui ont rejoint la Ferme. Les enfants du périscolaire se sont retrouvés aux côtés d'amateur-ices des PAA et de groupes seniors, affiliés notamment aux centres sociaux de la Croix-Rousse. Ce moment a permis de croiser les liens avec son environnement, afin de contrer l'indifférence que le contexte urbain risque de produire. Les animateur-ices ont ainsi pu repartir de ce temps de formation avec de nouvelles clés à transmettre

aux enfants dans leur contact avec les écosystèmes, forts d'un partage de connaissances horizontal avec les intervenant-es et entre elleux.

**Les ateliers botaniques : l'expérience par soi-même**

Durant l'après-midi se sont déroulés trois ateliers complémentaires, en groupes intergénérationnels afin de pouvoir tester, à tour de rôle, les méthodes proposées.

Un premier atelier, animé par Victor Des Espèces Parmi'Lyons, a amené, par le jeu et la mobilisation de imaginaires, l'expérience de la biodiversité. Il a proposé une renlière sensible avec l'écosystème local, mobilisant le toucher puis le regard. Il a invité les participant-es à effleurer l'écorce d'un arbre, yeux fermés, puis à retrouver, yeux ouverts, le sujet en question. Ludique, cette expérience a pour vocation d'engager un nouveau rapport à la biodiversité, d'un regard passif à

retourné-e vers l'aire de recherche pour trouver une nouvelle plante.

Cet atelier a permis de travailler sur les interactions humain-es/plantes et de développer curiosité et observation. La contrainte de non-cueillette d'une espèce déjà trouvée, qui plus est sur un espace réduit, est une invitation à prendre le temps, à être attentif, et, sans que l'on y prenne garde, à faire l'expérience concrète de la diversité du vivant. Dans un contexte d'instabilité de l'information, où l'usage d'outils numériques permet d'accéder à un résultat sans vraiment regarder ce que l'on questionne, l'atelier a au contraire permis de mettre en avant la démarche inspirée de Botascopia. Secondaire, ce résultat (c'est-à-dire, l'accès au nom de la plante) n'est qu'un prétexte pour engager un réel chemin d'observation et de compréhension de la plante.

Ces trois ateliers démontrent ainsi qu'en réinstaurant du temps,

## Le mélange des regards sur le vivant entre personnes de différentes générations engendre une redéfinition mutuelle des points de vue sur la biodiversité locale.

Rousse. L'expérience de la biodiversité ne doit pas se faire à ses dépens. L'importance du vocabulaire a été soulignée : le nom de certaines plantes est l'occasion de mobiliser les imaginaires (en évoquant la guimauve pour parler de la mauve, ou en comparant les noms des plantes à ceux des Pokémon) et d'ancrer ainsi des connaissances nouvelles dans l'univers de sens des enfants. Enfin, l'intérêt de la dimension pratique, voire physique, a été rappelé. En engageant le corps et pas seulement l'esprit, en proposant une expérience qui mobilise les sens et procure de la joie, génère des endorphines, les apprentissages sont incarnés et la capacité mémorielle des enfants augmentée. Dans ce sens, Thierry Boutonnier a proposé un exercice de yoga de l'arbre à reproduire avec les groupes périscolaires. L'intérêt d'une telle démarche, moins professorale, est de former un public particulier (en l'occurrence, la petite enfance) aux liens avec son environnement, afin de contrer l'indifférence que le contexte urbain risque de produire.

Les deux autres ateliers visaient à créer des inventaires botaniques participatifs par la cueillette dans des secteurs bien délimités (1 à 2 m<sup>2</sup>). L'un d'eux, mené par Des Espèces Parmi Lyon, a initié le public à la méthode scientifique – à nommer la plante et apprendre à la reconnaître – afin d'aller à sa recherche dans la zone de prélèvement. Cette démarche empirique permet d'associer la pratique à l'apprentissage et de préférer connaissance de la plante aux connaissances sur la plante.

Dans un second atelier d'inventaire, Thierry Boutonnier a proposé une méthode d'arrachage libre en apparence bien moins cadrée. Sur le secteur délimité, le groupe a arraché, sans contrainte, des plantes. Chacun-e a été invité-e à créer une planche d'herbier qui raconte la rencontre qu'il en a faite. Thierry a ensuite ajouté une consigne selon laquelle une espèce déjà arrachée ne pouvait plus être cueillie. Redoublant d'attention, chacun-e est

de sensible et de l'attention dans notre pratique, nous rétablissons plus aisément une relation locale et située à la biodiversité, ainsi que des connaissances plus concrètes et précises à son propos.

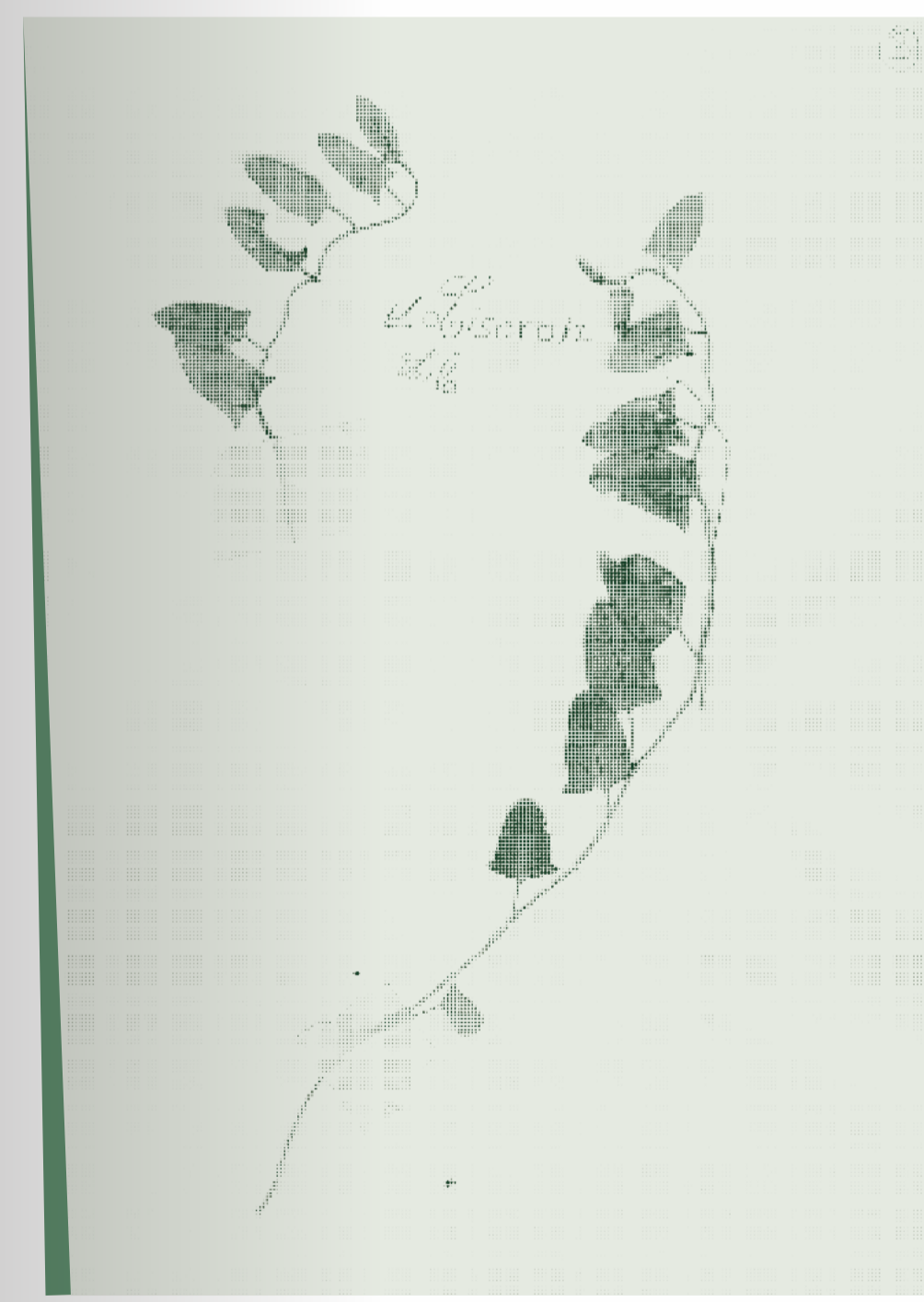
Plus qu'une éducation à la botanique, cette journée s'est révélée être une pédagogie de l'observation, de l'éthique de l'attention dans une culture du *care*. Comme l'écrit la philosophe Sandra Laugier dans *Care et perception* : « L'absence d'attention et de *care*, le manque de perception de l'importance font "manquer l'aventure" ».

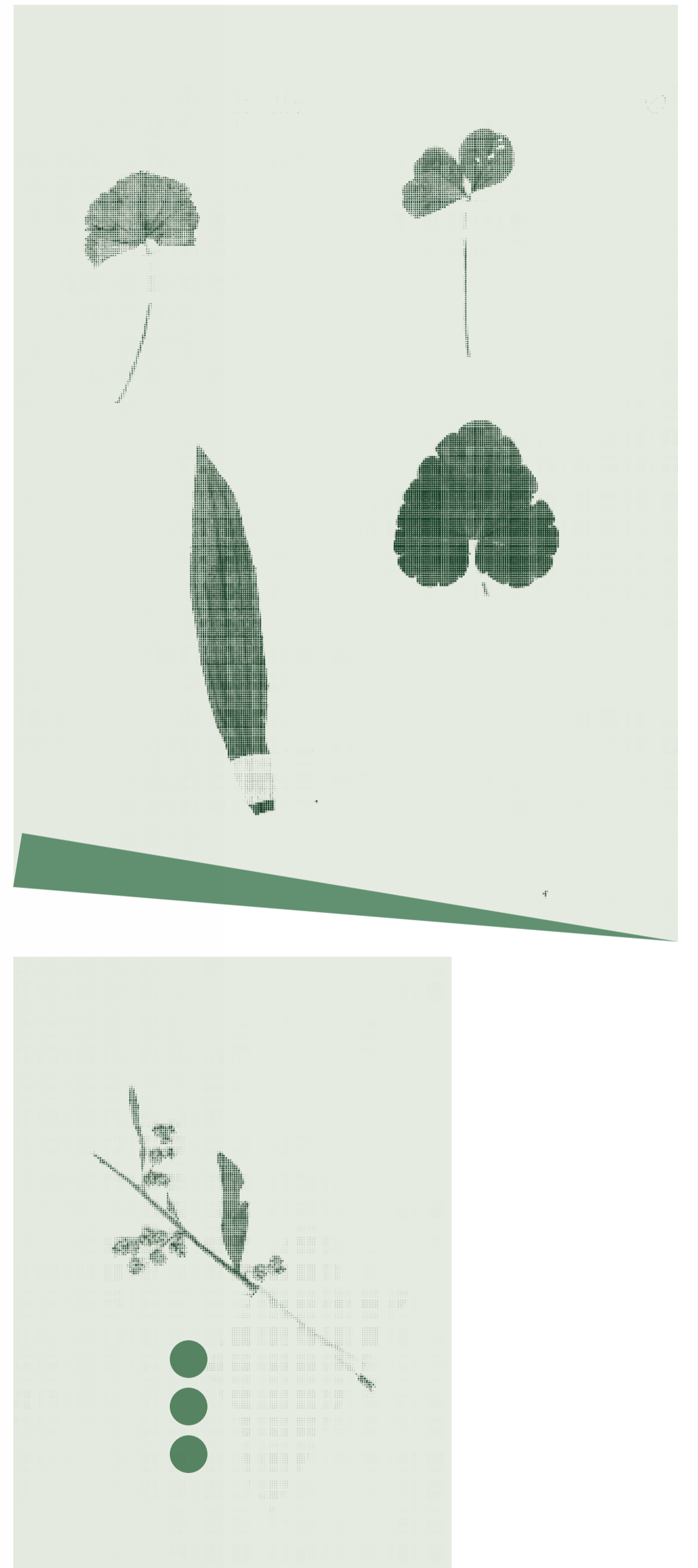
En formant le regard par l'expérience, nous renouons un lien plus fort avec le vivant local afin de ne pas passer à côté de ce qu'il représente vraiment : notre propre milieu de vie.

Un moment convivial d'expérience du vivant, qui est un germe vers une belle floraison : les herbiers constitués ont fait l'objet d'ateliers de gravure au sein des Pratiques Artistiques Amateurs de l'ENSBA. Un nouveau croisement entre arts et sciences, preuve que ces deux milieux, loin d'être opposés, ont tout à apprendre dans leur rencontre.

Adriano	Andréas	Éloïse	Mima	Véronique
Adrien	Antonio	Jules	Mireille	Virginie
Alba	Arthur	Léandre	Nono	...
Alice	Asmin	Léon	Pia	
Amalia	Charlotte	Lila	Saada	
André	Circe	Liv	Simmo	
Andrée	David	Maria	Soren	
	Dona	Martin		
	Élena			

pissenlit  
 trèfle  
 plantain  
 liseron  
 etc.







[...] « accueillir  
des événements  
de manière très libre  
et quasiment  
sans organisation  
est un critère de  
réussite »

# Réinventer un lieu public

Pourquoi tenir encore à un lieu de passage, de rencontre, de conversation, d'apprentissage, de débat et de culture ? Un lieu pour toutes et tous, un lieu de tissage où la dispute est encore possible voire aménagée. Un lieu ouvert à tous les vents, à toutes les pratiques et qui laisse même la place à des événements ou des activités qui s'inventent au fil de l'eau. Paul Citron dit en parlant de Césure : « accueillir des événements de manière très libre et quasiment sans organisation est un critère de réussite ». De son côté, José-Manuel Gonçalves en parlant du Centquatre-Paris dit : « tout ce qui s'y déroule est articulé sur des principes de chronotopie multiples, de simultanéité mais aussi d'asymétrie dans la manière de fonctionner ». Certains mauvais esprits diront « mais comment aménager les conditions de ces possibles dans une société où la méfiance, telle une flaque d'huile, se répand ». D'autres moins chafouins diront, « oui, comment ouvrir ces horizons, si désirables encore, que permettent des lieux : la flânerie et la rencontre, l'hospitalité et le sens de la fête, la découverte et la connaissance, l'apprentissage et le débat ». Vous l'aurez compris, l'École de la résilience penche résolument du côté de ces dernières qui n'ont pas renoncé. C'est ainsi qu'elle se projette aujourd'hui dans un lieu partagé et ouvert (Vous êtes ici), en écho à d'autres expériences (Lieux de référence).

# Accueil, confiance et détournement

**Paul Citron**

Urbaniste et docteur en aménagement, Paul Citron est un des co-initiateurs de Plateau Urbain. S'intéressant aux modèles économiques et politiques de production de la ville, il enseigne à l'École d'urbanisme de Paris. Il a cofondé l'association Surface + Utile, qui développe un plaidoyer pour un parc immobilier dédié aux acteurs d'intérêt écologique et sociétal.

Il a codirigé avec Aïnhoa Jean-Calmettes, Angèle de Lamberterie, Simon Laisney et Mathias Rouet *Des villes en mieux. Occupations temporaires et tiers-lieux solidaires* (Éditions du Pommier, 2026)

**Lou Herrmann**

**Une des ambitions de l'École de la résilience est de faire de cette future école un espace public, un lieu de vie et pas seulement un lieu de consommation de formation et de production de la recherche. Selon vous, quelles sont les conditions indispensables pour faire d'un lieu un espace public ? Un lieu de vie peut-il s'instituer, se programmer ? Inversement, qu'est-ce qui potentiellement nous échappe dans cette réussite ?**

**Paul Citron**

L'espace public c'est l'endroit de la rencontre — c'est là où se relient des communautés au sein de la société. Et l'on voit que la rencontre qui importe est souvent celle qui ne peut pas s'organiser, qui a un aspect un peu fortuit. Alors que peut faire l'École de la résilience ? On parvient parfois, dans les tiers lieux solidaires, à favoriser les rencontres. Elles peuvent advenir dans les espaces où l'on entre, comme le hall, dans les espaces où l'on peut se reposer ou dans les espaces d'accueil, d'hospitalité, là où on va partager de la nourriture sans nécessairement devoir payer sa place. Au-delà de ces espaces, il y a aussi la question de l'ouverture et celle des publics : quel public attend quel type d'espace de rencontre ? Le public étudiant par exemple est comme de l'eau. Je le vois à Césure : il s'imisce partout, dans absolument tous les recoins ouverts et accessibles du lieu, qui n'étaient pas du tout imaginés pour ça. Le lieu est ouvert depuis trois ans. Au bout de deux ans, à partir de l'observation de ces usages étudiants, Plateau urbain a mis en place une nouvelle couche d'aménagement des espaces communs. Dans votre question, il y a aussi cette dimension de comment peut-on se laisser surprendre par ce genre d'imprévu ? C'est peut-être en laissant aux différents types de publics la possibilité de s'approprier les lieux, de se mettre là où ils se trouvent confortables. Ça peut passer par du mobilier déplaçable, ou peut-être par pas de mobilier du tout au début et puis petit à petit, en fonction de ce qui se passe, aménager les lieux. On appelle ça la programmation ouverte : non pas de ne pas programmer mais de laisser aux usagers le soin de programmer.

**LH**

**Est-ce un peu comme en urbanisme, ce qu'on appelle les « lignes de désir » pour la conception des chemements piétons : laisser un temps l'espace vierge pour regarder là où les gens passent et dessiner ensuite les aménagements ?**

**PC**

Complètement ! Toutefois, une ligne de désir, après l'avoir identifiée, peut être aménagée pour de bon : mettre du béton ou du gravier et dire « voilà le meilleur passage ». Dans l'espace public, on ne fait pas que passer justement. Dans un espace public, les usages peuvent évoluer. Ils ne seront pas les mêmes en fonction des personnes, des publics, des moments de la journée. C'est là où la modularité et l'adaptabilité d'un espace public participent de sa richesse et de sa résilience. L'espace public est politique ; c'est un lieu qui légitime le fait de se retrouver, de débattre et de faire société.

**LH**

**J'aimerais revenir sur un élément que vous avez évoqué rapidement, qui a été soulevé à de nombreuses reprises lors des résidences comme un enjeu central pour la réussite de ces lieux, c'est la question de l'accueil. Selon vous, par quoi passe un accueil qui fonctionne ?**

**PC**

Cela passe par des choses très concrètes : une porte ouverte, un lieu gratuit, un lieu où l'on n'est pas obligé de consommer, où l'on peut se reposer et être seul. Ça passe aussi par la possibilité d'appropriation des lieux : pouvoir les aménager soi-même, changer une table de sens, pouvoir bouger une chaise pour la mettre à côté d'une prise électrique ; ce genre de petits détails sont importants. Un accueil qui fonctionne cela passe aussi par des codes esthétiques, qui vont ou non permettre de se sentir bienvenus. Il faut reconnaître cette part esthétique et réfléchir au snobisme qui peut exister dans certains lieux publics. L'esthétique agit comme un signe, un langage qui peut générer de l'exclusion, sans que ce soit voulu au départ. Mais l'accueil c'est aussi une question de contenu : qu'est-ce qu'on vient y faire ? La question de la programmation non plus matérielle et architecturale mais intellectuelle du lieu joue un rôle essentiel dans l'accueil. Il ne s'agit pas uniquement des événements programmés, mais aussi d'autres choses moins tangibles, qui décalent le point de vue au-delà de celles et ceux qui maîtrisent les formes culturelles dominantes.

**LH**

**Avez-vous un exemple de programmation qui va dans le sens de ce décalage et de cet accueil ?**

**PC**

L'accueil inconditionnel c'est déjà une programmation. À l'heure de la montée du fascisme, est-ce que ces lieux, au-delà de leur vocation

première, peuvent également être des lieux refuges pour les personnes qui n'ont nulle part où aller ou les organisations militantes qui sont rejetées car considérées comme trop radicales. Ce qu'il faut éviter à tout prix c'est l'homogénéisation sociale. Michel Lussault parle de micropolitique pour ces lieux. Le fait de pouvoir entrer dans un lieu et de se dire, même inconsciemment, tiens il y a peut-être ici des gens que je n'ai pas l'habitude de fréquenter, sans forcément se parler au début, mais juste le fait de pouvoir partager des lieux avec des personnes très différentes de moi, c'est déjà une forme de programmation.

**LH**

**Il y a ces éléments tangibles dont vous parlez : l'ouverture, la gratuité, la souplesse des aménagements, les codes esthétiques, mais face à cela, ou plutôt, avant cela il y a autre chose, de moins palpable mais de très puissant, ce sont les barrières symboliques. L'expérience montre que donner accès ne suffit pas. Or l'ambition de l'École de la résilience est de s'adresser à toutes et tous. Comment lever ces barrières ?**

**PC**

Donner accès, si c'est juste dire « tu as le droit de rentrer », effectivement ce n'est pas suffisant. Il y a aussi ce qui motive à venir. Dans cette perspective, il faut essayer de ne pas être monothématique : que l'École de la résilience ne programme pas seulement des choses autour de la transition écologique. Il faut développer une stratégie du détour : faire venir d'autres publics, sur d'autres sujets, pour d'autres activités, mais qui, une fois dans le lieu, pourront venir voir une exposition ou assister à une conférence. Et pour ça, la possibilité de pouvoir accueillir des événements de manière très libre et quasiment sans organisation est un critère de réussite. Par exemple à Césure a eu lieu l'autre soir, un samedi, dans un couloir, une battle de rap et de beatbox. Elle a été organisée par des spécialistes de ce genre d'événements. Ils n'avaient quasiment pas de matériel, juste une sono prêtée par le lieu. Il y avait énormément de gens, qui pour certains venaient de loin et qui, surtout, n'étaient pas le public habituel de Césure. Ici, personne n'a répondu à un appel à projet. Il y a juste eu quelqu'un qui s'est dit « peut-être que je pourrais faire cet événement dans ce lieu » ; il a demandé et on lui a répondu « oui. » Derrière cet exemple, il y a une valeur fondamentale pour la gestion et le partage de ce genre de lieu, c'est la

confiance. Parce que si tu ne fais pas confiance a priori, au lieu de prêter gratuitement une sono à 500 €, tu vas devoir mobiliser un régisseur, et ton événement devient payant et donc impayable. Alors qu'en faisant confiance, peut-être que certains outils seront cassés à la longue, ou que certains objets vont disparaître un jour. Mais ce n'est pas grave parce que l'enjeu de donner à l'immense majorité des gens la possibilité de s'approprier les choses est bien plus important que l'enjeu de ne prendre aucun risque pour assurer la sécurité des biens. Cette hiérarchie entre la confiance et l'absence de risque est essentielle. Le risque que représente la confiance est infiniment souhaitable par rapport au risque que la défiance généralisée nous fait prendre dans notre rapport au monde. Cette valeur de confiance est en jeu dans le fonctionnement du lieu au quotidien, alors qu'autour de nous, tout nous apprend à ne pas faire confiance. Après il ne faut pas non plus être angélique. La confiance se module, se travaille, notamment dans les conflits d'usage. Ils existent ; il faut les travailler et les résoudre et non pas chercher à les éviter en sécurisant tout. Le conflit d'usage dit des choses. Il vaut mieux le laisser advenir et ensuite le travailler. Parce qu'en le laissant advenir on permet aussi l'émergence des dynamiques inverses : les amours d'usages.

**LH**

**Pour finir, auriez-vous un exemple de lieu particulièrement inspirant qui pourrait faire écho à ce que nous essayons de construire avec l'École de la résilience ?**

**PC**

Une fois de plus, je parlerais de Césure. Son objet initial est la transmission des savoirs — c'est ce qui a été vendu au rectorat à l'origine. Mais en réalité dans sa vie quotidienne, son fonctionnement et les représentations qu'en ont les gens sont à mille lieues de cet objet initial. Je pense qu'il n'y a pas grand monde parmi ses usagers qui connaissent cette vocation. Et c'est en ce sens que le lieu fonctionne : sa réussite réside en partie dans ce détournement. Le détournement est une valeur politique, une source de création et d'invention. Ce peut aussi être une source de joie. En tout cas moi ça me rend joyeux de voir des personnes détourner le cadre ou la fonction d'un lieu. Et il me semble que ça pourrait aussi fonctionner pour faire face à des questions aussi difficiles que celles que pose l'École de la résilience. Le détournement comme fonctionnement résilient.

# Ceci n'est pas un bâtiment... mais une respiration

**Le 7 janvier 2025, la Résidence thématique « où ? » traitait des interactions entre les caractéristiques spatiales des lieux et la diversité des pratiques (notamment d'apprentissage) qui s'y déploient. Parmi les contributions, celle de José-Manuel Gonçalves.**

**José-Manuel Gonçalves**

commence sa carrière avec la création d'une friche artistique, puis il dirige le Centre culturel Boris Vian et le cinéma Jacques Prévert (Les Ullis), où il développe une programmation pluridisciplinaire ancrée dans le territoire. En 2000, il prend la direction de La Ferme du Buisson — scène nationale de Marne-la-Vallée — où il développe une politique artistique orientée vers la création contemporaine en résidence, le croisement des disciplines et l'expérimentation. Fort de ces expériences, en 2010, il devient directeur du Centquatre-Paris (jusqu'en 2025). Depuis 2015, il est le directeur artistique et culturel du Grand Paris Express.

**Le Centquatre est un lieu du 19<sup>e</sup> arrondissement de Paris**, qui est situé à la lisière de la Seine-Saint-Denis, un peu avant le périphérique. C'est une ancienne pompe funèbre de la ville qui a été transformée en un lieu artistique et culturel. Ces deux termes — artistique et culturel — ne tiennent pas du hasard, puisque les lieux ont été définis ainsi et continuent de se définir ainsi. C'est important. Cette ancienne friche de 39 000 m<sup>2</sup> n'a pas d'équivalent en termes de surface. Elle va de la rue d'Aubervilliers (qui lui a donné son nom : le 104 rue d'Aubervilliers) à la rue Curial. Elle a rapidement été envisagée en lieu culturel pour échapper à la pression immobilière très forte sur le quartier : un quartier où réside la population immigrée la plus importante de Paris, et qui compte le plus grand nombre de jeunes de moins de 26 ans aussi, avec une proximité de communautés de différentes confessions religieuses.

Cet outil a été imaginé, au début des années 2000, par la Ville de Paris comme devant être un lieu d'un type nouveau. Souvenons-nous qu'à l'époque, on parlait encore peu de tiers-lieux en France. Sa référence, dans les imaginaires, était le P.S.1 à New York, issu du The Institute for Art and Urban Resources, qui avait pour mission de réhabiliter les bâtiments abandonnés de New York en ateliers d'artistes et lieux d'expositions. Le Centquatre a été bâti sur cette idée qu'il devait d'abord être un lieu de résidence d'artistes, et que la présence des artistes *in situ* puisse permettre aux publics de proximité, mais aussi au tourisme culturel, de pouvoir approcher la création et ainsi de mieux comprendre le processus de création lui-même.

Ouvvert en 2008, avec ces principes fondateurs, cela n'a pas fonctionné en raison, selon moi, d'une vision un peu fordiste de son fonctionnement.

J'ai repris le Centquatre en 2010 avec un autre projet qui reposait sur des principes assez simples, en lien évidemment avec mon parcours professionnel qui entremêle les milieux complexes du point de vue social avec une insertion de l'art et de la culture. J'ai commencé avec une péniche, dans le quartier de la Batterie de Clermont-Ferrand. Pour moi, ce qui est très important dans un projet, et c'est ce que je me suis évertué à appliquer au Centquatre, c'est d'abord de partager des convictions. La mienne est que l'art est un agent, un vecteur de transformation individuelle et collective. Cela peut paraître un peu daté, de redire cette utopie, mais j'y crois. Et le projet du Centquatre est fondé sur ce principe. L'idée étant que l'art doit au maximum éviter d'alimenter des déterminismes et plutôt enrichir les imaginaires. Alors comment mettre en

œuvre ce principe dans un quartier de la politique de la ville où les déterminismes sont extrêmement forts tout comme les représentations internes et externes ? J'y ai vécu pendant quinze ans, j'y vis encore pour partie aujourd'hui, ce qui me permet au fond d'être toujours dans une certaine appréhension du réel.

L'autre élément très important dans la fonction d'un lieu, c'est sa dimension citoyenne. Que je résumerai par ce que dit Pierre Rosanvallon : « si tout n'est pas égal, tout est recevable ». Alors comment un lieu culturel peut, aujourd'hui, recombiner et recomposer cette idée dans un contexte français où la politique culturelle, depuis fort longtemps, est fondée justement sur la distinction sociale ? C'est un très sérieux sujet de réflexion. L'autre chose, est de ne

Enfin, un autre élément extrêmement important, c'est la force du marquage patrimonial alors que ce n'est pas le lieu qui fait le projet. C'est le projet qui fait le lieu et la fonction du lieu. Cette distinction est très importante. Cela renvoie à ce que vient de dire Laurent Graber, architecte du Site Neyret, qui abritera notamment l'École de la résilience : le bâtiment va pouvoir être traversé depuis le Jardin des Plantes, mais évidemment cela dépendra fortement de la gouvernance et des conditions d'accueil qui seront mises en œuvre. C'est un point fondamental : la capacité d'un lieu. C'est tout autant de la responsabilité de l'architecte que celle de celles et ceux qui l'habitent ou y travaillent. Je reste persuadé qu'il faut prendre le lieu dans sa dimension de fabrique de liens.

celle des publics, et je dirais même à la permanence des populations. Tout cela est évidemment en lien avec le mode de gouvernance.

Pour finir, je dirais que le Centquatre est un lieu alternatif et un lieu institutionnel. C'est le lieu institutionnel le plus alternatif, et c'est vraiment sous ce prisme que l'on travaille en permanence, pour remplir notre fonction d'être un lieu de la population, un lieu qui s'appuie sur des modalités d'expression qui ont à voir avec le champ artistique, avec la volonté de donner à la fois accès à des outils de manière totalement libre mais aussi d'accompagner.

Les deux doivent être possibles et doivent s'inscrire dans un écosystème où il y a des références, mais des références qui ne mettent pas à distance, des références de

Si ce projet tient, si nous l'avons tenu, c'est parce qu'il ne se replie pas sur lui-même, il ne se protège pas du monde mais se réinvente avec lui...

pas chercher à créer une identité du lieu, mais à créer plutôt des singularités. La différence, vous le savez, entre l'identité et les singularités, est que l'identité est souvent déterminée par un lieu de naissance, un repère géographique, ou un repère de filiation, là où les singularités sont déterminées dans une contemporanéité. Il est important de s'appuyer sur les singularités, qu'elles soient d'ailleurs artistiques ou autres. Enfin, tout en le maintenant traversant, nous avons en tête le lieu : son nom reste le 104 (104 rue d'Aubervilliers) mais la partie habitée est sur la rue Curial. Aujourd'hui, il est impossible d'avoir comme seule fonction d'être un lieu culturel, il faut tendre vers un lieu de ville, un lieu d'usage de la ville. Un espace, qu'il soit public ou privé, doit participer d'une politique de la ville, c'est-à-dire doit être un usage. Un usage qui dépasse la seule fonction de celles et ceux qui en ont la maîtrise ou de celles et ceux qui en ont un usage professionnel.

Ce sujet est soutenu par un certain nombre de prérequis à la fois techniques, mais aussi des prérequis de fonctionnalités dans sa relation avec la ville. C'est un fonctionnement qui s'appuie sur des modalités concrètes à mettre en œuvre. Des modalités qui ont été analysées lors de la Biennale d'architecture de Venise 2018 où l'agence Encore Heureux a créé pour le pavillon français, l'exposition « Lieux infinis ». Et le Centquatre était l'un de ces « lieux infinis », c'est-à-dire « des lieux qui cherchent des alternatives, explorent et défrichent de nouveaux usages, dans le prolongement de la théorie des tiers-lieux (...) ». Tout ce qui s'y déroule est articulé sur des principes de chronotopie multiples, de simultanéité mais aussi d'asymétrie dans la manière de fonctionner. Au-delà de la permanence des artistes, nous avons pensé à la permanence des publics. Comment aujourd'hui, est-on capable de réfléchir à la permanence des artistes, sans penser à

voisinage permettant de s'instruire, comprendre et développer. La vision fordiste de départ a été complètement abandonnée. Les seuls éléments fixes sont les commerces, nos bureaux, et la Maison des Petits qui est consacrée à la parentalité, l'entière des autres espaces est à usage libre ou accompagné. Nos outils sont adaptés à une question extrêmement complexe pour permettre à ce lieu d'accueillir aujourd'hui plus de 600 000 visiteur-sees par an.

« Ceci n'est pas un bâtiment, mais une respiration. L'art est une consolation de la vie. Si ce projet tient, si nous l'avons tenu, c'est parce qu'il ne se replie pas sur lui-même, il ne se protège pas du monde mais se réinvente avec lui... »

José-Manuel Gonçalves,  
le 15 septembre 2025.



Photographies :  
Les Halles du faubourg  
par Adrien Pinon

Créer un nouveau lieu public ne s'improvise pas. Les lieux de partage s'imaginent, s'inventent et se réinventent au fil du temps. L'occasion pour nous d'établir un inventaire non exhaustif de références qui ont su se démarquer dans leur manière de rassembler un public pluriel, et de faire dialoguer différentes disciplines entre elles. Quelques exemples, sinon des inspirations, pour l'École de la résilience.



**Coco Velten, Marseille**

Tiers-lieux mais avant tout projet, activé de 2019 à 2024 au centre-ville de Marseille. Il était situé dans un ancien bâtiment de la DirMed PACA, et accueillait 80 places d'hébergement. Pour favoriser l'insertion et le lien social, Coco Velten disposait d'une cantine publique et partagée, de coins salons, d'une épicerie solidaire et d'autres espaces communs permettant à toutes et tous de se rencontrer, discuter, et de participer à des activités culturelles ou sportives.

**Les Halles du Faubourg, Lyon**

Ouvertes de 2018 à 2020, les Halles du Faubourg étaient un laboratoire d'expérience centré sur la culture et les sciences. Cet espace hébergeait une galerie d'exposition, des espaces de création artistique, une scène, un bar associatif, une radio, des résidences pour artistes et artisans, ainsi que le programme Ecole urbaine de Lyon. Une expérience d'occupation temporaire qui a permis la naissance de collaborations créatives entre acteurs occupant le site telle que Radio anthropocène.

**Banlieues climat, Saint-Ouen**

Association fondée en 2022 par Férès Barkat, Samaa Saitouli, Abdelaali El Badaoui et Sefyu, qui donne la voix aux quartiers populaires sur l'écologie. Leur constat : le réchauffement climatique nous impacte toutes et tous, mais les inégalités sociales propulsent les populations vulnérables en première ligne, alors qu'elles sont le plus souvent exclues des dispositifs de décision. Afin de créer une écologie émancipatrice pour les habitant-es de ces quartiers, Banlieue Climat a inauguré, en octobre 2024, la première École populaire du climat, à Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis), dans l'optique de former les jeunes des quartiers populaires aux enjeux écologiques, et de faire naître un vivier de formateur-ices issu-es des mêmes quartiers. Une expérience de formation mais également de plaidoyer, afin de faire entendre la voix de ces habitant-es et de faire représentation dans les espaces de décisions politiques.

**Centre de Cultura Contemporània de Barcelona (CCCB), Barcelone**

Centre culturel pluridisciplinaire situé au cœur de la métropole catalane. Caractérisé par ses thématiques urbaines, les expositions qu'il accueille visent à observer notre époque, la questionner et la critiquer. Lieu d'exposition mais aussi de création, l'expérimentation y est favorisée par un croisement des arts, des cultures et des architectures : sa structure constitue une fusion entre ancien et nouveau, véritable représentation d'un monde en constante mutation.

**Le Centquatre, Paris**

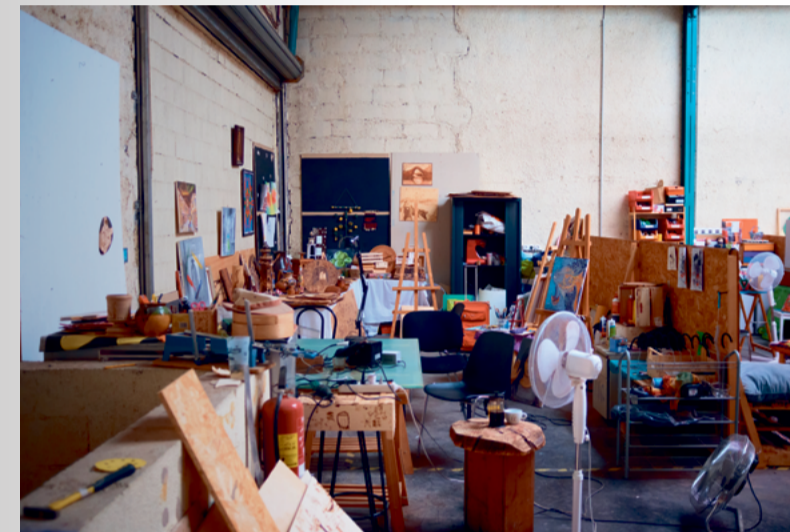
Espace de diffusion, production et résidences artistiques. Terrain d'expérimentation pour tous-tes les artistes, il comprend différents espaces libres voués à l'exposition ou à la pratique. Il donne la voix à une programmation populaire résolument ancrée dans notre époque.



**Le Centre de Ressources de Botanique Appliquée (CRBA), Charly**

Association fondée en 2008 par Stéphane Crozat et Sabrina Novak. Ce laboratoire scientifique considère la valorisation culturelle comme primordiale et construit une passerelle entre sciences, arts et techniques

afin de valoriser les savoirs écologiques. Entre conception, création, valorisation et discussion, il favorise l'interdisciplinarité et l'action en réseau dans l'optique d'établir des connaissances solides sur la biodiversité, et de les démocratiser via la transmission.



**L'École des vivants, Sisteron**

Se revendiquant «école buissonnière» afin de changer les manières de faire société, l'École des vivants propose des ateliers immersifs au cœur des Alpes afin de nouer un nouveau lien au vivant qui nous entoure. «Polytique», artistique et écologique, l'association

est mise sur une pédagogie du collectif afin de dialoguer et de concevoir ensemble des alternatives aux modes de faire qui sont imposés. Une initiative portée par des militant-es, artistes et scientifiques, dont la motivation est de «battre le capitalisme sur le terrain du désir».



**Académie du Climat, Paris**

Située dans les anciens locaux de la mairie du 14<sup>e</sup> arrondissement de Paris, l'Académie du Climat est un lieu d'accueil, de partage et d'échange autour des enjeux environnementaux. Un espace de formation mais également une scène culturelle et militante, matérialisée par sa buvette qui propose des *stand-ups*, concerts, conférences et activités favorisant la rencontre, le débat et les initiatives partagées.

**Césure, Paris**

Tiers-lieu de transmission des savoirs, Césure accueille étudiant-es et grand public autour d'une programmation culturelle qui réimagine l'apprentissage. 25 000 m<sup>2</sup> qui proposent à ses 200 structures partenaires une redevance de 50% en dessous du prix classique de l'immobilier. «Lieu des savoirs inattendus», il constitue un terrain fertile pour l'expérimentation et la lutte contre la précarité, dans une atmosphère propice au décloisonnement disciplinaire. Une multitude d'espaces ouverts facilite l'échange et le partage.



**La Maison-Atelier (Université des Terrestres), Cornillon-en-Triviers**

Ancienne écurie réaménagée, la Maison-Atelier accueille le projet «Université des Terrestres» du collectif S-composition. Un projet conjuguant arts et sciences, tourné

vers la conception d'une culture nouvelle, joyeuse, en réaction aux discours catastrophistes. Un dialogue interdisciplinaire ancré dans l'échange et la médiation, mais également sur le territoire, ses habitant-es et leurs savoir-faire.

**Floating University, Berlin**

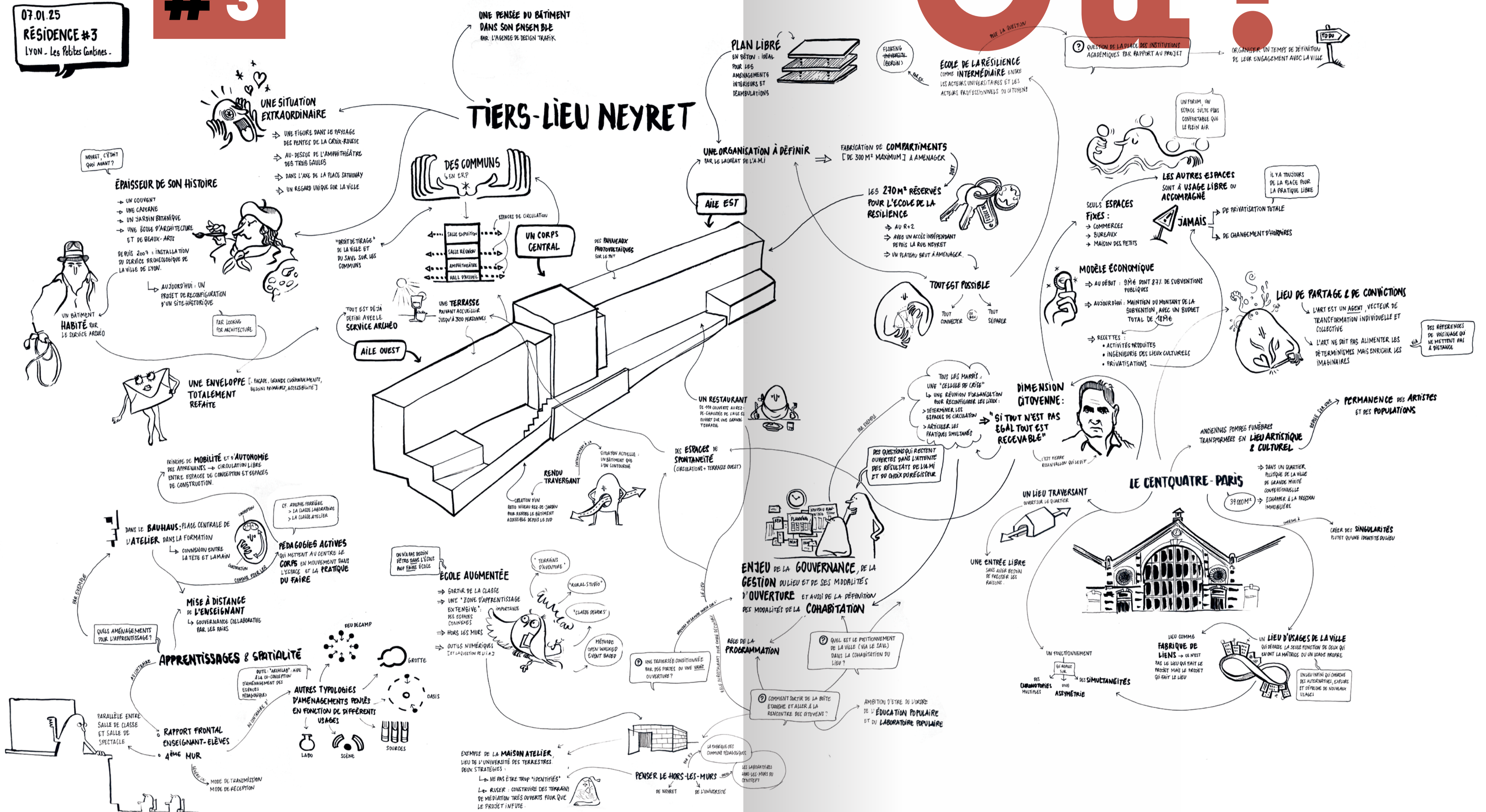
Espace de convergence vécu comme un laboratoire d'expériences collectives sur les liens entre les sociétés urbaines et l'environnement. Des professionnel-es issu-es de disciplines et d'horizons divers se rencontrent dans ce lieu atypique afin

d'appréhender la complexité du monde, représentée par l'architecture même du site, flottant sur le bassin de rétention des eaux pluviales de l'ancien aéroport de Berlin-Tempelhof.

# Résidence

## # 3

07.01.25  
RÉSIDENCE #3  
LYON - Les Petites Combines -



# Où ?

# « Apogée »

## Collectif item

Le collectif item s'est engagé très tôt dans le projet École de la résilience. Et nous avons souhaité ici montrer un aperçu d'Apogée – un récit documentaire sur notre époque – basé sur plus de vingt ans d'images des photographes du collectif item.



**Apogée** apparaît comme un mot-syndrome, décrivant pour une civilisation un moment de rayonnement sans ombre, éblouissant mais excessif: une extrémité. La puissance conjointe de la science et de l'industrie nous a élevé-es à un niveau vertigineux d'emprise et de connaissance sur notre milieu. Depuis ce sommet, nos sociétés font face à une perspective d'une acuité et d'une gravité sans précédent. C'est cela, Apogée: un moment paroxystique de notre histoire, un point de vue extraordinaire et une remise en question majeure. Quels sont les piliers loués ou mis en cause d'une civilisation voulant se perpétuer? Quels sont les signes de ce qui vient, les protagonistes, les sentinelles de ce méga-événement? Quelles sont les choses auxquelles on tient, celles qui nous tiennent et celles qui ne tiennent plus? L'apogée reste une promesse, celle de dépasser sa propre menace intérieure, un moment d'une grande luminosité poursuivi par son ombre, épique.



Toutes les capsules audio sont à retrouver sur le site de l'École de la résilience.



Le Hot Book Club est une série de capsules audio qui sont des réponses à une même question: « nous sommes le 21 juillet 2025, le TGV n° 69732 est arrêté en pleine voie, pour une durée indéterminée, entre Lyon et Valence suite à une gigantesque panne de courant. Dans la voiture n° 11 privée de climatisation, se trouve le/la tout-e nouveau-elle ministre de l'environnement du gouvernement français. Vous avez la possibilité de lui apporter un livre (essai ou fiction) qui l'éveillera définitivement à la conscience environnementale. Quel est-il? Et pourquoi?» Ces réponses additionnées, enregistrées à partir de septembre 2025, constituent une bibliothèque d'un nouveau genre: celle de la conscience du monde qui est. Sans cesse, elle est augmentée et partagée. Les contributeurs sont les acteur-rices de la communauté qui constitue l'École de la résilience.

**Alain Mille**  
 **militant de l'association**  
**Coexistence — Coopérer**  
**et expérimenter autrement**  
**la science**

• *Mes forêts*, Hélène Dorion, Éditions Doucey, 2021.
• *Dictionnaire amoureux de la Palestine*, Elias Sanbar, Dessins d'Alain Bouldouyre, Plon, 2010.



Si je rencontrais la ministre de l'environnement dans ces conditions « d'arrêt forcé», je lui conseillerais deux livres. Le premier est un livre de poésie d'Hélène Dorion, *Mes forêts*, qui, de manière sous-jacente, exprime beaucoup des questions qu'elle aurait à étudier. Le second livre, plus centré sur l'actualité géopolitique, est le *Dictionnaire amoureux de la Palestine* d'Elias Sanbar, au sein duquel il y a un texte qu'il a choisi en raison de sa grande proximité avec sa propre pensée et qui est un texte sur la nature.

Le premier texte est un coup de cœur. La poésie, en peu de mots, dit beaucoup de choses sur lesquelles on peut revenir longtemps. Ce simple texte, permettra à la ministre et à ses conseillers de réfléchir à la question de l'environnement et à la vie en général. L'intérêt du second texte réside dans le fait qu'il parle de la puissance des mots, parfois de leur impuissance, à décrire des situations terribles pour la société. Lorsqu'il évoque les amandiers en fleurs, cela dit beaucoup d'autres choses. Un extrait de *Mes forêts*:

*C'est le bruit du monde*  
*l'écoulement du temps -*

*goutte de pluie et grain de sable*  
*l'éclosion d'un bourgeon*  
*la branche qui tombe l'avancée*  
*d'un nuage*  
*dans le bleu la nuit se brise*  
*à l'horizon un vent*  
*plus léger que les autres*

*c'est le bruit du monde*  
*l'écoulement du temps*

# Hot Book Club

*l'heure mauve les glaces qui se rompent*  
*la lumière de midi une secousse*

*l'ondée vive*  
*le sol craquelle*

*c'est le murmure d'une forêt*

*le bruit du monde*  
*l'écoulement du temps*  
*l'écoulement du temps-*

*une feuille tombe nue*  
*comme s'égrenent les voix*  
*dans leur solitude*

*la neige nourrie de vent*  
*siffle dans le désert de froid*

*quel silence*  
*sous nos pas*  
*soudain se fissure*

*écoute*  
*la lumière se pose*  
*sur ton visage l'âme des choses*  
*ne laisse sa trace*  
*que dans le silence*  
*entre l'automne et l'hiver hier et demain*  
*entre les étoiles les nuages*  
*et chaque goutte de pluie*

*écoute*  
*le chemin qui s'ouvre*  
*dans ton cœur et ta main*  
*cherchant une autre main*  
*remue les mots*  
*jusqu'à ce qu'ils s'ouvrent*  
*comme une onde*

*l'énigme heureuse*  
*d'une eau de montagne*  
*s'immicse à travers nos vies*

*c'est le bruit du monde*  
*l'écoulement du temps -*  
*nos souvenirs noués à la nuit*  
*c'est le bruit du monde*

*au coin des villes*  
*sirènes klaxons alarmes du siècle*  
*amas de choses jetables*  
*et tintamarre de nos pas*

*l'écoulement du temps-*  
*le bruit d'une terre ébranlée*  
*où les fenêtres deviennent noires*  
*les toits s'effondrent*  
*comme de vastes illusions*

... En écho au poème d'Hélène Dorion, celui de Mahmoud Darwich qu'Elias Sanbar place, tant il est important pour lui, au début de son *Dictionnaire amoureux de la Palestine*:

*Pour décrire les fleurs d'amandier,*  
*l'encyclopédie*  
*des fleurs et le dictionnaire*  
*ne me sont d'aucune aide...*  
*Les mots m'emportent*  
*vers les ficelles de la rhétorique*  
*et la rhétorique blesse le sens*  
*plus flatte sa blessure,*  
*comme le mâle dictant à la femelle*  
*ses sentiments.*  
*Comment les fleurs d'amandier*  
*resplendiraient-elles*  
*dans ma langue, moi l'écho?*  
*Transparentes comme un rire*  
*aquatique,*  
*elles perlent de la pudeur*  
*de la rosée*  
*sur les branches...*  
*Légères, telle une phrase blanche*  
*mélodieuse...*  
*Fragiles, telle une pensée fugace*  
*ouverte sur nos doigts*  
*et que nous consignons pour rien...*  
*Denses, tel un vers*  
*que les lettres ne peuvent transcrire.*

*Pour décrire les fleurs d'amandier,*  
*j'ai besoin de visites*  
*à l'inconscient qui me guide*  
*aux noms*  
*d'un sentiment suspendu*  
*aux arbres.*

**Alain Vargas**  
**architecte, cofondateur**  
**de l'agence Tectoniques**

• *Les Trois Écologies*, Félix Guattari, Éditions Galilée, 1989, réédité en 2024 aux Éditions Lignes
• *La société écologique et ses ennemis. Pour une histoire alternative de l'émancipation*, Serge Audier, Éditions La Découverte, 2017.
• *Tout peut changer: Capitalisme et changement climatique*, Naomi Klein. Traduction Nicolas Calve, Éditions Actes Sud, 2015. Édition originale: *This Changes Everything: Capitalism vs. the Climate*, Simon & Schuster, 2014.



La question que vous posez résonne chez moi sur une multitude de paramètres et d'injonctions qu'il est assez difficile de résumer en une seule proposition de texte. Car il me semble que la question n'est pas de décrire les crises environnementales, mais ce qu'il faudrait faire pour non plus éviter mais s'adapter à ces crises environnementales. Ce qui m'intéresse en réalité, c'est comprendre pourquoi alors que l'on sait, rien ne change. Et pour essayer de comprendre, il me semble qu'il faut essayer aussi de mesurer ce qui résiste.

Pour cela, je proposerai à la nouvelle ministre trois ouvrages. Le premier — *Les Trois Écologies* — du philosophe Félix Guattari présentait cette question des crises environnementales ou écologiques sous trois volets: le premier étant ce qu'il appelait l'écologie environnemen-tale, qui est celle que l'on connaît le mieux, puisque c'est l'étude de la nature et des effets de cette crise sur notre environnement habitable. Le second sujet, plus politique, c'est ce qu'il appelle l'écologie sociale, c'est-à-dire comment le vivre ensemble est susceptible d'agir ou d'interagir entre les individus pour trouver des équilibres qui soient plus adaptés. Et le troisième, qui est le plus intéressant, est ce que Guattari ap-pelle l'écologie mentale. Il pose une question très intéressante: comment recomposer les subjectivités indivi-duelles et collectives, puisque l'on sait que la dimension subjective de notre conscience et de nos ap-proches est déterminante.

Le second ouvrage est *La société écologique et ses ennemis* du philosophe Serge Audier. C'est une histoire de la pensée écologique très large et très documentée, très cultivée, y compris sur le plan épistémologique. Mais l'intérêt de cet ouvrage, est de nous bousculer intellectuellement car il fait la démonstration que les ennemis de la pensée écologique ne sont pas toujours là où l'on pense et qu'ils peuvent même être proches de la pensée écologique elle-même.

Le troisième ouvrage, *Tout peut changer* de Naomi Klein, concentre à la fois une vision critique, analytique, politique, sociale, culturelle, et met tout autant en évidence des possibilités d'actions positives. De petites victoires au travers de luttes qui peuvent essayer de freiner ces problématiques, notamment clima-tiques. L'auteur, qui est une pen-seuse activiste canadienne, décrit en premier lieu ce qu'elle appelle une crise existentielle d'une humanité qui s'accroche à des modes de vie, qu'elle qualifie de capitalistes et li-béraux. Elle montre les liens entre la crise climatique et des modes de consommation qui sont démesurés et régis par des accords commerciaux internationaux destinés à libérer les marchés au mépris souvent des États et des peuples. Un autre aspect est la foi des défenseurs de ces idéolo-gies dans une croissance démesurée pour la consommation. Elle dénonce la puissance des lobbies climatoc-septiques, leur action contre les scientifiques en premier lieu, l'in-dustrie carbonée, celle du pétrole, du charbon, leur bataille culturelle construite sur le déni. Elle pointe aussi ce qu'elle nomme la dissonance cognitive. Et c'est sur ce point que son livre rejoint les deux précédents ouvrages: le déni de la vérité lorsque celle-ci est trop coûteuse. Enfin, elle défend l'idée, que prise à rebours, cette crise pourrait ouvrir à des transformations sociales radicales qui seraient susceptibles de faire advenir un monde plus habitable et surtout plus juste. Elle illustre cette idée par l'analyse de luttes locales contre des projets extractivistes, par-tout dans le monde, dont beaucoup sont sorties victorieuses. Elle pointe aussi la nécessité, la force d'assumer une bataille culturelle, idéologique et politique sous-jacente aux défis climatiques. Elle porte des proposi-tions, que ce soit sur l'intervention de la puissance publique, la réactivation des services publics de qualité, les transports, la maîtrise des éner-gies, la santé, mais surtout l'édu-cation et la solidarité sous toutes leurs formes. En résumé, elle nous dit: la crise climatique est étroite-ment liée à des formes spécifiques d'organisation des sociétés, tant sur le plan politique, économique, social. Et résister par des luttes di-verses et souvent locales est capital.

Le livre que je conseillerai, *La Terre comme communauté* d'Aldo Leopold, rassemble des textes qui ont été écrits entre 1923 et 1948. Pour-quoi ce choix? Je voulais un texte court en raison du peu de temps qu'aurait un ministre à consacrer à la lecture, et en même temps suf-fisamment percutant en termes de compréhension et de réflexion sur l'écologie. C'est le cas avec cet ou-vrage, qui raconte sur un quart de siècle le cheminement de la pensée de l'auteur et sa conception de l'éco-logie. Des idées, des concepts sur l'écologie et notamment l'environ-nement comme une communauté au sein de laquelle nous évoluons parmi d'autres acteur-rices, qui donneront naissance à son livre le plus connu: *Almanach d'un comté des Sables* (1).

Il est à la fois didactique et poétique, rapide à lire et pragma-tique. Et surtout, il y a une dimen-sion historique, puisque certains des textes ont été écrits il y a un siècle.

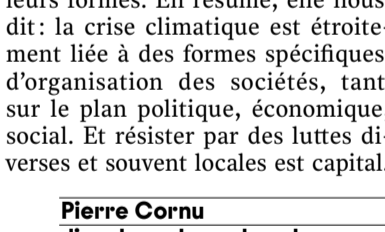
Kim Stanley Robinson, pour profiter des longues heures d'attente dans la chaleur pour faire lire à la ministre le début du roman, et lui proposer, puisque nous aurons tout le temps pour en discuter, de revenir vers moi ensuite, après avoir lu ses premiers chapitres.

Pourquoi? Parce que ce roman, d'un auteur de science-fiction, pro-pose une scène inaugurale qui est une gigantesque canicule en Inde provoquant des millions de morts et qui est une scène qui est racontée du point de vue du seul survivant de la scène, qui ressort traumatisé à vie par cette expérience. Et je me dis un peu malignement, que la ministre pourrait trouver « rafraichis-sant » de voir une situation pire que celle dans laquelle elle est avec moi dans ce wagon, décrite dans ce ro-man, qui est un roman d'anticipation mais à très court terme, qui propose effectivement un jeu de dominos extrêmement bien pensé sur comment un événement, une disruption liée au changement climatique, pro-voque toute une série d'effets non pensés, non maîtrisés, qui n'est pas une grande catastrophe, qui est une succession de petits effondrements, d'ajustements et d'évolutions so-ciales, économiques, culturelles et géopolitiques.

Le roman d'anticipation est un support particulièrement intéres-sant pour faire réfléchir *out of the box*, pour amener les politiques à se dire qu'ils ne maîtrisent pas le monde. La technique ne maîtrise pas le monde, la science non plus. Tout le monde doit rester modeste. Et ce que propose un roman d'anticipation, c'est l'idée que l'avenir peut être en dehors de ce qu'on a imaginé, et que c'est la fonction, quelque part, du récit science-fictionnel, que de nous ouvrir à ces possibles et de nous aider à nous adapter et à penser de manière anticipative. Pour moi, le politique, c'est l'art de l'anticipation responsable et je pense que ce ro-man peut permettre un tel effort.

**Étienne Maury**  
**photographe documentaire**  
**au sein du collectif Item**

*La Terre comme communauté*, Aldo Leopold — textes sélectionnés par Daniel Vallauri et Jean-Claude Génot, Éditions Wildproject, 2021.



**Pierre Cornu**  
**directeur de recherche**  
**en histoire du temps présent,**  
**président de Cité**  
**anthropocène**

*Le ministère du futur*, Kim Stanley Robinson. Traduction Claude Mamier, Éditions Bragelonne, 2023. Édition originale: *The Ministry for the Future*, Orbit Books, 2020.



Si j'avais l'opportunité de me trouver dans un rcv en panne, sans climatisation, dans le même wagon que la nouvelle ministre de l'Envi-ronnement du gouvernement fran-çais, j'aimerais avoir eu la présence d'esprit de mettre dans ma sacoch le roman *Le ministère du futur* de

la manière avec laquelle il expose le fait que nous soyons tous-tes relié-es en fait un texte d'une actualité sur-prenante. Et si l'on avait retenu ses analyses au moment où elles avaient été écrites, le monde serait dans une situation totalement différente.

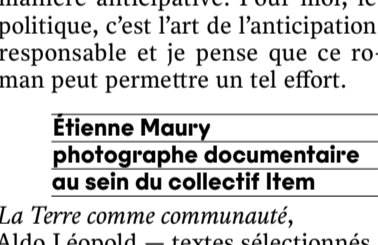
Par ailleurs, avant d'être un penseur majeur de l'écologie, Aldo Leopold est un forestier, donc une personne de terrain. Ses pensées sont issues d'une mise à l'épreuve; son matériau de base est l'observa-tion fine de territoires, d'échanges de début du roman, et lui proposer, puisque nous aurons tout le temps pour en discuter, de revenir vers moi ensuite, après avoir lu ses premiers chapitres.

Pour moi, il est très intéressant d'avoir dans mes travaux photogra-phiques l'inspiration d'une approche comme celle-ci, qui n'est pas du tout hors sol, mais au contraire vraiment ancrée dans la réalité d'une situation. C'est un livre qui est à prendre dans son contexte historique et géographique, celui des grands es-paces de l'ouest des États-Unis de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Pourtant, c'est un livre actuel, facile à lire, poétique et pragmatique, à cheval entre le recueil de poésie et le petit guide pratique de l'écologie moderne.

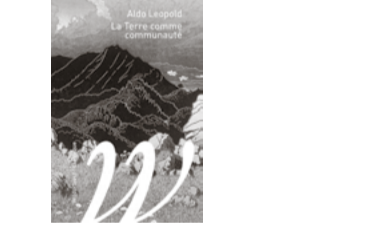
*Almanach d'un comté des Sables*, Aldo Léopold — traduction Éric Ché-daille (Éditions Gallmeister, 2022)

**Gilles Escarguel**  
**enseignant chercheur,**  
**vice-Président « Transition**  
**écologique et responsabilité**  
**sociétale»**, Université  
**Claude Bernard Lyon 1**

*Petit traité d'écologie sauvage*, Alessandro Pignocchi, Éditions Steinkis, 3 tomes, 2017, 2018 et 2020.



Je lui conseillerais un roman graphique qui emprunte aux car-nets de voyage aquarellés. Pour-quoi ce livre? Parce que *le Petit traité d'écologie sauvage* est un bijou de poésie et d'humour, dont l'effet principal est de vous renverser le cerveau. Du moins, ce fut mon cas. Je suis paléontologue de formation, et macro-écologue dans mes re-cherches aujourd'hui, et de par cette formation et cette recherche, je pen-sais naïvement que la nature autour de nous, je veux dire nous en tant qu'humanité, en tant que culture, était une donnée du réel, une entité au sens ontologique du terme, une entité dont l'écologie scientifique étudie de fait les modalités d'exis-tence, de fonctionnement et d'évo-lution à des fins de compréhension rationnelle bien sûr, mais aussi, Anthropocène oblige, à des fins de conservation et donc de protection, voire de restauration.



Et puis, grâce à mes filles, mon petit chemin d'Occidental rationa-liste et cartésien, a croisé celui d'Ales-sandro Pignocchi et son *Petit traité d'écologie sauvage*. Dans le monde de Pignocchi, des mélanges et des pinsons anarcho-punks se mêlent de politique, tandis que Trump, Macron et les autres voient le monde comme des Indiens d'Amazonie. Et au beau milieu de tout cela, un anthropo-logue Jivaro, perdu au fil fond d'une campagne française, tente de décrire et de comprendre, pour la sauver, ce qui reste de la culture occidentale.

Dans un tel monde où l'ani-misme est la norme et où les chefs de tous poils n'exercent plus aucune forme de pouvoir coercitif, les va-leurs s'inversent. Les lignes se dé-placent et le vivant, tout le vivant, reçoit enfin la considération qu'il mérite. Plus impressionnant encore, de moins pour moi, dans un tel monde, le concept de nature s'éva-nouit totalement, perdant l'essentiel de sa consistance et de sa pertinence. Les plantes, les animaux, les cham-pignons et tout le reste changent radicalement de statut et deviennent des partenaires sociaux ordinaires, partenaires avec lesquels l'humani-té converse et interagit à parité et égalité. Cela pourra paraître naïf et même peut-être excessif, mais la radicalité de ce renversement de perspective a eu sur moi l'effet d'un véritable électrochoc. Bien sûr, *le Petit traité d'écologie sauvage* ne m'a pas transformé en Indien animiste, là n'est pas la question. Mais peut-être mieux que n'importe quelle autre lecture, ce livre m'a ouvert les yeux sur l'arbitraire métaphysique des fondements de cette vision oc-cidentale qui, en opposant nature et culture, justifie de fait ma démarche scientifique. De cette perspective al-ternative est née en moi une convic-tion forte: nous ne protégerons pas la nature si nous ne nous respec-tons pas nous-mêmes, et nous ne nous protégerons pas nous-même si nous ne respectons pas la vie qui nous coexiste. C'est la dualité na-ture/culture qui, à mon sens, a créé l'Anthropocène. Et si nous voulons sortir ensemble, et par le haut, de cette histoire, c'est notre relation au vivant qu'il nous faut profondément repenser et reconstruire. Voilà ce que j'essaierais de dire à notre mi-nistre.

Si j'avais l'opportunité de me trouver dans un rcv en panne, sans climatisation, dans le même wagon que la nouvelle ministre de l'Envi-ronnement du gouvernement fran-çais, j'aimerais avoir eu la présence d'esprit de mettre dans ma sacoch le roman *Le ministère du futur* de

la manière avec laquelle il expose le fait que nous soyons tous-tes relié-es en fait un texte d'une actualité sur-prenante. Et si l'on avait retenu ses analyses au moment où elles avaient été écrites, le monde serait dans une situation totalement différente.

Par ailleurs, avant d'être un penseur majeur de l'écologie, Aldo Leopold est un forestier, donc une personne de terrain. Ses pensées sont issues d'une mise à l'épreuve; son matériau de base est l'observa-tion fine de territoires, d'échanges de début du roman, et lui proposer, puisque nous aurons tout le temps pour en discuter, de revenir vers moi ensuite, après avoir lu ses premiers chapitres.

Pour moi, il est très intéressant d'avoir dans mes travaux photogra-phiques l'inspiration d'une approche comme celle-ci, qui n'est pas du tout hors sol, mais au contraire vraiment ancrée dans la réalité d'une situation. C'est un livre qui est à prendre dans son contexte historique et géographique, celui des grands es-paces de l'ouest des États-Unis de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Pourtant, c'est un livre actuel, facile à lire, poétique et pragmatique, à cheval entre le recueil de poésie et le petit guide pratique de l'écologie moderne.

*Almanach d'un comté des Sables*, Aldo Léopold — traduction Éric Ché-daille (Éditions Gallmeister, 2022)

**Gilles Escarguel**  
**enseignant chercheur,**  
**vice-Président « Transition**  
**écologique et responsabilité**  
**sociétale»**, Université  
**Claude Bernard Lyon 1**

*Petit traité d'écologie sauvage*, Alessandro Pignocchi, Éditions Steinkis, 3 tomes, 2017, 2018 et 2020.



Je lui conseillerais un roman graphique qui emprunte aux car-nets de voyage aquarellés. Pour-quoi ce livre? Parce que *le Petit traité d'écologie sauvage* est un bijou de poésie et d'humour, dont l'effet principal est de vous renverser le cerveau. Du moins, ce fut mon cas. Je suis paléontologue de formation, et macro-écologue dans mes re-cherches aujourd'hui, et de par cette formation et cette recherche, je pen-sais naïvement que la nature autour de nous, je veux dire nous en tant qu'humanité, en tant que culture, était une donnée du réel, une entité au sens ontologique du terme, une entité dont l'écologie scientifique étudie de fait les modalités d'exis-tence, de fonctionnement et d'évo-lution à des fins de compréhension rationnelle bien sûr, mais aussi, Anthropocène oblige, à des fins de conservation et donc de protection, voire de restauration.

Et puis, grâce à mes filles, mon petit chemin d'Occidental rationa-liste et cartésien, a croisé celui d'Ales-sandro Pignocchi et son *Petit traité d'écologie sauvage*. Dans le monde de Pignocchi, des mélanges et des pinsons anarcho-punks se mêlent de politique, tandis que Trump, Macron et les autres voient le monde comme des Indiens d'Amazonie. Et au beau milieu de tout cela, un anthropo-logue Jivaro, perdu au fil fond d'une campagne française, tente de décrire et de comprendre, pour la sauver, ce qui reste de la culture occidentale.

Dans un tel monde où l'ani-misme est la norme et où les chefs de tous poils n'exercent plus aucune forme de pouvoir coercitif, les va-leurs s'inversent. Les lignes se dé-placent et le vivant, tout le vivant, reçoit enfin la considération qu'il mérite. Plus impressionnant encore, de moins pour moi, dans un tel monde, le concept de nature s'éva-nouit totalement, perdant l'essentiel de sa consistance et de sa pertinence. Les plantes, les animaux, les cham-pignons et tout le reste changent radicalement de statut et deviennent des partenaires sociaux ordinaires, partenaires avec lesquels l'humani-té converse et interagit à parité et égalité. Cela pourra paraître naïf et même peut-être excessif, mais la radicalité de ce renversement de perspective a eu sur moi l'effet d'un véritable électrochoc. Bien sûr, *le Petit traité d'écologie sauvage* ne m'a pas transformé en Indien animiste, là n'est pas la question. Mais peut-être mieux que n'importe quelle autre lecture, ce livre m'a ouvert les yeux sur l'arbitraire métaphysique des fondements de cette vision oc-cidentale qui, en opposant nature et culture, justifie de fait ma démarche scientifique. De cette perspective al-ternative est née en moi une convic-tion forte: nous ne protégerons pas la nature si nous ne nous respec-tons pas nous-mêmes, et nous ne nous protégerons pas nous-même si nous ne respectons pas la vie qui nous coexiste. C'est la dualité na-ture/culture qui, à mon sens, a créé l'Anthropocène. Et si nous voulons sortir ensemble, et par le haut, de cette histoire, c'est notre relation au vivant qu'il nous faut profondément repenser et reconstruire. Voilà ce que j'essaierais de dire à notre mi-nistre.

Si j'avais un livre à conseiller au ministre dans cette épreuve de la panne du train, ce serait *Dans la forêt* de Jean Hegland. Ce roman, qui est devenu un best-seller, paraît en français juste avant le Covid, pé-riode où il a rencontré beaucoup de succès, car il raconte l'histoire de deux sœurs qui sont dans un relatif isolement suite à une rupture d'ap-provisionnement. On ne sait pas for-cément bien pourquoi mais c'est la pénurie dans les magasins de la ville d'à côté, il n'y a plus non plus d'énergie et de moyens de communication. Les sœurs font l'expérience d'un genre de confinement et doivent ré-inventer ensemble comment subsis-ter. C'est un roman d'apprentissage, et une très belle histoire de sororité.

Si j'avais un livre à conseiller au ministre dans cette épreuve de la panne du train, ce serait *Dans la forêt* de Jean Hegland. Ce roman, qui est devenu un best-seller, paraît en français juste avant le Covid, pé-riode où il a rencontré beaucoup de succès, car il raconte l'histoire de deux sœurs qui sont dans un relatif isolement suite à une rupture d'ap-provisionnement. On ne sait pas for-cément bien pourquoi mais c'est la pénurie dans les magasins de la ville d'à côté, il n'y a plus non plus d'énergie et de moyens de communication. Les sœurs font l'expérience d'un genre de confinement et doivent ré-inventer ensemble comment subsis-ter. C'est un roman d'apprentissage, et une très belle histoire de sororité.

Si j'avais un livre à conseiller au ministre dans cette épreuve de la panne du train, ce serait *Dans la forêt* de Jean Hegland. Ce roman, qui est devenu un best-seller, paraît en français juste avant le Covid, pé-riode où il a rencontré beaucoup de succès, car il raconte l'histoire de deux sœurs qui sont dans un relatif isolement suite à une rupture d'ap-provisionnement. On ne sait pas for-cément bien pourquoi mais c'est la pénurie dans les magasins de la ville d'à côté, il n'y a plus non plus d'énergie et de moyens de communication. Les sœurs font l'expérience d'un genre de confinement et doivent ré-inventer ensemble comment subsis-ter. C'est un roman d'apprentissage, et une très belle histoire de sororité.

Si j'avais un livre à conseiller au ministre dans cette épreuve de la panne du train, ce serait *Dans la forêt* de Jean Hegland. Ce roman, qui est devenu un best-seller, paraît en français juste avant le Covid, pé-riode où il a rencontré beaucoup de succès, car il raconte l'histoire de deux sœurs qui sont dans un relatif isolement suite à une rupture d'ap-provisionnement. On ne sait pas for-cément bien pourquoi mais c'est la pénurie dans les magasins de la ville d'à côté, il n'y a plus non plus d'énergie et de moyens de communication. Les sœurs font l'expérience d'un genre de confinement et doivent ré-inventer ensemble comment subsis-ter. C'est un roman d'apprentissage, et une très belle histoire de sororité.

**Sébastien Bouvet**  
**directeur des Pratiques**  
**artistiques amateurs de**  
**l'École nationale supérieure**  
**des beaux-arts de Lyon**

*L'Oasis. Petite genèse d'un jardin biodivers*, Simon Hureau, Éditions Dargaud, 2020.



Je pourrais lui conseiller une bande dessinée. Quand on la lit, on a soit envie, si on est auteur-e, de dessiner, d'écrire la même chose, soit, si on s'identifie à ce qui est ra-conté, de faire des choses à taille hu-maine. Je l'ai beaucoup offerte à des ami-es. Dans *L'Oasis*, Simon Hureau raconte comment, lorsqu'il emmé-nage dans une nouvelle maison avec sa petite famille, à partir d'un jardin abandonné, en friche, il entreprend de ramener la biodiversité. Quand il arrive, il y a 500 m². Il dit lui même que c'est plus un extérieur qu'un jar-din. Il y a un grand morceau de gazon, des thuyas tout autour, des arbres fatigués. Pas d'oïseaux, pas d'in-sectes, ce qu'on connaît un peu des extérieurs de lotissement des années 1980, il y a eu du désherbage intensif. Il a acheté une maison à la campagne parce qu'il y avait un bout de terrain. Tout le récit de la bande dessinée, réside dans l'entreprise de ramener la vie. Et au départ, il n'a ni dogme, ni connaissances particu-lières. On suit son cheminement, ses erreurs. Il jardine, il enlève d'abord les thuyas. Derrière, il trouve une grille toute moche, avec une barrière des fleurs qui étaient à un autre endroit dans le jardin, et peu à peu des grands lilas. Il avance, et il com-prend qu'il faut aussi laisser faire à certains endroits. On est un peu du peu, la biodiversité reprend.

C'est un récit autobiographique avec un ton très modeste, plein d'humour et une observation très fine des choses qui poussent jusqu'au dessin. Il fait des planches qui sont quasi-entomologistes ou naturalistes. Son dessin est très beau. Il a l'art de raconter les choses simplement et ça devient passionnant. À la fin, c'est presque érudit, tellement il creuse ses connaissances. Il nous donne envie de faire comme lui: aller au jardin et ramener la biodiversité.

**Yasmine Bouagga**  
**maire du 1<sup>er</sup> arrondissement**  
**de Lyon depuis 2020,**  
**chercheuse en sciences**  
**sociales**

*Dans la Forêt*, Jean Hegland (Éditions Gallmeister, 2017, réédition en 2024) — traduction Jésolette Chicheporthiche. Édition originale: *Into the forest*, Jean Hegland (Random House Publishing Group, 1996)



Si j'avais un livre à conseiller au ministre dans cette épreuve de la panne du train, ce serait *Dans la forêt* de Jean Hegland. Ce roman, qui est devenu un best-seller, paraît en français juste avant le Covid, pé-riode où il a rencontré beaucoup de succès, car il raconte l'histoire de deux sœurs qui sont dans un relatif isolement suite à une rupture d'ap-provisionnement. On ne sait pas for-cément bien pourquoi mais c'est la pénurie dans les magasins de la ville d'à côté, il n'y a plus non plus d'énergie et de moyens de communication. Les sœurs font l'expérience d'un genre de confinement et doivent ré-inventer ensemble comment subsis-ter. C'est un roman d'apprentissage, et une très belle histoire de sororité.

Si j'avais un livre à conseiller au ministre dans cette épreuve de la panne du train, ce serait *Dans la forêt* de Jean Hegland. Ce roman, qui est devenu un best-seller, paraît en français juste avant le Covid, pé-riode où il a rencontré beaucoup de succès, car il raconte l'histoire de deux sœurs qui sont dans un relatif isolement suite à une rupture d'ap-provisionnement. On ne sait pas for-cément bien pourquoi mais c'est la pénurie dans les magasins de la ville d'à côté, il n'y a plus non plus d'énergie et de moyens de communication. Les sœurs font l'expérience d'un genre de confinement et doivent ré-inventer ensemble comment subsis-ter. C'est un roman d'apprentissage, et une très belle histoire de sororité.

Si j'avais un livre à conseiller au ministre dans cette épreuve de la panne du train, ce serait *Dans la forêt* de Jean Hegland. Ce roman, qui est devenu un best-seller, paraît en français juste avant le Covid, pé-riode où il a rencontré beaucoup de succès, car il raconte l'histoire de deux sœurs qui sont dans un relatif isolement suite à une rupture d'ap-provisionnement. On ne sait pas for-cément bien pourquoi mais c'est la pénurie dans les magasins de la ville d'à côté, il n'y a plus non plus d'énergie et de moyens de communication. Les sœurs font l'expérience d'un genre de confinement et doivent ré-inventer ensemble comment subsis-ter. C'est un roman d'apprentissage, et une très belle histoire de sororité.

Si j'avais un livre à conseiller au ministre dans cette épreuve de la panne du train, ce serait *Dans la forêt* de Jean Hegland. Ce roman, qui est devenu un best-seller, paraît en français juste avant le Covid, pé-riode où il a rencontré beaucoup de succès, car il raconte l'histoire de deux sœurs qui sont dans un relatif isolement suite à une rupture d'ap-provisionnement. On ne sait pas for-cément bien pourquoi mais c'est la pénurie dans les magasins de la ville d'à côté, il n'y a plus non plus d'énergie et de moyens de communication. Les sœurs font l'expérience d'un genre de confinement et doivent ré-inventer ensemble comment subsis-ter. C'est un roman d'apprentissage, et une très belle histoire de sororité.

Si j'avais un livre à conseiller au ministre dans cette épreuve de la panne du train, ce serait *Dans la forêt* de Jean Hegland. Ce roman, qui est devenu un best-seller, paraît en français juste avant le Covid, pé-riode où il a rencontré beaucoup de succès, car il raconte l'histoire de deux sœurs qui sont dans un relatif isolement suite à une rupture d'ap-provisionnement. On ne sait pas for-cément bien pourquoi mais c'est la pénurie dans les magasins de la ville d'à côté, il n'y a plus non plus d'énergie et de moyens de communication. Les sœurs font l'expérience d'un genre de confinement et doivent ré-inventer ensemble comment subsis-ter. C'est un roman d'apprentissage, et une très belle histoire de sororité.

Si j'avais un livre à conseiller au ministre dans cette épreuve de la panne du train, ce serait *Dans la forêt* de Jean Hegland. Ce roman, qui est devenu un best-seller, paraît en français juste avant le Covid, pé-riode où il a rencontré beaucoup de succès, car il raconte l'histoire de deux sœurs qui sont dans un relatif isolement suite à une rupture d'ap-provisionnement. On ne sait pas for-cément bien pourquoi mais c'est la pénurie dans les magasins de la ville d'à côté, il n'y a plus non plus d'énergie et de moyens de communication. Les sœurs font l'expérience d'un genre de confinement et doivent ré-inventer ensemble comment subsis-ter. C'est un roman d'apprentissage, et une très belle histoire de sororité.

Si j'avais un livre à conseiller au ministre dans cette épreuve de la panne du train, ce serait *Dans la forêt* de Jean Hegland. Ce roman, qui est devenu un best-seller, paraît en français juste avant le Covid, pé-riode où il a rencontré beaucoup de succès, car il raconte l'histoire de deux sœurs qui sont dans un relatif isolement suite à une rupture d'ap-provisionnement. On ne sait pas for-cément bien pourquoi mais c'est la pénurie dans les magasins de la ville d'à côté, il n'y a plus non plus d'énergie et de moyens de communication. Les sœurs font l'expérience d'un genre de confinement et doivent ré-inventer ensemble comment subsis-ter. C'est un roman d'apprentissage, et une très belle histoire de sororité.

Si j'avais un livre à conseiller au ministre dans cette épreuve de la panne du train, ce serait *Dans la forêt* de Jean Hegland. Ce roman, qui est devenu un best-seller, paraît en français juste avant le Covid, pé-riode où il a rencontré beaucoup de succès

# Les petits radeaux

## Apprendre pour ne pas couler!

Le changement global touche tout le monde, les enfants en particulier. Parmi les effets les plus visibles, les épisodes de canicule qui se répètent et débordent maintenant régulièrement sur le temps scolaire. En 2025, l'un des épisodes les plus intenses s'est déroulé du 19 juin au 4 juillet. Et nous le savons, les bâtiments (des écoles aux logements), n'offrent dans leur immense majorité pas les condi-

tions de protection thermique, en particulier d'été, acceptables.

Dans une libre adaptation de l'émission iconique créée en 1997 par Noëlle Bréham sur France Inter, *Les P'tits Bateaux*, qui recèle comme qualité première de prendre les questions des enfants au sérieux et offre des réponses toutes aussi sérieuses mais à leur hauteur, Radio anthropocène est allée à la rencontre

des écoliers et des écolières de Lyon pour produire le podcast « Les petits radeaux ». Un recueil de questions sur les causes et les conséquences du changement global, soumis à des scientifiques. Une façon de créer un échange, une discussion entre les enfants (mais aussi leurs familles) et les acteur·ice·s académiques lyonnais·es. Placer les enfants dans une posture d'interrogation des scientifiques participe à les sortir d'une potentielle immobilité anxieuse et les remet *a contrario* dans leur capacité d'agir, et dans un rôle de transmetteurs : ils changent de statut.

Le plateau de Radio anthropocène s'est installé dans une première école : l'école élémentaire Jean Zay

située dans le 9<sup>e</sup> arrondissement. L'école participe au projet « Aventure fraîcheur », porté par la Mission transition écologique de la municipalité avec l'ensemble des membres de la Fabrique du climat. Ce projet vise à préparer les écoles aux futures canicules, dont on sait déjà qu'elles seront plus fréquentes et plus intenses.

Vingt enfants du CP au CM2 ont pu enregistrer leurs questions, des questions qu'ils et elles avaient travaillées en amont dans leurs classes respectives. En réponse trois scientifiques ont été mobilisées : Yasmine Bouagga, chercheuse en sciences sociales au CNRS et à l'ENS Lyon et maire du 1<sup>er</sup> arrondissement de

Lyon; Corentin Herbet, climatologue au département de physique de l'ENS Lyon; et Hervé Rivano, chercheur en informatique à l'Inria.



Toutes les capsules audio sont à retrouver sur le site de l'École de la résilience.

### CELLES ET CEUX QUI ONT CONTRIBUÉ

aux Résidences d'idéation collectives de l'École de la résilience et/ou à l'activation de la programmation de la saison de préfiguration.

#### A

Adrien Allier (musée des Confluences)  
Anaïs Alloix (Primevère)  
Pierre-Henri Alquier (musée des Confluences)  
Paul Andali (Studio Paul Andali)  
Christophe Aubry De Maraumont (Ville de Lyon)

#### B

Julien Bec (Ka'fête ô mômes)  
Florence Belaën (Université Lyon 2)  
Alice Bendahmane (Centres sociaux de la Croix-Rousse)  
Estelle Berger (Strate École de design)  
Laurence Berne (Ville de Lyon)  
Gwenaëlle Bertrand (La Martinière Diderot)  
Raphaël Besson (Villes Innovations)  
Luisa Bissoni (Atelier Supernova)  
Sonia Blank (Université McGill)  
Pascale Bonniel Chalier (La Terre est ronde, Conseil régional de la Métropole de Lyon)  
Amélie Bohas (Université Lyon 3)  
Yasmine Bouagga (maire, 1<sup>er</sup> arr. de Lyon)  
Thierry Boutonnier (artiste)  
Sébastien Bouvet (Ensba Lyon - Pratiques artistiques amateurs)  
Florie Bresteaux (Université de Genève)  
Sophie Buisson (Ferme de la Croix-Rousse)  
Reine Bürki (Enssib)

#### C

Lena Cacchione (Union régionale des Scop)  
Solène Caspar-Rival (Imagineo)  
Gilles Causse (Fabrique des Questions Simples)  
Virginie Chaput (Elico - Université Lyon 3, Cité anthropocène)  
Anne Chemin-Roberty (ENS Lyon, Institut Michel Serres)

Isabelle Chenevez (Intermède, Kaleidoscope)

Alexandre Chevallier (ComUE)  
Benjamin Chow-Petit (La Myne)  
Jean-Pierre Chupin (Université de Montréal)

Marie Civil (Archipel - Maison de l'architecture)

Paul Citron (Surface+Utile)  
Stéphanie Claudin (Défilé de la Biennale de la danse)  
Anne Cognet (Insa Lyon - Centre des humanités)  
Bastien Colas (Musée des beaux-arts de Lyon)  
Valérie Colomb (Sciences Po Lyon)  
Pierre Cornu (Inrae, Cité anthropocène)

Florence Cortat Roller (205TF, Cité anthropocène)  
Agathe Crou (S-composition)  
Stéphane Crozat (Centre de ressources de botanique appliquée)

#### D

Nicolas Damon (Offisa Lyon 1<sup>er</sup>)  
Coline David (Cinéma Comoedia)  
Élian Delacote (Rue89 Lyon)  
Xavier de La Selle (Musée Gadagne)  
Jean-Michel Deleuil (Insa Lyon)  
Vianney Delourme (Enlarge Your Paris, Cité anthropocène)  
Anouk Deraz (Université Lyon 2)  
Nicolas Détrie (Yes We Camp)  
Jeanne Deveaux (Sciences Po Lyon - Public Factory)  
Chloé Dumas (La Martinière-Diderot)  
Frédérique Duperré (Cinéma Comoedia)  
Carole Dupon (La Martinière-Diderot)  
Diane Dupré La Tour (Les petites cantines)

#### E

Clarian Enjolras (Imagineo)  
Gilles Escarguel (Université Lyon 1)

#### F

Camille Filancia (Ville de Lyon)  
Cédric Fouilland (Université Lyon 3)

Cécile Fournel (La Martinière-Diderot)

Sophie François (Service archéologique de la Ville de Lyon)  
Sylvia Fredriksson (Coop des milieux, École d'art et de design d'Orléans)

#### G

Bérénice Gagne (EVS, Cité anthropocène)  
Corentin Gallard (Métropole de Lyon)  
Samuel Gattegno (Ka'fête ô mômes)  
Damien Gautier (205TF)  
Margaux Germain (Le centsept)  
José-Manuel Goncalves (Centquatre-Paris)  
Laurent Graber (LEA)  
Léandre Guignier (Université Lyon 2)  
Hubert Guillaud (essayiste)  
Anne Guinot (Pop'Sciences Mag - Université de Lyon, Cité anthropocène)

#### H

Bruno Habouzit (Centres sociaux de la Croix-Rousse, Cité anthropocène)  
Corentin Herbert (ENS Lyon)  
Samuel Hevin (Oxalis scop)

#### J

Pablo Jensen (Fabrique des Questions Simples)  
Jean-Baptiste Joatton (La Martinière-Diderot)

#### K

Bernard Kaufmann (Université Lyon 1)

#### L

Morgan Labar (ENSBA Lyon)  
Aline Lafond-Aulas (École élémentaire Jean-Zay)  
Marilou Laneuville (MAC Lyon)  
Thérèse Laroche (Ma friche urbaine)  
Louna Lattanzi (Sorcières du Carnaval solidaire)  
Emmanuel Latour (Plateau Urbain)  
Stéphanie Leauthier-Massire (École élémentaire Jean-Zay)

Rachel Linossier (Institut d'urbanisme de Lyon - Université Lyon 2)  
Michel Lussault (ENS Lyon)  
Sylvianne Lathuilière (MAC Lyon)

Étienne Mackiewicz (Bibliothèque municipale de Lyon)  
Muriel Maillefert (Université Lyon 3)  
Egidio Marsico (Maison des sciences de l'homme)  
Philippe Maurin (Ville de Lyon)  
Étienne Maury (collectif item)  
Florence Meyssonnier (BF15)  
Isabelle Michallet (Université de Rennes, Cité anthropocène)  
Alain Mille (La Myne, Coexistence)  
Laëtitia Mongeard (Université Lyon 2, Cité anthropocène)

#### N

Sabrina Novak (Centre de ressources de botanique appliquée)  
Naïs Novat (Service archéologique de la Ville de Lyon)  
Julie Noiro (Université Lyon 2)

#### P

Raphaël Patout (ComUE)  
Camille Paulhan (ENSBA Lyon)  
Julien Pavillard (Ville de Lyon)  
Christian Perrin (La Martinière Diderot)  
Anne-Sophie Petitprez (Métropole de Lyon - Management de la Mobilité)  
Xavier Phélut (Défilé de la Biennale de la danse)  
François Pirola (Quais du Polar, Arty Party)  
Victor Plotton (Des Espèces Parmi'Lyon)

#### Q

Lilou Quesada (Des Espèces Parmi'Lyon)

#### R

Mathias Rabiote (Graphéine)  
Jean-Michel Rampon (Université Lyon 2)  
Hervé Rivano (INSA Lyon - INRIA, Cité anthropocène)  
Frida Roderich-Vaireaux (Ferme de la Croix-Rousse)

#### S

François Sabatier (Aix-Marseille Université)  
Vincent Salles (Université Lyon 1)  
Simon Sarazin (Opteos)  
Millie Servant (Climax)  
Jean-Pierre Seyvos (S-composition)  
Laurène Smith (Université de Montréal)  
Philippe Somnolet (collectif item)  
Mathilde Steiler (MEJ)  
Pierre Suchet (photographe)  
Sophie Suma (ACCRA - Université de Strasbourg)  
Justine Swordy-Borie (Anciela)

#### T

Solène Tadier (INSA Lyon)  
Eric Tannier (Fabrique des Questions Simples)  
Nina Taarabit (Alec Lyon)  
Anaëlle Thollet (Archipel - Maison de l'architecture)  
Gilles Thomas (Ferme de la Croix-Rousse)  
Constance Tourte (Ville de Lyon / Strate École de design)  
Katia Touzlian (IAC Villeurbanne)  
Antoine Trollat (LEA, Cité anthropocène)  
Martin Turlan (Centrale Lyon)

#### U

Marc Uhry (Ville de Villeurbanne)

#### V

David Vallat (Sciences Po Lyon)  
Niek Van De Steeg (ENSBA Lyon)  
Emmanuelle Valli (Agence Alter)  
Alain Vargas (architecte)  
Chloé Vidal (élue de la Ville de Lyon)  
Emmanuelle Vignaud (Les petites cantines)  
Camille Viguié (K1000)  
Isabelle Vio (Cinéma Comoedia)  
Jérémy Virgo (La Myne)

#### W

Romain Weber (Maison Gutenberg)  
Patricia Welinski (ENSBA Lyon)

#### Z

Philippe Zittoun (ENTPE)

École de la résilience: pour en savoir plus, pour participer, pour soutenir → [contact@ecole-resilience.fr](mailto:contact@ecole-resilience.fr)

### COLOPHON

Direction de la publication:  
Cité anthropocène.

Coordination éditoriale:  
Valérie Disdier, Florian Fompérie,  
Lou Herrmann, Jindra Kratochvil,  
accompagnées de Thomas Bacquart.

Typographies:  
Pinokio, Alcalá Xtra, cx80  
dessinés par Tanguy Vanlaeys  
et Damien Gautier et distribués  
en exclusivité par 205TF  
(www.205.tf).

Design graphique, réalisation:  
Éditions 205  
Impression: Druckzentrum Bern

Dépôt légal: avril 2026  
Édition / Diffusion: Interart